



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.


Nous vous demandons également de:

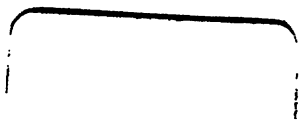
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 832,248

The image shows the front cover of an old book. The cover is decorated with a marbled paper pattern, featuring large, irregular, light-colored spots (possibly cream or light brown) set against a dark background (dark brown or black). Thin, branching veins of yellow and reddish-brown are visible throughout the marbled area. To the left of the marbled section is a dark, textured spine, likely made of leather or a similar material. A small, rectangular white paper label is affixed to the top left corner of the marbled area. The label contains the text 'A 832,248' in a simple, black, sans-serif font. The book is resting on a dark, flat surface.



11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

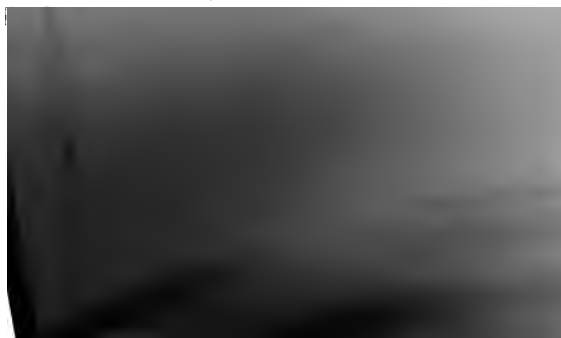
24



BIBLIOTHEQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

XIII

GUILLAUME DE RUBROUCK



BIBLIOTHEQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

XIII

— — — — —

GUILLAUME DE RUBROUCK

LE PUY, IMPRIMERIE M -P. MARCHESOU

Willem van Rubrouck

GUILLAUME
DE RUBROUCK

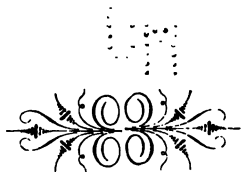
AMBASSADEUR DE SAINT LOUIS EN ORIENT

RÉCIT DE SON VOYAGE

TRADUIT DE L'ORIGINAL LATIN ET ANNOTÉ

par

LOUIS DE BACKER



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1877

24



Le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à M. Louis de Backer :

Paris, le 5 décembre 1866.

Monsieur,

L'Académie a entendu avec beaucoup d'intérêt la lecture de votre lettre du 14 novembre dernier, dans laquelle vous lui faites part de vos conjectures sur le lieu de naissance de Guillaume de Rubruquis ou de Rubrouck.

L'Académie me charge de vous transmettre ses remerciements.

Agréez, etc.

GUIGNIAUT.

NOTICE
SUR
GUILLAUME DE RUBROUCK



NOTICE
SUR
GUILLAUME DE RUBROUCK

~~~~~  
SAINT LOUIS — ROBERT D'ARTOIS  
LES FRANCISCAINS — LES CROISADES  
—

**A**U mois de juin 1237, le roi saint Louis, se trouvant au château de Compiègne, voulut, avant de partir pour la Palestine, exécuter une des clauses du testament de son père <sup>1</sup>.

1. In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis, amen. Ludovicus, Dei gratiâ, Rex Francorum, omnibus ad quos litteræ presentes pervinerent : Salutem. Cupientes successori Regni nostri modis omnibus in posterum providere ne tranquillitas ejusdem regni possit in posterum perturbari; de

Il érigea la terre d'Artois en comté et l'assigna à son frère Robert, avec Saint-Omer, Aire, Hesdin, Bapaume et Lens. Mais les trois dernières villes ne pouvaient lui appartenir qu'après le décès de la reine Blanche. Elles avaient été constituées en dot à la fille d'Alphonse de Castille, et provenaient d'Isabelle de Hainaut qui les donna à la France en montant sur le trône de Philippe-Auguste <sup>1</sup>.

totâ terrâ quam possidemus et omnibus mobilibus nostris, sani et incolumes. Deo dante, à quo bona cuncta procedunt, anno Dominicæ Incarnationis m.cc.xxv, mense Junii, disposuimus in hunc modum : Volumus siquidem et ordinamus quod filius noster secundus natu habeat totam terram Atrebatesii in fœdis et domaniis, et totam aliam terram quam ex parte matris nostre Elisabeth possidemus, salvo dotalicio matris sue, si superviveret. Quod si idem qui Atrebatesium tenebit, sine herede decederet, volumus quod tota terra Attrebatesii, et alia terra quam teneret, ad filium nostrum, Regni nostri successorem liberè et integrè redeat. *Collection des ordonnances des Rois de France*, in-f°.

1. In nomine sanctæ et individue Trinitatis, amen. Iudovicus, Dei gratiâ Francorum Rex, notum facimus, quòd cum claræ memoriæ genitor noster Ludovicus, rex Francorum illustris, in testamento suo ordinaverit, et pro parte hæreditatis assignaverit charissimo fratri nostro Roberto, terram Atrebatesii (quam idem genitor noster ex parte matris suæ habebat), Atrebatum, Sanctum Audomarum et Ariam, cum pertinentiis eorum-

L'année suivante, ce magnifique domaine s'étendit jusqu'à la mer, par l'adjonction du comté de Boulogne qui forma une partie de la dot de Mahaut, la fille aînée du duc de Brabant et de

dem et post decessum charissimæ dominæ et matris nostræ Blanchæ, reginæ Francorum illustris, Hesidinum, Bapalmam et Lensium, cum eorum pertinentiis, quæ eadem domina mater nostra tenebat nomine dotalitii ex parte Isabellæ reginæ, aviæ nostræ moventia : Nos sinceritatem dilectionis, quam ad eundem fratrem nostrum habemus, volentes per exhibitionem operis ostendere, volumus, et eidem fratri nostro, per præsentem chartam concedimus totam terram prædictam, salvis feudis et elemosynis quæ tenebuntur et reddentur, sicut tempore genitoris nostri, sibi et hæredibus suis jure hæreditario possidendam ; ita quod tam illam terram Atrebat, Sancti Audomari et Ariæ, quam antea tenebamus, quam illam, quam domina mater nostra nomine dotalitii possidebat, cum eo jure quod eadem domina mater nostra in emptione habebat quam apud villanas fecerat, sitas in feodo Lensii, tanquam hereditatem suam habeat et possideat, etc..... Quod ut perpetuæ stabilitatis robur obtineat, præsentem paginam sigilli nostri autoritate, et Regii nominis caractere inferius connotato fecimus conformari. Actum apud Compendium, anno Incarnationis dominicæ 1237, mense Junio, regni verò nostri anno xi, astantibus in palatio nostro, quorum nomina supposita sunt et signa. Dapifero nullo. Signum Roberti, Buticularii. Camerario nullo. Signum Amalrici Constabularii. Data vacante Cancellariâ. (Signé) Louis. — « Au moyen de quoi, dit d'Oudegherst, ledict Robert fut le premier conte d'Artois. » — *Chroniques et annales de Flandres*, in-4°, 1571, p. 181.

Basse-Lorraine. La reine Blanche avait, dès 1234, recherché la main de cette belle princesse pour son fils Robert ; mais le mariage ne put être célébré que le 14 juin 1238.

Ce jour-là, la ville de Compiègne était en fête.

Après avoir assisté à la bénédiction nuptiale dans l'église de l'abbaye de Saint-Corneille, deux mille chevaliers bannerets se livrèrent *en la prairie*, comme dit Philippe Mouskes <sup>1</sup>, à des combats à la barrière, à des joutes, à des pas d'armes, à des danses, et Blanche de Castille, Marguerite de Provence et la nouvelle comtesse d'Artois distribuèrent elles-mêmes les prix aux heureux vainqueurs <sup>2</sup>. Le lendemain, dans cette même église de Saint-Corneille, le roi de France conféra l'ordre de la Cosse

1. Messire Robert frère al roy  
Prinst à donc fame et grand conroy,  
La fille estoit al duc de Louvain  
Et ot Artois et Saint-Omer.  
Moult haultement et grant feste  
A Compiègne..... en la prairie  
Moult et grant bacelaire.

2. Les procès-verbaux de ces tournois existent encore. Le marquis de VILLENEUVE-TRANS, *Hist. de saint Louis*, in-8°, 1839.

de genêt<sup>1</sup> au comte d'Artois et à cent quarante gentilshommes.

Depuis lors, Robert se montra constamment le féal chevalier du Roi, son suzerain. Il l'accompagna en Terre-Sainte et combattit en héros à la tête de ses vassaux, Robert de Wavrin, Henri de Créqui, Baudouin de Hénin-Liétard, Roger de Halewyn, Nicolas de

1. « Le genêt porte petites feuilles vertes de peu de durée et la fleur jaune, avec des cosses ou des gousses longuettes qui fleurissent au printemps et en l'automne. Le roi saint Louis choisit cet arbrisseau pour emblème et pour âme d'icelle ces deux mots, *Exaltat humiles*, le tenant pour symbole de l'humilité.

« Le collier de cet ordre de la Cosse de genêt était composé de cosses de genêt émaillées, entrelacées de fleurs de lys d'or, enfermées dans des losanges à jour, émaillées de blanc, enchaînées et au bas une croix florencée. Le roi saint Louis reçut le premier cet ordre de la main de Gauthier l'Archevêque de Sens. Les chevaliers de cet ordre portaient la cotte de damas blanc au chapperon violet.

« Robert d'Artois reçut cet ordre en l'église abbatiale de Saint-Corneille de Compiègne, le lendemain du mariage dudit comte d'Artois, avec Mahaut, fille du duc de Brabant. A cette solennité assista toute la noblesse de France, deux mille chevaliers bannerets, avec leurs servents et valets de pied, en si grand nombre que l'empereur Frédéric ne se rendit pas à Vaucouleurs, marches et frontières de la France et de la Lorraine, de crainte des Français. » — FAYN, *Théâtre d'honneur et de chevalerie*, liv. III, in-4°, 1620, p. 583.



Mailly, le comte d'Hesdin, le baron d'Auchy, Jean de Neele, Jean de Beaufort, Eudes de Montreuil. Mais accablé sous le nombre des Sarrazins, il tomba, mortellement blessé, le 2 février 1249, à l'âge de trente-trois ans, dans une des rues barricadées de Mansurah, au milieu des ennemis qu'il avait terrassés de sa propre main. Sa mort fut un deuil public <sup>1</sup>.

Pendant que les croisades attiraient la noblesse française vers l'Orient, saint François d'Assise et ses disciples remuaient les classes populaires en honorant en elles la pauvreté et la faisant honorer par elles; ils leur enseignaient ainsi de s'estimer elles-mêmes et leur procuraient les moyens de s'organiser et d'arriver insensiblement à l'émancipation politique. On vit alors l'Artois et la Flandre se couvrir de monastères de

1. « Robert I, frère de saint Louis, fut, à l'âge de trente-trois ans, victime de son ardeur pour la croisade. Intrépide à franchir le passage du Thains, il était dans la Massoure. Les Sarrazins, après leur ralliement, l'environnèrent; il tomba criblé de coups le 2 février 1249. Son corps resta sur un tas d'ennemis qu'il avait tués. Il emporta les regrets de tout le monde. » — HENNEBERT, *Hist. générale d'Artois*. Saint-Omer, 1789. T. I, p. 119.

Jacobins et de Frères mineurs <sup>1</sup>. Jean de Sainte-Aldegonde, seigneur de Noircarmes, en fonda un de chartreux à Longuenesse, aux portes de Saint-Omer, avec le consentement de l'évêque de Théroouanne et de l'abbé de Saint-Bertin <sup>2</sup>.

Si ces moines renonçaient au monde, ils n'avaient point étouffé en eux le sentiment du patriotisme. S'ils prêchaient la guerre sainte, la guerre de la civilisation contre la barbarie, ils s'enrôlaient de leurs personnes sous la bannière française de Jean de Beaufort, et, à cette même journée de la Mansurah, ils se sont conduits avec tant de bravoure que le roi demanda à leur chef comment ils s'appelaient. Beaufort, ne pouvant se rappeler le nom de leur ordre, répondit à saint Louis que c'étaient des moines « liés de cordes ». Et depuis ce

1. « Et environ ce mesme temps (1233), s'édifièrent par tout le pays de Flandre plusieurs cloistres et monastères de Jacobins, frères mineurs, de grises sœurs et de béghinages, le tout moyennant l'ayde et consentement qu'à ces fins y donnait la contesse Jehenne de Flandre. » — PIERRE D'OUDEGHERST, *Les chroniques et annales de Flandre*, in-4°, 1571.

2. GUILLAUME GAZET, *Hist. ecclésiast. des Pays-Bas*, in-4°, 1614, Arras, p. 292.

temps, dit Dom Devienne, on s'accoutuma à appeler « cordeliers » les religieux de saint François <sup>1</sup>. Parmi ces cordeliers se trouvait Guillaume de Rubrouck, plus connu sous le nom latinisé de *Rubruquis* <sup>2</sup>.

D'où vient ce nom ?

1. DON DEVIENNE, *Histoire d'Artois*, in-8°, Saint-Omer, 1789. t. I, p. 147.

2. PACQUOT, *Mémoires littéraires des Pays-Bas*, t. I, p. 213. V° *Guillaume de Rubruquis*. — BERGERON, *Relation du voyage faict l'an 1253 en Tartarie par F. Guillaume de Rubruquis*, 1634. — *Voyage remarquable de Guillaume de Rubruquis*, etc., Leyde, 1706.



## LE VILLAGE DE RUBROUCK

A l'extrémité septentrionale de la France, vers la mer, le village de Rubrouck étale ses maisons bien propres, au milieu d'une plaine verdoyante qui s'étend entre la colline de Watten, où fut enseveli Thierry d'Alsace; le Ravensberg où s'éleva, en 1194, l'abbaye de la bienheureuse Marie de Houtove; le Balenberg, dont le nom a conservé l'empreinte du paganisme germanique, et le Mont-Cassel où l'auteur de l'Anacharsis français s'est écrié dans son enthousiasme : « O Jenny, que la nature est belle ici <sup>1</sup> ! »

1. Il paraît qu'avant de se tracer ses limites actuelles, la mer baigna, pendant des siècles, la chaîne des collines que nous avons citées à cette page, et qui ne sont autres que d'anciennes dunes, selon l'abbé Mann. « L'on voit partout, dit-il, que cette élévation de terrain n'est pas

Ces collines sont couvertes d'excellents herbages que paissent de gras troupeaux. De leur sommet, l'œil découvre, par un soleil d'été, avec de larges bouquets d'arbres, de vastes champs

comme les montagnes ordinaires, dont la déclivité s'étend communément à quelques lieues dans le pays; ici le changement est subit et l'ascension commence tout d'un coup, comme on le voit presque partout aux bords de la mer. Ce qui peut encore servir à faire connaître l'ancienne côte élevée, c'est la grande différence qui se trouve entre le terrain qui est dans l'intérieur de cette côte et celui qui est entre elle et la côte nouvelle, l'un étant sablonneux ou marécageux, l'autre élevé, pierreux et inégal. » Suivant l'opinion du même auteur, adoptée par MM. Belpair et Schayes, « l'ancienne côte de la Belgique commençait entre Calais et Boulogne, passait sur la droite de Guines et d'Ardes par le mont de Ruminghem jusqu'à Watten où, du temps de César et jusqu'au x<sup>e</sup> siècle, il y avait un golfe qui s'étendait jusqu'à Saint-Omer, Blandecques et Wisernes. De Watten, la côte se dirigeait sur Cassel par Ravensberg, Balenberg, Domberg; ensuite elle passait par Eecke, Catsberg, Cainberg, Locre, Swartsberg, mont Kemel, Witschate, Messine, Rosenberg, La Hutte jusque vers Warneton. De là, côtoyant la gauche de la Lys, elle s'étendait par Houthem jusqu'à Vilvorde, où il doit y avoir eu un golfe, et jusqu'à Bruxelles par l'allée Verte. » V. *Mémoire sur l'ancien état de la Flandre maritime*, p. 74, par l'abbé MANN. — *Mémoire sur les changements de la côte depuis Boulogne jusqu'à Anvers*, par BELPAIR, ingénieur; inséré dans les nouveaux mémoires de l'Académie royale de Belgique, Bruxelles, in-4°. — *Les Pays-Bas avant et durant la domination romaine*, t. I, p. 323, par SCHAYES.

émaillés de fleurs ; puis au loin, à l'occident, les landes attristées de l'Artois qui se perdent dans un horizon de pourpre ; et l'oreille attentive n'entend que le gazouillement des oiseaux cachés sous la feuillée et le murmure du vent qui se mêle, le soir, à la voix argentine des clochettes de l'*Angelus*. Ce n'est pas ici que Ruysdaël aurait pu accomplir le miracle de nous intéresser avec un paysage qui contient un seul arbre, ou un pauvre buisson, ou un pont de bois à demi ruiné <sup>1</sup>.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, le village de Rubrouck était sous la juridiction spirituelle de l'évêque de Thérouanne <sup>2</sup>, et il s'y trouvait des fiefs qui mouvaient

1. MONTÉGUT, *Les Pays-Bas*.

2. Adam, évêque de la Morinie, déclare que Jean Mor, fils de Lambert Mor de Rubrouck, et Béatrix, sa femme, ont reconnu en sa présence avoir donné à l'église de Watten leur comté (1227).

CARTULAIRE DE L'ABBAYE DE WATTEN, dans les *Annales du comté flamand de France*, t. V, p. 331.

1275. — Lettres par lesquelles l'official du siège vacant de Terouane fait connaître que Marguerite, veuve de Thomas d'Estaires, remariée à Lietard de Néelles, a déclaré avoir vendu à Guy, comte de Flandre, la moitié d'une rente annuelle de 35 mesures d'avoine qui lui appartenait dans la paroisse de Rubrouck (*Rubruck*).

Baron de St-GENOIS. — *Inventaire analytique*

du sénéchal de Saint-Omer. Un de ces fiefs, qui avait rang de comté, appartenait à Jean Mor, fils de Jean Mor de Rubrouck. Le premier en fit le transport, avec les terres et tous les droits de justice qui y étaient attachés, à l'église de Watten. L'évêque de la Morinie approuva cette cession en 1227. Vingt-cinq ans auparavant, Wautier de Rubrouck avait fait pareille donation à la même église, et en 1250, maître Jean de Rubrouck, doyen de l'église Sainte-Walburge à Furnes <sup>1</sup>, légua une rente annuelle de cent sols de Flandre en faveur d'un clerc, natif de Rubrouck, pour l'aider à faire des études de théologie.

A l'époque des croisades et au temps de saint Louis, il y avait donc à Rubrouck une famille qui portait le nom de ce village de France. Des chartes authentiques constatent son existence <sup>2</sup>.

*des chartes des comtes de Flandre*, in-4°. Gand, 1843, p. 61.

1. Chef-lieu d'un arrondissement de la Flandre occidentale en Belgique.

2. ANNALES DU COMITÉ FLAMAND DE FRANCE, t. V, p. 331. — *Cartulaire de l'abbaye de Watten* :

1250. — Actum anno Domini m.cc.l., mense Januario. — Maître *Jean de Rubrouc*, doyen

Guillaume de Rubrouck était peut-être le frère du doyen de Sainte-Walburge. Mais comme les écrivains qui ont parlé de lui avaient déguisé son nom de famille sous celui de *Rubruquis*, on ignora longtemps le nom de son pays natal. Pits crut que c'était l'Angleterre; Sweertius, Francisque Michel et Wright, le Brabant; Valère André, la Belgique. Pacquot, Michaud, le baron de Saint-Genois et le marquis de Vileneuve font naître le ministre de

de l'église de Sainte-Walburge à Furnes, lègue une rente annuelle de cent sols de Flandre en faveur d'un clerc pauvre qui se destine aux études théologiques.

— *Jean de Rubrouc* est cité dans une autre charte de 1262, *feria sexta ante Letare Jerusalem*.

1227. — Adam, évêque de la Morinie, déclare que *Jean Mor*, fils de *Lambert Mor de Rubrouc*, et *Béatrix*, sa femme, ont reconnu en sa présence avoir donné à l'église de Watten leur comté, avec 60 mesures de terre sur laquelle est située une cour, ainsi que tous les droits de justice qui y sont attachés.

Dans une autre charte, sans date, est cité un autre *Jean de Rubrouck*, dit Brune, qui fait une donation identique en faveur d'un clerc natif de Rubrouc.

En 1202, *Wautier de Rubrouc* signe à Ravensbergh, dans la maison de la dame du lieu, mère de Willaume Brohon, seigneur de Ravensbergh, un acte de donation au prévôt et aux chanoines de Watten.



saint Louis à Ruysbroek, en Brabant; Vivien de Saint-Martin le dit originaire de la Flandre; Hakluyt et Purchas soutiennent qu'il est Français, mais sans indiquer l'endroit où il a vu le jour <sup>1</sup>.

Or, le plus ancien des manuscrits de

1. PITS, *Relationum historicarum de rebus anglicis etc.*, Paris, in-4°, 1619.

SWEERTIUS, *Athenæ Belgicæ*, 1628, in-f°. p. 317 : « Guilielmus Ruysbrokius, Brabantus, ordinis « minorum et historicus. »

VALÈRE ANDRÉ, p. 333, *Bibliotheca belgica*. Louvain, in-4°, 1643.

VOSSIUS, *Hist. latin.*, liv. II, c. 58, p. 474, 2<sup>e</sup> édit.

WADDING, *Scriptores ord. minorum*, p. 156.

UDIN, III, p. 448, 449, *Commentarius de scriptoribus Ecclesiæ antiquis etc.*, in-f°, 1722.

*Biographie universelle* de Michaud, p. 21, tom. XXXVII, Paris, gr. in-8°, édit. Desplaces.

BARON DE SAINT-GENOIS, *Bullet. de l'académ. roy. de Belgique*, année 1846.

HAKLUYT, Richard. — Texte anglais : « Les « principales navigations et découvertes et les « principaux voyages et trafics de la nation anglaise par terre et par mer, aux pays de la terre « les plus éloignés et les plus reculés. » 3 vol. in-f°. Londres, 1598, 1599, 1600. T. II.

PURCHAS, Samuel. — *Hakluytus Posthumus or Purchas his Pilgrims; Containing a history of the World in the voyages and land travels by englishmen and others*, etc. Londres, 1625-1626, 5 vol. in-f°.

FRANÇOIS MICHEL et WRIGHT. — *Recueil de voyages et de mémoires, publié par la Société de*

la relation du voyage du célèbre franciscain, publié par la Société de géographie de Paris, porte son nom écrit de cette manière : *Rubruk*. D'autres manuscrits ont *Rubrock* et *Rubruc*. Au moyen âge, la voyelle *u* sonnait *ou* en flamand. C'est pourquoi « *Rubruk* » a été écrit, dans la suite des siècles, « *Rubrouk* » ou « *Rubrouck*, » et ce nom est celui d'une commune française du canton de Cassel, dans le département du Nord, mais d'une commune où l'on a toujours parlé le flamand et où cette langue s'est maintenue.

Nous pouvons donc affirmer, avec M. Wallon <sup>1</sup>, que notre cordelier était d'origine française, mais nous ne pouvons pas, avec le savant académicien, l'appeler *Ruysbroek*, parce que ce nom est celui d'un village de Belgique, où naquit en 1294 le moine Jean de Ruys-

*géographie de Paris*, Paris, in-4°, :839. T. IV, p. 205.

MARQUIS DE VILLENEUVE, *Histoire de saint Louis*, 3 vol. in-8°. Paris, 1836.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Hist. des découvertes des nations européennes*, in-8°. Paris, 1845. T. II, p. 493 : Le franciscain flamand Ruysbroek ou Rubruquis.

1. *Saint Louis et son temps*, in-8°, 1875. T. I, p. 449.

broeck, qui s'est rendu célèbre par une vie austère et des écrits ascétiques <sup>1</sup>.

1. PACQUOT, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, 1763, t. I, p. 203.

ERNEST HELLO, *Rusbroek l'admirable*, in-32°. Paris, 1869. — Le journal *l'Univers*, du 8 février 1869. — En 1867, j'avais entretenu l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres de mes recherches sur le lieu de naissance de Guillaume de *Rubruquis*. A cette occasion, M. d'Avezac, membre de l'Institut, m'a fait l'honneur de m'écrire la lettre suivante :

« Paris, ce 20 septembre 1868.

« Monsieur,

« Mes sympathies étaient tout acquises au savant archéologue, soigneux des gloires nationales, qui se montrait désireux d'appuyer de témoignages explicites, puisés dans les documents anciens, la qualité de Français qui appartient au célèbre cordelier Guillaume de Rubruk, l'envoyé du roi de France vers le qâan Mangou en 1253. Hakluyt (1600) et Purchas (1625), qui les premiers ont publié et traduit sa relation, avaient justement proclamé cette nationalité, dans l'intitulé latin comme dans l'intitulé anglais (*Galli, Frenchman*) de leurs publications; ce n'est que postérieurement et fort à la légère que, sur une simple ressemblance du nom de Rubruk avec celui de Ruysbroek en Brabant, on a énoncé et répété que le frère Guillaume était Brabançon, sans tenir compte des indices intrinsèques semés dans la relation même.

« Vous avez bien voulu, Monsieur, me mander que l'existence d'une famille de Rubruk est

« constatée par de nombreuses chartes, notamment dans le cartulaire de Watten : permettez-moi de vous demander sur ce point, au lieu d'une pure énonciation, une citation précise de ces chartes, par désignation expresse des dépôts d'archives où elles existent aujourd'hui, des dates de temps et de lieu, des personnages mentionnés et sommairement du sujet de chaque acte.... »

« D'AVEZAC. »

•



Caracorum au bourg de Saint-Denis et il mentionne le Grand-Pont, qui est le Pont-au-Change en face du Châtelet. Il doit même avoir été à la cour de France, puisqu'il a connu M. de Beaumont, maréchal et chambellan de France. Aussi, à Constantinople, est-il admis auprès de l'empereur, Baudouin de Hainaut. Il peut donc se faire que Guillaume de Rubrouck ait accompagné saint Louis en Palestine, ou bien Robert d'Artois dans le voisinage duquel était le lieu de sa naissance, mais enclavé dans le domaine du comte de Flandre <sup>1</sup>. Peut-être a-t-il pris part à la

« 1. Assez tost après le trespas de Loys de France, dict de Montpensier, madame Jehenne contesse de Flandre, practiqua plusieurs journées, et communications pour trouver quelque ouverture de paix, entre le nouvel roys Louys, et la reyne Blanche sa mère, avec les nobles de France d'une part, et Ferrant conte de Flandre, et la contesse Jehenne d'autre. Laquelle contesse besoingna, et diligenta de sorte, qu'après divers parlements, fut finalement conçu un traité de la manière qui s'ensuyt : « Premiers que ledict « conte Ferrant et sa femme s'obligeront par « eux, et leurs successeurs a perpétuité, pardevant le Pape de ne jamais eux sustraire de la « feaulté et hommage du Roy de France : à peine « que s'ils le faisoient, les evesques de Laon et « de Senlis, pourroyent en dedens quarante jours « après mettre l'interdict en Flandre, sans en

bataille de la Mansurah, avec ses frères de l'ordre de saint François, sous la bannière et les ordres de Jean de Beaufort ?

Quoi qu'il en soit, c'est à Saint-Jean-d'Acre que le roi de France confie au frère Guillaume ses lettres pour Sartach, qui campait alors à trois journées en deçà du Volga, et c'est à Saint-Jean-d'Acre que le cordelier s'embarque pour s'acquitter de sa mission.

Rubrouck nous a laissé sur les peuples qu'il a visités les notions les plus

« faire relaxation jusques à ce qu'ils eussent  
« amendé leur mesus et meffaict, que jamais  
« plus le conte Ferrant en sa personne, ne s'es-  
« leveroit contre le roy, la royne ne ses succes-  
« seurs roys de France, et ne se substraheroit  
« de leur obéissance, ni du service qu'il est  
« obligé leur faire, tant et sy longuement, que  
« le roy luy feroit raison en la court des Pairs... »  
« Ce fut fait a Melun en l'an mil deux cens  
« vingt et cinc au mois d'april. »

« Madame Marguerite contesse de Flandre et d'Hainault et Guillaume de Dompierre son fils aîné, se transportèrent vers l'an mil deux cens quarante quatre, en la ville de Paris, vers le roy saint Louys, pour luy faire hommage de la conté de Flandre. En quoy ledict roy leur fit du commencement beaucoup de de difficulté, toutefois les receut enfin à faire ledict hommage, mais ce fut moyennant le serment, qu'ils firent sur les saintes Evangiles, d'entretenir la paix faicte en l'an mil deux cens vingt cinc, qu'on appelle la paix de Melun. » OUDEGHERST, *Chronique de Flandre*, in-4°, 1571, p. 177 et 186.

précises, et il nous fait connaître en même temps sa personne, les opinions qu'il a soutenues sur l'origine du monde et l'âme des bêtes, et ses idées sur les hommes et les choses des pays qu'il a parcourus. Mais ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est sa théorie sur le droit de propriété et le fait de la guerre.

Rubrouck rapporte <sup>1</sup> que les Orientaux ne s'accusaient point du péché de larcin, parce qu'ils ne pouvaient vivre sans voler, leurs seigneurs les privant de nourriture et de vêtements. Le moine, ému de tant de dureté et de si cruelles injustices dont ils avaient à souffrir, ne leur dénia pas le droit de s'approprier, sur les biens du maître, tout ce qui était nécessaire à leur existence, et il s'engagea même à soutenir cette thèse devant leur souverain, Mangou-Khân.

Or, en Asie, au XIII<sup>e</sup> siècle, le khân, représentant l'Etat, était seul propriétaire du sol. Mais il est certain que le droit de propriété ne lui avait été accordé que pour en faire usage au profit de tous ses sujets. Le khân manquait

<sup>1</sup>. P. 340 de l'édition de la Société de géographie de Paris.

donc au plus impérieux de ses devoirs s'il méconnaissait cette obligation, et Rubrouck se rappelant ces paroles de la Genèse : « Je vous ai donné toutes  
« les herbes qui portent leur graine et  
« tous les arbres qui renferment en eux  
« leur semence, chacun selon son es-  
« pèce, afin qu'ils vous servent de  
« nourriture (ch. 1, 19), » Rubrouck pouvait donc ne pas qualifier de péché le vol commis dans de telles circonstances. Pour lui, il suffisait de vivre pour avoir le droit de vivre. Il était donc criminel, le pouvoir qui dérobait l'aliment nécessaire à la vie d'un être humain. « En effet, dit un publiciste, la famille d'une part, la propriété d'autre part, sont les deux cellules, les deux ovaires, l'un physiologique, l'autre économique, de tout organisme, de tout mouvement de la vie sociale... La famille et la propriété, ainsi que les lois qui président à la formation de ces deux faits primordiaux et génériques, sont donc antérieures et supérieures à toutes lois et à tous faits politiques contingents et volontaires, quels qu'ils soient <sup>1</sup> ».

1. *L'individualisme*, in-16, Paris, 1873.



Quant à la guerre, Rubrouck pardonne aux soldats d'y prendre part, lorsqu'elle est dirigée contre les infidèles ou les mécréants. « Mais, dit-il, je leur ai défendu énergiquement de marcher contre les chrétiens et de leur faire le moindre tort. Je leur ai conseillé de souffrir plutôt la mort, parce qu'ils seraient martyrs, » et il ajouta que si quelqu'un lui reprochait son opinion sur ce point, il irait la soutenir devant Mangou-Khân lui-même <sup>1</sup>.

Rubrouck admet donc la guerre comme un fait selon la nature de l'homme, mais il ne l'admet qu'autant qu'elle soit juste et légitime. S'il ne

1. Cette thèse du franciscain de Rubrouck a été reprise et soutenue, en 1876, par un membre de la Chambre des communes d'Angleterre. M. Parnell a prononcé à Dublin, dans un meeting fenian, un discours où se trouve, d'après la version du *Freeman's Journal*, le passage suivant :

« Il y a 50,000 Irlandais dans l'armée britannique en ce moment même où un nuage de guerre éclate en Orient, — où l'Angleterre a manifesté le dessein de soutenir l'islamisme, de soutenir le Croissant contre la Croix. J'espère qu'aucun Irlandais n'oubliera les traditions du passé, le respect de soi-même et de sa religion ; j'espère qu'aucun Irlandais n'oubliera sa patrie au point d'aider l'Angleterre dans sa tentative néfaste. » *Moniteur universel* du mardi 11 juillet 1876.

trouve pas cette condition absolue dans cette étrange juridiction du meurtre, il condamne la guerre, parce qu'il se rappelle ces lois de Moïse consignées dans l'Exode : « Vous ne tuerez point (ch. xx, 13); »... « Si un homme tue son « prochain avec un dessein formé et « l'ayant recherché, vous l'arracherez « de mon autel pour le faire mourir « (ch. xxi, 14). » Mais la guerre contre les chrétiens est une guerre injuste et impie, et Rubrouck fait défense expresse d'y prendre part, parce que pour lui le chrétien de l'Orient est « l'innocent et le juste », et qu'il est dit au même livre de l'Exode : « Vous ne ferez point mourir « l'innocent et le juste (ch. xxiii, 7). »

L'envoyé de saint Louis en Tartarie n'était pas seulement un esprit droit et éclairé, il était encore un grand caractère. Un faux ermite avait fait accroire à Mangou-Khân qu'il serait le maître de la France et du monde s'il se faisait chrétien, et lorsque Rubrouck alla le visiter, le solitaire le pria de tenir au prince tartare le même langage. « Frère », lui répondit le franciscain, « je lui conseillerai volontiers de se faire « chrétien, car je suis venu pour cela, et « je donnerai ce conseil à l'univers en-

« tier. Je lui ferai entrevoir aussi la joie  
« qu'en éprouveront les Français et le  
« Pape, et lui prometterai qu'ils le tien-  
« dront pour frère et ami; mais qu'ils  
« deviendront ses esclaves et lui paie-  
« ront tribut, je ne le dirai jamais, parce  
« que je parlerais contre ma con-  
« science. »

Guillaume de Rubrouck revint-il en France après avoir accompli la mission que Louis IX lui avait confiée? On l'ignore. Le célèbre franciscain le désirait, et il supplia le roi de solliciter pour lui cette faveur de son provincial. Mais rien ne nous apprend qu'il lui fut permis de revoir sa patrie, et si nous avons pu montrer son berceau, nous n'avons pas eu le bonheur de découvrir sa tombe. Les uns croient que Guillaume de Rubrouck est mort au couvent de Saint-Jean d'Acre en 1256, d'autres qu'il vivait encore en 1293, et qu'il était âgé de vingt-trois ans quand le roi de France fit appel à son dévouement et à son patriotisme.



•

VOYAGE  
DE  
GUILLAUME DE RUBROUCK  
EN ORIENT





VOYAGE  
DE  
GUILLAUME DE RUBROUCK  
EN ORIENT

\*\*\*\*\*

**A**u très-excellent seigneur et très-chrétien Louis, par la grâce de Dieu illustre roi des Francs, Guillaume de Rubrouck, minime de l'ordre des Frères mineurs, salut, et qu'il triomphe toujours dans le Christ. Il est écrit du sage dans l'*Ecclésiaste* : « Il ira dans la terre des nations « étrangères, et essaiera du bien et du mal « en toutes choses. » J'ai fait ainsi, mon seigneur roi, mais comme un sage et non comme un insensé. Or, beaucoup agissent comme le sage, mais non sagement, mais plutôt comme des insensés, et je crains d'être de leur nombre. Cependant je ferai ce que vous m'avez ordonné lorsque j'eus

pris congé de vous ; je vous écrirai tout ce que j'ai vu chez les Tartares. Vous m'avez recommandé même de ne pas redouter de vous ennuyer par de longues lettres. J'userai de cette tolérance avec tout le respect et la vénération qui vous sont dus, parce que je ne saurais employer un langage digne d'une aussi grande majesté.

Que votre sainte Majesté sache donc qu'en l'an du Seigneur mil deux cent cinquante-trois, aux nones de mai, nous sommes entrés dans la mer de Pont <sup>1</sup>, qu'on appelle vulgairement *mer Majeure* (*mer Majour* par les Bulgares). Cette mer a mille quatre cent milles en longueur, au dire des marchands, et elle est comme séparée en deux parties. Vers le milieu sont deux provinces, l'une au nord et l'autre au midi. Celle-là, qui est nommée *Sinopolis* <sup>2</sup>, est une forteresse et un port du soudan de Turquie ; celle-ci est une province que les Latins nomment maintenant *Cassaria*, c'est à-dire Césarée <sup>3</sup>. Il y a aussi des promontoires qui s'avancent dans la mer, du côté de Sinopolis, vers le midi. Il y a trois cents milles entre Sinopolis et la terre de Césarée ; de sorte qu'il y a soixante dix milles de ces points à Constantinople en longueur et en largeur, et soixante-dix vers l'orient, où se trouve l'Îbérie qui est une province de Géorgie <sup>4</sup>.

Nous parvînmes à la province de Casarie ou de Césarée, qui forme un triangle,

ayant à l'ouest la ville appelée Kersona <sup>5</sup>, où saint Clément a été martyrisé. Et naviguant en vue de cette ville, nous aperçûmes une île où se trouve une église qu'on dit avoir été construite par les anges. Au milieu, vers la pointe méridionale du triangle, est la ville de Soldaia <sup>6</sup>, qui regarde Sinopolis de côté. C'est par là que passent tous les marchands venant de Turquie qui veulent gagner le Nord, et ceux qui viennent de Russie et des pays du Nord pour se rendre en Turquie. Les uns y portent des grisets et d'autres peaux précieuses ; les autres, des toiles de coton ou de Bombax <sup>7</sup>, des draps de soie et des épices aromatisées. A l'est de cette province est la ville de Matriga <sup>8</sup>, où le Tanaïs <sup>9</sup> se décharge dans la mer de Pont, ayant à son embouchure douze milles de largeur. Car le fleuve, avant d'entrer dans la mer de Pont, est vers le Nord comme une autre mer ayant soixante-dix milles en largeur et en longueur, et jamais plus de six pas de profondeur, de sorte que les grands vaisseaux ne peuvent y entrer ; mais les marchands qui se rendent de Constantinople à Matriga envoient leurs barques jusqu'au fleuve du Tanaïs, pour acheter du poisson sec, c'est-à-dire de l'esturgeon et de la barbue, avec quantité d'autres poissons.

Cette province de Césarée a trois côtés baignés par la mer, savoir : l'ouest, où



est Kersona, la ville de Clément ; au midi, où est la ville de Soldaia, vers laquelle nous nous dirigeâmes et qui est la pointe du pays, et à l'est, où est Matriga, l'embouchure du Tanaïs. Au-delà est le Sichie<sup>10</sup>, qui n'obéit pas aux Tartares. Ensuite, vers le sud, est Trébizonde<sup>11</sup>, qui a un seigneur particulier, nommé Guy ; il est de la race des empereurs de Constantinople et obéit aux Tartares. Puis Sinopolis, soumise au soudan de Turquie, qui leur obéit aussi. Puis la terre d'Eustache<sup>12</sup>, dont le fils se nomme Ascar, du nom de son aïeul maternel, et qui est indépendant. De l'embouchure du Tanaïs à l'ouest jusqu'au Danube vers Constantinople, la Valachie<sup>13</sup>, qui est le pays d'Assan, et la Bulgarie mineure<sup>14</sup> jusqu'à la Slavonie. Toute cette contrée paie tribut aux Tartares ; et même dans les dernières années, outre le tribut convenu, les dominateurs ont pris par chaque maison une hâche et tout le blé qu'ils ont pu trouver. Nous arrivâmes à Soldaia le douze des kalendes de juin (le 21 mai). Nous y avions été précédés par des marchands de Constantinople qui avaient déjà fait courir le bruit que des ambassadeurs de la Terre-Sainte allaient se rendre auprès de Sartach<sup>15</sup>. Cependant j'avais dit publiquement, le dimanche des Rameaux, dans l'église de Sainte-Sophie, que je n'étais envoyé ni par vous ni par personne, mais

que j'allais prêcher chez les mécréants selon la règle de notre ordre. Arrivé dans cette ville de Soldaia, les marchands me donnèrent le conseil de parler avec prudence, parce qu'ils avaient annoncé que j'étais ambassadeur ; et si je disais le contraire, on pourrait m'empêcher de poursuivre mon chemin. Alors je parlai ainsi aux capitaines de la ville, ou plutôt à leurs lieutenants, parce que les capitaines étaient allés, pendant l'hiver, porter le tribut à Batou et qu'ils n'étaient pas encore de retour : « Nous avons entendu dire en Terre-Sainte que votre seigneur Sartach était chrétien, et tous les chrétiens s'en sont très-réjouis, et surtout le seigneur des Francs, le roi très-chrétien, qui est venu dans la Palestine et combat les Sarrazins pour arracher les lieux saints de leurs mains. Je veux donc me rendre auprès de Sartach, et lui porter des lettres du roi, mon maître, dans lesquelles il l'entretient des intérêts de toute la chrétienté. » Et ils nous accueillirent favorablement et nous donnèrent l'hospitalité dans l'église épiscopale. Et l'évêque de cette église, qui avait été reçu par Sartach, m'en dit beaucoup de bien ; ce que je n'ai pas constaté dans la suite.

Alors, ils nous donnèrent à choisir entre des chariots attelés de bœufs pour transporter notre bagage, ou bien des chevaux comme sommiers ; et les marchands

de Constantinople me conseillèrent de ne pas accepter les chariots, mais plutôt d'en acheter qui fussent couverts, pareils à ceux avec lesquels les Russes transportent leurs fourrures; dans ces chariots j'enfermerais tout ce dont je n'aurais pas journellement besoin. Que si j'acceptais les bêtes de somme, il me faudrait les charger et décharger dans chaque auberge <sup>16</sup>, et de plus marcher à pas lents à côté des bœufs. Je suivis leur conseil, qui n'était pas bon cependant, parce que je mis deux mois à aller chez Sartach, tandis qu'un seul m'aurait suffi si j'avais eu des chevaux.

A Constantinople, j'avais pris avec moi des fruits et du vin muscat et du biscuit délicat, d'après le conseil des marchands, pour les offrir aux chefs de la ville, et cela dans l'espoir qu'ils rendraient notre voyage plus facile, parce qu'ils ne voient pas de bon œil ceux qui viennent à eux les mains vides. N'ayant pas rencontré là les capitaines de la ville, je déposai mes provisions dans un chariot, parce qu'on m'affirma que je ferais chose agréable à Sartach si je pouvais faire parvenir ces présents jusqu'à lui.

Nous nous mîmes donc en route vers les kalendes de juin (le 1<sup>er</sup> juin) avec quatre chariots couverts, et deux autres qu'on nous avait donnés pour transporter les matelas (*lectiscrinia*) qui devaient nous

servir à reposer la nuit. Nous reçûmes encore cinq chevaux de selle, parce que notre caravane se composait de cinq personnes, moi, mon compagnon frère Bartholomée de Crémone, et Gosset ou Gossel porteur des présents, et un homme de Dieu, un Turcoman qui nous servit d'interprète; plus, un jeune homme, nommé Nicolas, que j'avais acheté de nos aumônes. On nous donna aussi deux hommes pour conduire nos chariots et garder nos bœufs et nos chevaux.

Or, il y a sur cette mer des promontoires très-élevés depuis Kersona jusqu'à l'embouchure du Tanaïs, et quarante châteaux entre Kersona et Soldaïa. Dans chacun de ces châteaux on parle une langue particulière. J'y ai vu aussi beaucoup de Goths, dont l'idiome est le teutonique <sup>16</sup>.

Ayant passé les montagnes du Nord, on trouve une belle forêt dans une plaine traversée de ruisseaux et où jaillissent des sources d'eau vive, et après cette fontaine, il y a une vaste étendue de terre; il a fallu cinq jours pour la traverser et atteindre l'extrémité septentrionale de cette province. La mer enserre cette terre à l'est et à l'ouest, et la fait ressembler à un large fossé.

Les Comaux <sup>17</sup> s'étaient fixés dans cette plaine avant la venue des Tartares, et avaient forcé les villes et les châteaux à leur payer tribut; et lorsqu'ils furent ex-

pulsés par ceux-ci, ils envahirent cette province en si grand nombre qu'ils atteignirent les rivages de la mer et que les vivants mangèrent les mourants, au rapport d'un marchand qui prétend avoir vu cela. Les vivants dévoraient et déchiraient à belles dents les chairs crues des morts, comme les chiens des cadavres.

A l'extrémité de cette province se voient beaucoup de grands lacs; sur leurs rives il y a des salines naturelles, dont l'eau, dès qu'elle entre dans le lac, s'épaissit en sel et se durcit comme de la glace, et Batou et Sartach retirent de ces salines de gros revenus, parce que de toute la Russie on y vient chercher du sel, et pour chaque chariot chargé, on donne deux pièces de toile de coton qui valent une demi-ypèr-père<sup>18</sup>. Là, viennent aussi par mer beaucoup de navires pour s'approvisionner de sel; ils paient un tribut proportionné à la cargaison.

Après avoir quitté Soldaïa, nous rencontrâmes au bout de trois jours les Tartares, et il me semblait que j'entrais dans un autre siècle. Je vous décrirai leur vie et leurs mœurs comme je pourrai.





## LES TARTARES

---

**I**ls n'ont aucune résidence fixe et ignorent où ils seront le lendemain. Ils se partagent la Scythie, qui s'étend du Danube à l'extrême Orient (où le soleil se lève), et chaque capitaine, selon qu'il a plus ou moins d'hommes sous son commandement, sait les limites de ses pâturages et où il doit mener paître ses troupeaux en hiver et en été, au printemps et en automne.

Car, en hiver, ils descendent vers des régions plus chaudes, situées au sud ; en été, ils remontent vers des climats plus froids, au nord ; en hiver, lorsqu'il y a de la neige, ils se tiennent dans les pâturages dépourvus d'eau, parce que la neige leur en tient lieu. Les maisons dans lesquelles ils dorment, ils les construisent sur des roues, avec des baguettes entrelacées qui convergent toutes en haut, de manière à former une espèce de cheminée, qu'ils recouvrent

d'un feutre blanc. Ils enduisent très-souvent ce feutre de chaux ou terre blanche et de poudre d'os, afin que le tout resplendisse davantage. Cependant ils emploient aussi quelquefois le noir, et peignent de couleurs variées le sommet de la cheminée. Ils suspendent également devant la porte une peau chatoyante. Ce feutre est couvert de peintures qui représentent des vignes et des arbres, des oiseaux et des quadrupèdes. Et ils font ces maisons si grandes, qu'elles ont parfois trente pieds en largeur. Car j'en ai mesuré, moi-même, une qui avait bien vingt pieds de distance entre les roues d'un chariot, et quand la maison était sur le chariot, elle dépassait bien chaque roue de cinq pieds au moins. J'ai compté, attelés à un seul chariot, vingt-deux bœufs traînant une maison, onze qui marchaient en ligne, parallèlement à la largeur du chariot et à onze autres bœufs qui les précédaient. L'essieu du chariot était grand comme un mât de navire. Un seul homme se tient à la porte de la maison sur le chariot, et excite les bœufs. Ils font, en outre, des coffres carrés avec de l'osier entrelacé, leur donnent la forme d'une grande arche, y pratiquent à un des bouts une petite porte, recouvrent ensuite cette caisse d'un feutre noir, enduit de suif ou de lait de brebis, afin d'empêcher la pluie d'y pénétrer, et la décorent de broderies ou de peintures. Dans ces

coffres, ils déposent tous leurs ustensiles et leurs objets les plus précieux ; puis ils les attachent solidement, avec des cordes, sur des chariots élevés que traînent des chameaux, afin qu'ils puissent traverser des fleuves. Ces coffres ne sont jamais descendus des chariots. Quand les Tartares s'arrêtent quelque part, ils tournent toujours la porte de leurs maisons vers le midi, et rangent autour les chariots avec les coffres çà et là, à un demi jet de pierre les uns des autres, de sorte que la maison se trouve entre deux rangs de chariots comme entre deux murs. Les femmes se font elles-mêmes de si beaux chariots, que je ne saurais les décrire ; je devrais les dépeindre, et je vous les dépeindrais tous, si je savais peindre. Un riche Moal ou Tartare a bien cent à deux cents chariots avec des coffres. Batou a vingt-six femmes, dont chacune a une grande maison, suivie de plusieurs autres petites, qui sont comme des appartements particuliers qu'habitent les servantes, et à chacune de ces maisons appartiennent deux cents chariots. Quand on s'arrête, la première femme fait placer sa cour du côté ouest et ainsi de suite, de manière que la dernière femme aura la sienne à l'est. — L'espace réservé entre la cour d'une femme et celle d'une autre est d'un jet de pierre. La cour d'un riche Moal apparaîtra donc comme une grande ville, quoiqu'il y ait peu d'hommes. La moindre



de ses femmes conduira vingt à trente chariots, car le pays n'est pas accidenté. Les chariots, avec leurs bœufs ou leurs chameaux, sont liés à la file, l'un après l'autre ; une femme monte le premier chariot et tous les autres suivent du même pas. S'ils ont un passage difficile à traverser, on délie les chariots et chacun passe isolément. On marche donc lentement, comme peut marcher un mouton ou un bœuf.

Lorsque les maisons sont rangées, la porte vers le midi, on met le lit du maître au nord. La place des femmes est toujours à l'est, c'est-à-dire à la gauche de la maison du maître, lorsqu'étant dans son lit il a la figure tournée vers le midi. La place des hommes est à l'ouest, c'est-à-dire à droite. Les hommes qui entrent dans la maison ne peuvent jamais suspendre leurs carquois du côté des femmes. Et au-dessus de la tête du maître, il y a toujours une image pareille à une poupée ou à une statuette de feutre, qu'on appelle le frère du maître de la maison ; une autre semblable est au-dessus de la tête de la première femme, on l'appelle le frère de la dame, et elle est attachée à la muraille. Au-dessus de l'une ou de l'autre des femmes, il y a une petite statuette qui est comme la gardienne de toute la maison. La maîtresse du logis étend à sa droite, au pied du lit placé dans un endroit élevé, une peau de chèvre couverte

de laine ou d'autre matière, et près de celle-ci une autre petite statuette dont la face est fixée sur les femmes et les servantes. Près de la porte, du côté des femmes, est encore une autre image avec un pis de vache pour les femmes chargées de traire les vaches ; car c'est la besogne qui incombe aux femmes. Près de la même porte et du côté des hommes, est une autre statuette avec un pis de cavale, pour les hommes chargés de traire les cavales. Et lorsqu'ils s'assemblent pour boire, ils aspergent d'abord de leur boisson l'image qui est au-dessus de la tête du maître, ensuite les autres images en suivant l'ordre hiérarchique. Puis, un ministre sort de la maison avec une coupe pleine d'un breuvage et asperge trois fois vers le midi en fléchissant trois fois le genou, et cela pour révé-  
rer le feu ; ensuite vers l'orient, pour révé-  
rer l'air ; ensuite vers l'occident, pour  
révé-  
rer l'eau ; et enfin vers le nord, pour  
honorer les morts.

Quand le maître de la maison tient sa coupe en main et s'apprête à boire, il verse d'abord à terre une partie du liquide. S'il veut boire étant à cheval, il en répand d'abord sur le cou ou sur la crinière du cheval. Ensuite, le ministre en répandra aux quatre points cardinaux et regagnera la maison, et deux serviteurs, munis chacun d'une coupe et de sa patène, portent à boire au maître et à sa femme assise à

ses côtés sur le lit. Et lorsqu'il a plusieurs femmes, celle avec laquelle il a passé la nuit se tient à ses côtés le jour, et il faut que toutes les autres se rendent dans cette maison pour boire, et là se tiendra cour plénière en ce jour, et tous les présents qui sont offerts en ce jour sont déposés dans les trésors de cette dame. A l'entrée de la maison, est placé un banc où se trouvent des tasses et une outre pleine de lait ou d'autre boisson.

En hiver, les Tartares font une très-bonne boisson avec du riz, du millet, du froment et du miel, et elle est limpide comme du vin, car le vin leur vient d'assez loin. En été, ils ne boivent que le cosmos<sup>19</sup>. Le cosmos se trouve toujours à l'entrée de la maison, où se tient constamment un joueur de guitare. Je n'ai pas vu là nos cistres ni nos vieilles, mais beaucoup d'autres instruments que nous ne connaissons pas. Et lorsque le maître de la maison commence à boire, un de ses ministres s'écrie à haute voix : « Ha ! » et le ménestrier fait résonner aussitôt sa guitare ; et quand il y a grande fête, tous applaudissent alors des mains et dansent aux sons de la guitare, les hommes devant le seigneur, les femmes devant la dame ; et lorsque le seigneur a bu, le ministre crie de nouveau et le joueur de guitare se tait. Alors, hommes et femmes, tous boivent tour à tour à l'envi et quelquefois

ils boivent d'une manière fort dégoûtante et gloutonne. Et quand ils veulent provoquer quelqu'un à boire, ils le prennent par les oreilles et les tirent avec violence pour lui dilater le gosier, et l'on applaudit et l'on danse devant lui. De même, quand on veut offrir une grande fête à quelqu'un et lui témoigner une grande joie, l'un prend la coupe pleine, et deux autres se mettent à sa droite et à sa gauche, et ils viennent ainsi tous les trois en chantant et en dansant vers celui à qui ils veulent présenter la coupe, et ils chantent et ils dansent devant lui; et lorsque celui-ci tend la main pour recevoir la coupe, eux la retirent aussitôt, et ils recommencent ce manège trois ou quatre fois, lui présentant et retirant la coupe jusqu'à ce qu'il éprouve le besoin de boire; et alors ils la lui abandonnent, et ils chantent et ils applaudissent des mains et frappent des pieds tant qu'il boit.

Vous saurez que les Tartares mangent indifféremment la chair de leurs animaux morts ou tués, car il en meurt de leur belle mort dans un si grand nombre de troupeaux. Cependant, en été, ils ne prennent pas d'autre nourriture que le cosmos. Cette boisson est du lait de jument et ils en font usage aussi longtemps qu'elle n'est pas épuisée. Si alors il arrive qu'un cheval ou qu'un bœuf meure, ils en coupent les chairs par tranches et les font dessécher

en les exposant au soleil et au vent, et celles-ci sans être salées sèchent très-bien et ne répandent aucune odeur. Avec les boyaux ils font des andouilles meilleures que celles que l'on fait avec du porc, et ils les mangent toutes fraîches. Le reste des chairs est réservé pour l'hiver.

Avec les peaux des bœufs, ils font des outres, qu'ils dessèchent admirablement à la fumée. Avec la partie postérieure de la peau du cheval, ils font de très-belles sandales. De la chair d'un mouton, ils nourrissent cinquante à cent hommes; car ils la coupent en petits morceaux dans une écuelle et l'assaisonnent de sel et d'eau; ils ne connaissent point d'autre sauce; puis avec la pointe du couteau ou de la fourchette qu'ils approprient à cet effet, et avec laquelle nous mangeons des poires et des pommes cuites au vin, ils en présentent une bouchée ou deux à chacun des assistants, selon le nombre des convives. Le maître à qui on a présenté, avant tout autre, la chair de mouton, en prend d'abord ce qui lui plaît; et s'il en donne un morceau, il faut que celui qui l'accepte le mange seul, et il n'est permis à personne de lui en offrir; et s'il ne peut le manger en entier, il emporte le reste avec lui ou le remet à son valet s'il est présent, ou bien le dépose dans son *captargac*, c'est-à-dire une bourse carrée que les Tartares ont communément avec eux pour toutes

ces choses. Dans ce sac, ils jettent aussi les os qu'ils n'ont pas eu le temps de ronger, mais qu'ils rongeront plus tard, et cela afin qu'il ne se perde pas la moindre parcelle de nourriture.



• 1000

• 1000

• 1000

• 1000

• 1000

• 1000

• 1000

• 1000

• 1000

• 1000



## LE COSMOS

---

LEUR *cosmos*, c'est-à-dire le lait de jument, se fait de cette manière. Ils tendent une corde à deux poteaux fichés en terre, et à cette corde ils attachent les poulains des juments qu'ils veulent traire. Les mères sont conduites ensuite auprès de leurs poulains et se laissent alors traire sans difficulté. S'il en est une insoumise, un homme prend un poulain et lui fait un instant têter sa mère, puis le retire et aussitôt celui qui est chargé de la traire le remplace. Après avoir recueilli une grande quantité de ce lait, qui est aussi doux que celui de la vache, surtout quand il est frais, ils le versent dans une outre immense ou tout autre vase, et se mettent à le battre avec une pièce de bois préparée pour cela, grosse à la partie inférieure comme une tête humaine et creuse en dedans. Dès qu'ils le battent, il commence à bouillonner comme du vin nouveau, et à aigrir ou fermenter, et ils l'agitent jusqu'à







### CE QUI SE TROUVE EN TARTARIE

---

Les grands ont leurs métairies au midi , dont ils retirent du mil et de la farine pour l'hiver. Les pauvres s'en procurent en échange de peaux et de moutons. Les esclaves se remplissent le ventre d'eau sale et ils s'en contentent. Mais ils prennent des souris, dont il y a de nombreuses variétés. Ils ne mangent pas les souris à longue queue, mais les donnent aux oiseaux. Ils mangent des liroux et toutes sortes de souris à courte queue. Il y a aussi beaucoup de marmotes, qu'ils appellent *sogur* ; l'hiver, elles se rassemblent dans un fossé au nombre de vingt ou trente, et dorment durant six mois ; ils les prennent par masse. Il se trouve encore des cornils qui ont une longue queue comme des chats, et au sommet de cette queue, des poils noirs et blancs. Il y a également beaucoup d'autres petites bêtes bonnes à manger, qu'ils savent parfaitement distinguer. Je n'ai point vu de cerfs, peu de lièvres, beaucoup

de gazelles. J'ai vu des ânes sauvages en grande quantité, pareils à des mulets. J'ai vu une autre espèce d'animal que les Tartares nomment *Arcal* ou *Artax*, dont le corps est comme celui du bœuf; ses cornes recourbées sont d'un tel poids, qu'à peine ai-je pu d'une main en soulever deux, et ils font de ces cornes de grandes coupes à boire. Ils ont aussi des faucons, des gerfaux et des cigognes par bandes. Ils portent les oiseaux de proie sur la main droite; ils mettent toujours au cou du faucon une petite courroie qui lui pend jusqu'au milieu de la poitrine, et au moyen de laquelle, quand ils lâchent le faucon vers la proie, ils inclinent avec la main gauche la tête et la poitrine de l'oiseau, afin qu'il ne soit pas enlevé par le vent ni emporté en haut. La chasse leur procure donc la plus grande partie de leur nourriture.





## HABILLEMENTS

---

POUR ce qui est des vêtements et du costume des Tartares, vous saurez que du Catai et de la Perse et d'autres contrées du midi et de l'orient, les Tartares ont des étoffes de soie et d'or, et des toiles de coton, dont ils s'habillent en été. De la Russie, du Moxel <sup>22</sup>, de la grande Bulgarie, de Pascatir ou la grande Hongrie et de Kersis <sup>23</sup>, qui sont des régions situées au nord et couvertes de forêts, et encore d'autres pays septentrionaux, ils reçoivent toutes sortes de peaux précieuses, que je n'ai jamais vues dans notre patrie et dont ils se vêtissent en hiver. Dans cette saison, ils portent toujours sur eux au moins deux peaux ou pelisses, une dont le poil est en dedans, l'autre dont le poil est en dehors contre le vent et la neige; et ces peaux proviennent le plus souvent de loups, de renards ou de paons (*papionibus*); et lorsqu'ils restent chez eux, ils en ont une plus délicate. Les peaux qui servent de man-

teaux aux pauvres, sont de chiens ou de chèvres.

Quand ils se livrent à la chasse, ils se rassemblent en grand nombre et enveloppent le territoire où ils savent qu'il y a du gibier, et s'approchent peu à peu jusqu'à ce qu'ils l'aient enfermé comme dans un cercle; ils lui lancent alors leurs flèches. Ils font aussi des hauts de chausses de ces peaux. Les riches garnissent leurs vêtements d'étoupes de soie douce, légère et chaude; les pauvres, de toile de coton et de laine; pour cela, ils extraient les parties les plus délicates d'une laine grossière. De celle-ci, ils font du feutre pour garnir leurs maisons, leurs coffres et leurs lits. Ils font aussi des cordes avec de la laine mélangée d'un tiers de crins de cheval. Avec le feutre, ils font encore des manteaux, des couvre-selles et des cappes contre la pluie; de sorte qu'ils font un grand usage de laine. Vous avez vu l'habillement des hommes.

Les hommes se rasent le sommet de la tête en carré et les deux côtés jusqu'aux tempes; puis les tempes et le col jusqu'à la cavité du cerveau, et le front jusqu'à la nuque, où ils laissent une touffe de cheveux qui viennent joindre les sourcils. Ils ne dégarnissent pas l'occiput, et, des cheveux qui ornent cette partie de la tête, ils font des moustaches qu'ils nouent et ramènent jusqu'aux oreilles.

Les habillements des jeunes filles ne diffèrent pas de ceux des hommes, si ce n'est qu'ils sont un peu plus longs. Mais le lendemain de leur mariage, elles se rasent les cheveux depuis le milieu de la tête jusqu'au front, et portent une large tunique comme le capuchon d'une religieuse, mais un peu plus large et plus longue que celui-ci, fendue par devant et attachée sous le côté droit; car en ceci, les Tartares n'observent pas l'usage des Turcs; ces derniers attachent toujours leur tunique à gauche, et ceux-là à droite.

En outre, les femmes ont un ornement de tête qu'elles appellent *bocca* ou *botta*; elles le font d'écorce d'arbre ou de toute autre matière, la plus légère qu'elles puissent trouver. Cette coiffure est grosse et ronde et peut tenir entre les deux mains; elle est longue d'une coudée et davantage, et carrée par en haut comme le chapiteau d'une colonne. Elles recouvrent cet ornement, qui est creux à l'intérieur, d'une étoffe de soie précieuse et, sur cette espèce de chapiteau, elles fixent des tuyaux de plumes ou de cannes légères, également de la longueur d'une coudée et plus. Et dans ces tuyaux, elles placent des plumes de paon, et tout à l'entour des plumes de queues de malart avec des pierres précieuses. Les grandes dames mettent cet ornement au sommet de la tête, et le serrent au moyen d'une aumusse, qui a une ou-

destiné à la recevoir est lavé avec du brou bouillant de la chaudière, et après, elles l'y reversent. Elles font aussi du feutre et en recouvrent leurs maisons.

Les hommes font des arcs et des flèches, fabriquent des mors et des brides, des selles de chevaux, charpentent des maisons et des chariots, gardent les chevaux et traient les juments, battent le lait pour en faire du cosmos, c'est-à-dire du lait de jument, et font les outres où ils l'enferment; ils gardent aussi les chameaux et les chargent. Ils mènent paître ensemble les brebis et les chèvres, et tantôt les femmes, tantôt les hommes les traient indifféremment. Les peaux sont préparées avec du lait caillé et salé. Pour se laver les mains et la tête, les Tartares s'emplissent la bouche d'eau et la versent peu à peu sur leurs mains et avec cette même eau s'humectent les cheveux et se lavent la tête.





## MARIAGES

Pour ce qui est du mariage, vous saurez que personne n'obtient femme s'il ne l'achète; ce qui fait qu'il y a souvent beaucoup de jeunes filles; car leurs parents les gardent toujours jusqu'à ce qu'ils les vendent. Les Tartares observent les degrés de consanguinité, le premier et le deuxième seulement, mais ils ne connaissent pas ceux de l'affinité. Ils peuvent posséder à la fois deux sœurs, ou les épouser successivement. Parmi eux, nulle veuve ne se remarie, par la raison qu'ils croient que toutes les femmes qui les ont servis dans cette vie les serviront dans l'autre, et que chaque veuve après la mort retournera à son premier mari. D'où ce honteux usage que le fils épouse quelquefois toutes les femmes de son père, excepté sa propre mère. En effet, c'est une obligation pour le plus jeune des fils de se charger de la famille du père et de la mère, d'où cette autre obligation de pourvoir aux besoins de toutes les



femmes délaissées par son père, et, s'il le veut, il use d'elles comme épouses, parce que cela n'est pas réputé comme injure, elles rejoignent le père après la mort ; donc, si quelqu'un est tombé d'accord avec le père d'une jeune fille, celui-ci offre un banquet, et elle court se cacher chez ses plus proches parents. Puis, le père dit : « Voilà ma fille, elle est à toi, tu peux t'en emparer partout où tu la trouveras. »

Alors, il la cherche avec ses amis jusqu'à ce qu'il la trouve, et il faut qu'il la saisisse par la force et la conduise chez lui presque malgré elle.





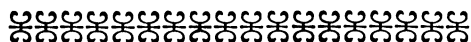
## JUSTICE

---

**P**OUR ce qui est de leur justice, vous saurez que lorsque deux hommes se disputent personne n'ose intervenir, même le père n'ose venir en aide à son fils; mais celui qui succombe en appelle à la cour du seigneur, et si, après l'appel, quelqu'un le touche, il est tué. Mais il faut que cela se fasse promptement et sans délai, et que celui qui a souffert l'injure soit emmené comme prisonnier. La peine de mort n'est prononcée qu'autant que le coupable soit pris en flagrant délit ou ait avoué son crime. Mais s'il est accusé par la voix publique, on le met à la torture pour obtenir son aveu. L'homicide et aussi l'adultère sont punis de mort, mais il faut que l'adultère ait été commis avec une femme qui ne soit pas de la domesticité du coupable; car il est permis de faire avec une esclave ce qui plaît au maître. Ils punissent encore de mort l'auteur d'un vol énorme. Pour le vol léger, comme celui d'un

mouton, pourvu que le coupable ne soit pas pris en flagrant délit, ils le frappent cruellement, et si on lui donne cent coups, on se sert de cent bâtons. Je parle de ceux qui sont frappés par sentence de la cour. Ceux qui se font passer pour ambassadeurs et ne le sont pas, sont mis à mort. De même, pour ceux qui se livrent aux sortilèges, parce qu'on les considère comme nuisibles.





## *FUNÉRAILLES*

---

**A** la mort de quelqu'un , les Tartares le pleurent en poussant des hurlements, et alors ils sont exempts toute l'année de payer tribut. Et si quelqu'un se trouve présent à la mort d'un jeune adulte, il n'entrera plus le reste de l'année au palais du grand khân ; si c'est d'un petit enfant, il n'y entrera qu'après la prochaine lunaison. Si le défunt est de la noblesse, c'est-à-dire de la race de Chingis qui fut l'auteur et le seigneur des Tartares, on place sur la sépulture du défunt une des maisons qui lui ont appartenu. On ne sait où est la sépulture de Chingis. Autour des cimetières des nobles, il y a toujours une auberge pour les gardiens des tombeaux. Je n'ai pas appris qu'ils enterrent leurs morts avec leurs trésors. Les Comans élèvent un grand tertre sur leurs morts, et sur ce tertre une statue la face tournée vers l'orient, une coupe à la main, à la hauteur du nombril. Ils dressent aussi aux riches des

pyramides ou petits édifices pointus, et j'ai vu en certains endroits de grandes tours faites de briques cuites, et, en d'autres, des maisons de pierres, quoiqu'il ne se trouve pas de pierres dans le pays.

J'ai vu dernièrement un tombeau, autour duquel ils avaient suspendu à des perches seize peaux de cheval, quatre à chacun des points cardinaux du monde. Ils y avaient déposé du cosmos afin que le mort pût boire, et de la viande afin qu'il pût manger, et cependant on disait de lui qu'il avait été baptisé. J'ai vu d'autres sépultures vers l'orient; c'étaient de grandes aires jonchées de pierres, les unes rondes, les autres carrées, ensuite quatre pierres longues dressées, aux quatre points cardinaux, autour de l'aire.





## *MALADIES*

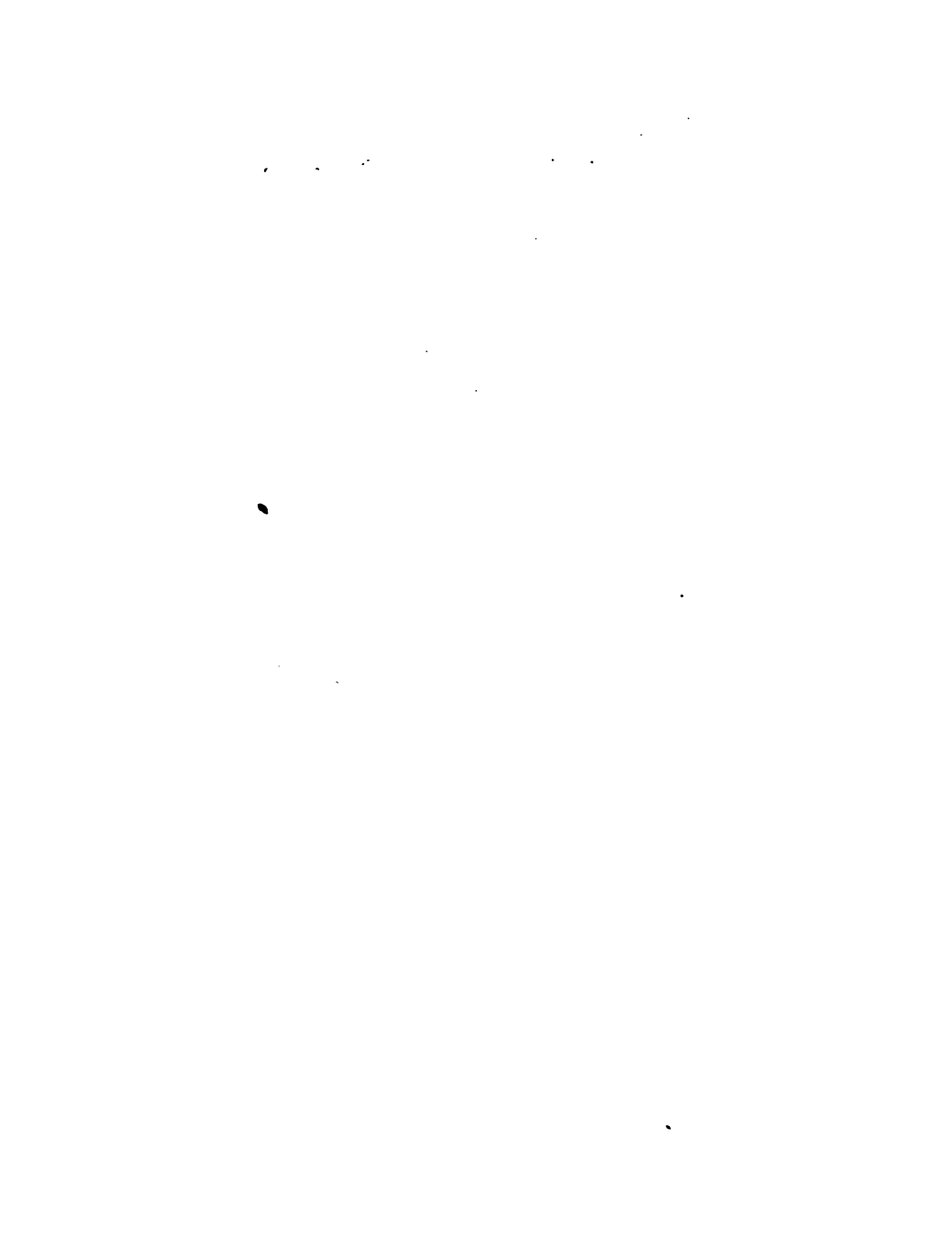
---

**L**ORSQUE quelqu'un est malade, il se met dans son lit, et l'on expose un signal au-dessus de sa maison, pour indiquer que là il y a un malade et que personne n'y peut entrer; ce qui fait que personne ne le visite, si ce n'est celui qui le sert.

Si quelqu'un des grands de la cour est souffrant, on place autour de sa demeure des gardes qui veillent à ce que personne n'en franchisse le seuil. Car on craint que le vent ou quelque mauvais esprit n'y pénétre avec les visiteurs.

Chez les Tartares, les prêtres sont les devins.







## *CURIOSITÉ DES TARTARES*

---

QUAND nous entrâmes parmi ces barbares, il me semblait, ainsi que je l'ai dit plus haut, que j'entrais dans un autre siècle. Ils nous entourèrent en restant à cheval, après nous avoir fait attendre longtemps à l'ombre de nos chariots. La première question qu'ils nous adressèrent fut de savoir si nous étions déjà venus chez eux. Sur notre réponse négative, ils nous demandèrent impudemment à manger. Nous leur donnâmes du biscuit et du vin que nous avions apportés avec nous de la ville, et après avoir bu une bouteille de vin, ils en demandèrent une seconde, disant qu'un homme n'entre jamais dans une maison avec un seul pied ; mais nous la refusâmes en nous excusant sur notre faible approvisionnement. Alors ils nous demandèrent d'où nous venions et où nous voulions aller. Je leur répétais ce que j'ai dit plus haut, à savoir que nous avions appris que Sartach était chrétien et que nous désirions



nous rendre auprès de lui, parce que j'avais à lui remettre des lettres de vous. Ils demandèrent aussitôt si je venais de ma propre volonté ou si j'étais envoyé. Je répondis que personne ne me forçait d'aller vers lui et que si j'allais le trouver, c'était ma volonté et aussi celle de mon supérieur. Je me gardai bien de dire que j'étais votre ambassadeur. Alors ils me demandèrent ce qu'il y avait dans les chariots, si je portais à Sartach de l'or ou de l'argent, ou bien des vêtements précieux. J'ai répondu que Sartach verrait bien ce que nous lui apportions quand nous serions arrivés près de lui et qu'ils n'avaient pas, eux, à se préoccuper de cela ; je leur dis de me faire conduire auprès de leur chef, et que, s'il le voulait, il me ferait accompagner auprès de Sartach ; sinon, que je m'en retournerais.

Or, il y avait alors, dans cette province, un gouverneur parent de Batou et qui se nommait Scatatai ; le souverain de Constantinople lui avait adressé des lettres de recommandation, par lesquelles il le priait de me permettre de passer. Alors, ils consentirent à nous fournir des chevaux et des bœufs, et deux hommes pour les conduire ; et ceux qui nous avaient amenés s'en retournèrent.

Cependant, avant de nous donner tout cela, ils nous firent longtemps attendre et nous demandèrent du pain pour leurs pe-

tits enfants, et tout ce qu'ils voyaient en possession de nos serviteurs, couteaux, gants, bourses, aiguillettes, tout cela excitait leur curiosité et ils voulaient l'avoir. Je m'excusai de ne pouvoir satisfaire leurs désirs, parce qu'il nous restait un long chemin à parcourir et que nous ne pouvions pas nous priver encore de toutes les choses nécessaires à notre voyage. Alors ils disaient que j'étais un mangeur insatiable. Il est vrai qu'ils ne nous déroberent rien ; mais ils demandent constamment et impudemment, et ce que l'on donne est perdu, car ils sont ingrats. Ils se disent les maîtres du monde, et il leur semble qu'on ne peut rien leur refuser, et si on leur donne et qu'on ait jamais besoin d'eux, ils s'acquittent très-mal du service qu'on leur demande.

Ils nous donnèrent à boire de leur lait de vache, dont ils avaient extrait le beurre et qui était très-aigre. Ils appellent ce lait, dans leur langage, *aira*, *apra* ou *agra*. Enfin nous les quittâmes et il me semblait que nous nous étions échappés des mains des démons. Nous parvinmes le lendemain chez leur chef.

Depuis que nous étions partis de Soldaïa pour nous rendre auprès de Sartach, c'est-à-dire depuis deux mois, nous ne nous étions jamais reposés dans une maison ni sous une tente, mais toujours sous le ciel ou sous nos chariots. Nous ne vîmes ja-

mais une ville ni trace d'édifice rappelant l'existence d'une ville, mais nous vîmes une multitude de tombeaux de Comans. Un soir, notre serviteur, celui qui nous conduisait, nous donna à boire du cosmos, la nouveauté et l'étrangeté de cette boisson **me** fit tressaillir d'horreur. Cependant je finis par la trouver douce, ce qui est vrai.





### *CAMPEMENT TARTARE*

**L**E matin donc nous rencontrâmes les chariots de Sçacatai chargés de maisons, et il me semblait que nous avions devant nous une grande ville. Je fus étonné du grand nombre de ses troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons, et je ne vis que peu de monde pour les conduire. C'est pourquoi je demandai combien il avait d'hommes avec lui, et l'on me répondit qu'il n'en avait pas plus de cinquante et que nous en avions vu la moitié dans une autre station. Alors, l'un de ceux qui étaient chargés de nous accompagner me dit qu'il fallait offrir quelque chose à Sçacatai, et lui-même nous fit arrêter et nous devança pour aller annoncer notre arrivée. La troisième heure était déjà passée; ils déposèrent leurs maisons tout près d'un ruisseau, et l'interprète du khân vint à nous. En apprenant que nous n'étions jamais venus chez les Tartares, il nous demanda aussitôt de la nourriture et nous

lui en donnâmes. Il nous demanda aussi quelques vêtements, en récompense de ce qu'il allait traduire nos paroles au maître. Nous nous en excusâmes. Il voulut savoir ce que nous portions à son maître. Nous sortîmes une bouteille de vin et remplîmes un panier de biscuits, et un plateau de pommes et d'autres fruits; mais cela ne lui plaisait pas parce que nous ne donnions pas quelque étoffe précieuse. Nous nous avançâmes cependant pleins de crainte et de respect. Sçacatai était assis sur son lit, tenant une guitare à la main, et sa femme était près de lui; en la voyant, nous crûmes en vérité qu'on lui avait coupé le nez, elle ressemblait à un singe, car elle n'avait rien entre les yeux, et à la place du nez elle avait mis un onguent noir, et aussi sur les sourcils; ce qui était à nos yeux le comble de la laideur. Alors je lui parlai dans les termes que je vous ai dits. Il nous fallut en effet toujours répéter la même chose, et nous avions été prévenus par ceux qui avaient été reçus à la cour du khân, que nous ne devions jamais changer nos paroles. Je le priai aussi de vouloir bien accepter un petit présent de notre main, m'excusant de ce que, étant moine, je ne pouvais, sans désobéir à la règle de notre ordre, posséder ni or, ni argent, ni habits précieux. Je ne pouvais donc lui offrir rien de pareil, mais je le suppliai d'accepter une portion de nos vivres en signe de bé-

nédiction. Alors il fit prendre ce que nous lui offrions et le fit distribuer à ses hommes qui s'étaient assemblés pour boire. Je lui remis aussi les lettres de l'empereur de Constantinople. Cela fut dans l'octave de l'Ascension. Il les envoya aussitôt à Soldaïa, pour les faire traduire, parce qu'elles étaient en grec et qu'il n'avait auprès de lui personne qui les comprît. Il nous demanda aussi si nous voulions boire du cosmos, c'est-à-dire du lait de jument, car les chrétiens russes, grecs et alains<sup>25</sup>, qui se trouvent parmi les Tartares et veulent observer fidèlement leur loi, ne boivent pas cela, persuadés qu'ils feraient acte d'abjuration en buvant le cosmos. Alors les prêtres les réconcilient avec le Christ comme s'ils l'avaient renié. Je répondis donc que nous en avions suffisamment, et que s'il venait à nous manquer, nous boirions ce qu'il nous présenterait. Il nous demanda aussi ce que contenaient les lettres que vous envoyiez à Sartach. Je lui dis qu'elles étaient closes, et qu'il ne s'y trouvait que des paroles aimables et gracieuses. Il nous demanda encore ce que nous dirions à Sartach. Je lui répondis : « Des paroles chrétiennes. » Il nous repartit qu'il voudrait bien les entendre. Alors je lui exposai le symbole de notre foi le mieux que je pus, par mon interprète qui n'était pas éloquent et dont l'intelligence était peu développée. Nous ayant écouté, il se tut et branla la

tête. Alors il chargea deux hommes de veiller sur nous, d'avoir soin de nos chevaux et de nos bœufs, et de conduire nos chariots jusqu'au retour de celui que le khân avait envoyé s'enquérir du contenu des lettres de l'empereur de Constantinople, et nous, cheminant ainsi avec lui, nous atteignîmes le lendemain de la Pentecôte.





## LES ALAINS

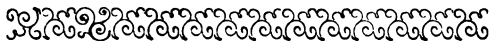
---

**L**a veille de la Pentecôte vinrent à nous quelques Alains, qu'on nomme *Aas* ou *Acias*, chrétiens selon le rite grec, ayant des prêtres grecs et faisant usage de l'écriture grecque. Toutefois, ils ne sont pas schismatiques comme les Grecs, mais ont de la vénération pour tout chrétien sans acception de personne, et ils nous apportèrent de la viande cuite, nous priant d'en manger et de prier pour un de leurs morts. Je dis alors que c'était la veille d'une grande solennité et qu'en ce jour il ne nous était pas permis de manger de la viande. Puis, je leur expliquai cette solennité. Ils en furent très-étonnés parce qu'ils ignoraient tout ce qui a rapport au rite chrétien; ils n'en connaissaient que le seul nom du Christ. Ils nous demandèrent aussi, eux et beaucoup d'autres chrétiens, Russes et Hongrois, s'ils pourront être sauvés parce qu'il leur faut boire du cosmos et manger de la chair de bêtes mortes.



ou tuées par des Sarrazins et autres infidèles, choses que les prêtres grecs et russes considèrent eux-mêmes comme polluées ou consacrées aux idoles, et de plus parce qu'ils ignoraient les jours de jeûne et que, s'ils les connaissaient, ils ne pourraient pas les observer. Alors je les éclairai comme je pus, les enseignant et les réconfortant dans la foi. Nous gardâmes la viande qu'ils nous avaient apportée jusqu'au jour de la fête, car nous ne trouvâmes absolument rien ni pour or ni pour argent, si ce n'est pour des toiles ou pour d'autres étoffes, et nous n'avions rien de tout cela en notre possession. Quand nos serviteurs leur montraient des iperpères, ils les frottaient entre les doigts et les portaient au nez pour sentir si c'était du cuivre. Ils ne nous donnèrent d'autre nourriture que du lait de vache, très-aigre et fétide. Déjà le vin nous faisait défaut, et les chevaux avaient tellement troublé l'eau qu'elle n'était pas potable. Si nous n'avions eu du biscuit et n'avions été aidés de la grâce de Dieu, nous serions certainement morts de faim.





## UN SARRAZIN

---

**L**E jour de la Pentecôte, un Sarrazin vint nous parler et nous lui exposâmes notre croyance. Entendant de quel bienfait est pour l'humanité la foi en l'Incarnation, la résurrection des morts, le jugement dernier, l'ablution des péchés par le baptême, il nous dit qu'il voulait être baptisé, et comme nous nous disposions à lui administrer le sacrement du baptême, il sauta aussitôt à cheval disant qu'il allait à sa maison demander l'avis de sa femme. De retour le lendemain, il nous dit que pour rien au monde il n'oserait recevoir le baptême, parce qu'il ne pourrait plus boire du cosmos. Or, les chrétiens de cette région disaient qu'aucun vrai chrétien ne devrait boire du cosmos, et que cependant sans cette boisson, il n'est pas possible de vivre dans cette solitude. Il me fut impossible de leur enlever cette opinion. Ce fait vous fera comprendre combien les Tartares sont encore éloignés de notre religion,

à cause de cette opinion qui leur a été transmise par des Russes, en grand nombre parmi eux. Ce jour, Sçacatai nous donna un homme pour nous conduire jusqu'à Sartach, et deux autres hommes pour nous accompagner jusqu'à la station la plus proche, qui était à cinq journées de distance, au pas dont marchaient nos bœufs. On nous donna encore une chèvre pour notre nourriture, plusieurs outres de lait de vache et un peu de cosmos, parce que le Tartare considère ce breuvage comme précieux.





## LE KIPTCHAK

---

Nous dirigeant donc tout droit vers le nord, il me semblait que nous traversâmes une porte de l'enfer<sup>26</sup>. Nos conducteurs commençaient alors à nous piller audacieusement, parce qu'ils nous voyaient peu soigneux. Nous apercevant des larcins qui venaient d'être commis, nous devînmes plus circonspects. Enfin nous arrivâmes aux confins de cette province qui est fermée par un fossé d'une mer à l'autre. Au delà, nous trouvâmes ceux chez qui nous allions et qui nous semblaient être tous couverts de lèpres, tant ils étaient hideux. On avait placé là ces gens misérables pour recevoir le tribut de ceux qui venaient prendre du sel aux salines dont j'ai parlé plus haut. De cette station, on nous disait que nous avions encore à cheminer durant quinze jours avant de rencontrer une âme vivante. Nous bûmes du cosmos avec eux et leur donnâmes un panier plein de biscuits; eux nous donnèrent en échange,

pour huit personnes et pour un si grand voyage, une seule chèvre et je ne sais combien d'outres de lait de vache. Après avoir changé de bœufs et de vaches, nous nous mîmes en route, et après dix jours de marche, nous arrivâmes à une autre station, et n'y trouvâmes point d'eau, si ce n'est dans des fossés creusés au milieu de vallées et dans deux petits ruisseaux. Et nous continuâmes tout droit vers l'orient, depuis que nous avons quitté la province de Césarée, ayant la mer au midi et un vaste désert au nord, lequel a bien dans certaines parties trente journées d'étendue, et où il ne se trouve ni forêt, ni montagne, ni rocher, mais de l'herbe en abondance. Là, les Comans du Kiptchak ont l'habitude de faire paître leurs troupeaux. Les Teutons nomment cette population des Valains, et leur province, Valanie. Mais Isidore dit que depuis le Tanaïs jusqu'aux Méotides et au Danube, elle s'appelle Alanie, et cette terre, depuis le Danube jusqu'au Tanaïs, qui est la frontière de l'Asie et de l'Europe, un homme à cheval ne pourrait en parcourir la longueur qu'en deux mois; encore faut-il qu'il aille bon pas comme les Tartares lorsqu'ils chevauchent. Toute cette terre est habitée par les Comans du Kiptchak, et depuis le Tanaïs jusqu'à l'Etilia<sup>27</sup>, il y a bien dix grandes journées entre ces deux fleuves. Au nord de cette province est la Russie qui est partout cou-

verte de forêts et s'étend depuis la Pologne et la Hongrie jusqu'au Tanaïs. Les Tartares l'ont ravagée de tous côtés et la ravagent encore tous les jours, parce qu'ils préfèrent les Sarrazins aux Russes qui sont chrétiens, et quand ceux-ci ne peuvent plus donner ni or ni argent, ils les emmènent avec leurs enfants, comme des troupeaux, vers leurs déserts afin qu'ils y gardent leurs animaux. Au-delà de la Russie, vers le nord, est la Prusse, que les frères de l'Ordre teutonique ont dernièrement subjuguée, et ils pourraient agir de même et avec autant de facilité à l'égard de la Russie, s'ils le voulaient ; car si les Tartares apprenaient que le souverain Pontife, c'est-à-dire le Pape, faisait croiser contre eux, ils fuiraient tous vers leurs déserts.





## LE DÉSERT

---

Nous nous dirigeâmes donc vers l'orient, ne voyant que le ciel et la terre, et quelquefois à notre droite la mer qu'on appelle la mer Tanaïs, et aussi les tombeaux des Comans qui nous apparurent à deux lieues de loin, parce que c'est leur coutume d'ensevelir tous les membres d'une même famille dans un même endroit. Aussi longtemps que nous cheminâmes dans le désert, nous n'avions pas à nous plaindre, mais quand nous vîmes aux logements des Comans, la parole ne saurait exprimer nos souffrances. Notre guide voulait que nous fissions un présent à chaque chef que nous rencontrions et nous ne pouvions satisfaire à de telles largesses. Tous les jours, nous étions huit personnes vivant de notre pain, sans compter les survenants qui tous voulaient manger avec nous. Car nous étions cinq, et ceux qui nous accompagnaient étaient au nombre de trois, deux pour conduire




nos chariots et un pour nous guider jusqu'à Sartach. La viande qu'on nous donnait était insuffisante, et nous ne pûmes rien obtenir pour de l'argent. Aussi quand nous nous assîmes à l'ombre sous nos chariots, parce que la chaleur était excessive, les Tartares nous importunaient et nous dérangent constamment parce qu'ils voulaient voir tout ce que nous avions avec nous. S'il leur prenait envie de se purger le ventre, ils ne s'éloignaient guère de nous; bien plus, ils faisaient leurs ordures en causant avec nous, et beaucoup d'autres choses dégoûtantes qui nous soulevaient le cœur. Ce qui m'affligeait le plus, c'est que je ne pouvais leur adresser quelque parole d'édification; mon interprète me disait : « Vous ne me ferez pas prêcher » aujourd'hui, parce que je ne saurais dire « de telles paroles. » Et il disait vrai. Car j'ai remarqué, depuis que je comprends la langue du pays, qu'il disait le contraire de ce que j'énonçais. Voyant alors l'inconvénient d'avoir un pareil truchement, je jugeai convenable de me taire. Nous cheminâmes ainsi à grand'peine de station en station, de manière que peu de jours avant la fête de Marie-Magdeleine nous parvinmes au grand fleuve du Tanaïs, qui sépare l'Asie de l'Europe, comme le fleuve de l'Egypte, l'Asie de l'Afrique. Là, où nous nous arrêtâmes, Bâtou et Sartach ont établi, sur le bord oriental du Tanaïs,

des Russes qui étaient chargés de procurer des bateaux aux marchands et aux ambassadeurs, et de leur faire traverser le fleuve. Ils nous transportèrent d'abord, ensuite nos chariots en posant une roue dans une barque, et l'autre dans une autre ; ils attachèrent leurs barques les unes aux autres, et nous passâmes à force de rames. Là, notre guide se conduisit très-sottement. Il croyait qu'on devait nous fournir en cet endroit des chevaux et il renvoya à leurs maîtres les bêtes de somme que nous avions emmenées avec nous. Quand nous demandâmes aux Russes des chevaux, ils nous répondirent que Bâtou les avaient exemptés de cet impôt, et qu'ils ne devaient que faire passer les voyageurs. Même les marchands leur payaient pour cela un lourd tribut. Nous nous attardâmes donc trois jours sur le bord du fleuve. Le premier jour, ils nous offrirent un grand poisson tout frais, qu'on nomme barbote ; le deuxième jour, un pain de seigle et un peu de viande que le pourvoyeur de ce bourg avait recueilli dans les maisons ; et le troisième, du poisson sec qui se trouve là en grande abondance. A cet endroit, le fleuve était aussi large que la Seine à Paris, et avant d'y arriver, nous traversâmes beaucoup de belles rivières, remplies de poissons. Mais les Tartares ne savent pas les pêcher, à moins qu'ils ne soient grands et qu'ils puissent les manger

comme une épaule de mouton. Ce fleuve est l'extrémité orientale de la Russie, et il prend sa source dans les Palus-Méotides qui touchent, vers le nord, à l'Océan. Il coule vers le midi, alimentant une mer de sept-cent milles d'étendue avant d'atteindre à la mer de Pont. Toutes les rivières que nous traversâmes vont aussi de ce côté.

Sur la rive droite de ce fleuve, on voit une immense forêt ; du côté nord, les Tartares ne vont jamais au-delà, parce qu'à l'approche du mois d'août, ils commencent à revenir au midi, de sorte qu'ils ont une autre station vers le bas, par où les ambassadeurs passent en hiver. Or, nous étions dans une grande perplexité parce que nous ne pouvions nous procurer, pour de l'argent, ni chevaux ni bœufs. Enfin, après que je leur eus démontré tout ce que nous avions souffert pour le bien commun de tous les chrétiens, ils nous fournirent des bœufs et des hommes ; quant à nous, nous dûmes aller à pied. C'était la saison où l'on coupe les seigles. Le blé pousse difficilement dans ce pays ; mais ils ont du mil en grande abondance.





## COIFFURES RUSSES

---

Les femmes russes se coiffent de la même manière que les nôtres; mais elles ornent leurs robes de vair ou de grisct, depuis les pieds jusqu'aux genoux. Les hommes portent des manteaux comme les Allemands, mais ils ont sur la tête des capuchons de feutre, droits et à longue pointe. Nous allâmes donc durant trois jours sans rencontrer personne, et comme nous étions très-fatigués, et nos bœufs aussi, et que nous ignorions où nous verrions des Tartares, voilà tout à coup deux chevaux qui courent à nous; nous les reçûmes avec joie, et notre guide et notre interprète les montèrent pour aller à la découverte de quelque habitation humaine. Enfin, le quatrième jour nous en aperçûmes, et nous nous réjouîmes comme des naufragés touchant au port. Nous prîmes alors des chevaux et des bœufs, et de station en station nous parvîmes à la résidence de Sartach, le deux des calendes d'août (le dernier jour de juillet).





## AU-DELA DU TANAÏS

---

Le pays au-delà du Tanaïs est magnifique, et il est couvert de fleuves et de forêts. Au nord, il y a de très-grands bois, qu'habitent deux espèces d'hommes : les *Moxel* <sup>28</sup> qui n'ont aucune loi, de purs païens. Point de villes, mais des cabanes au milieu des bois. Leur souverain et la plupart d'entre eux ont été tués en Allemagne; car les Tartares les y avaient amenés, et cependant ils espèrent bien que les Allemands les délivreront du joug des Tartares. Si un marchand se rend parmi eux, il faut que celui chez qui il descend pourvoie à tout ce dont il a besoin aussi longtemps qu'il reste avec lui. Si quelqu'un couche avec la femme d'un autre, celui-ci ne s'en préoccupe point, s'il ne le voit de ses yeux. Ils ne sont donc pas jaloux. Les porcs, le miel et la cire, les riches fourrures et les faucons abondent chez eux.

Après eux, sont d'autres peuples qu'on

appelle *Merdas*, que les Latins nomment « Merdini <sup>29</sup> » et qui sont Sarrazins. Après eux, est le Volga, le plus grand fleuve que j'aie jamais vu ; il vient du nord, se dirigeant de la grande Bulgarie vers le midi, et tombe dans un certain lac dont on ne pourrait parcourir le circuit en moins de quatre mois ; j'en parlerai plus loin.

Donc, ces deux fleuves, le Tanaïs et le Volga, vers la région du nord que nous traversâmes, ne sont distants l'un de l'autre que l'espace de dix journées ; mais au midi, ils sont bien plus éloignés, car le Tanaïs se jette dans la mer de Pont. Le Volga forme le lac ou la mer que je viens de citer, et où se précipitent d'autres fleuves en sortant de la Perse.

Nous eûmes au midi de très-hautes montagnes qu'habitent, sur les versants du côté du désert, les Cherkis <sup>30</sup> et les Alaur, ou Aas, des chrétiens qui combattent chaque jour contre les Tartares. Après eux, non loin de cette mer ou de ce lac du Volga, sont quelques Sarrazins qu'on appelle *Lesges* <sup>31</sup>, qui sont de même indépendants. Enfin, se présente la Porte de Fer <sup>32</sup> qu'Alexandre le Grand fit construire pour empêcher les Barbares d'entrer en Perse, dont je vous entretiendrai dans la suite, ayant traversé à mon retour ce pays situé entre les deux fleuves. Les Comans du Kiptchak l'habitaient avant qu'il ne fût occupé par les Tartares.



## *ENTREVUE AVEC SARTACH*

Nous trouvâmes donc Sartach campé à trois journées du Volga. Sa cour nous a paru considérable ; il avait six femmes et son fils aîné en avait près de lui deux ou trois, et chacune d'elles menait un grand train de maison et possédait bien deux cents chariots. Or, notre guide s'adressa à un certain Nestorien, nommé Coiac, qui était un des grands de la cour. Celui-ci nous fit aller très-loin, vers un officier nommé « Jamiam ». (On appelle ainsi celui qui est chargé de recevoir les ambassadeurs.) Ce Coiac nous fit savoir qu'il nous recevrait dans la soirée. Notre guide nous demanda alors quel présent nous lui ferions et fut très-scandalisé d'apprendre que nous n'avions rien à offrir. Nous nous présentâmes à cet officier et restâmes debout devant lui, et lui, il était assis dans sa gloire et jouait de la guitare, et l'on dansait autour de lui. Alors, je lui exposai combien nous vénérons son maître, et



le priâmes de nous aider à lui laisser voir nos lettres. Je m'excusai aussi de ce que j'étais moine, n'ayant et ne recevant ni or, ni argent, ni rien de précieux, excepté quelques livres et une chapelle où nous servons Dieu. C'est pourquoi nous ne lui offrions aucun présent, ni à son maître, car ayant renoncé à mon propre bien, je ne pouvais être porteur de celui des autres. Il répondit avec assez de bonté qu'il m'approuvait, puisqu'étant moine je tenais mes vœux; qu'il n'avait pas besoin de ce qui était à nous et qu'il nous fournirait au contraire ce dont nous pourrions avoir besoin. Il nous fit asseoir et boire de son lait. Puis, il nous demanda la bénédiction; ce que nous fîmes. Il nous demanda qui était le plus grand seigneur parmi les Français. Je lui dis : « L'empereur, s'il occupait son empire sans contestation. » « Non, » reprit-il, « c'est le roi. » Car il avait entendu parler de vous par Baudouin de Hainaut<sup>33</sup>. Je trouvai là aussi un compagnon de David (un Templier), qui avait été en Chypre et lui avait raconté tout ce qu'il avait vu.


Nous retournâmes ensuite à notre logement. Le lendemain, je lui fis remettre, avec un cophin plein de biscuits, une bouteille de vin de muscat, qui s'était parfaitement conservé durant un si long voyage. Cela lui fit le plus grand plaisir, et il retint ce soir-là nos serviteurs avec

lui. Le lendemain il me fit dire de me rendre à la cour et d'apporter avec moi les lettres du roi, ma chapelle et mes livres, parce que son maître voulait les voir. Ce que nous fîmes; nous chargeâmes un chariot de la chapelle et des livres, et un autre de pain, de vin et de fruits. Alors, il nous fit étaler les livres et les ornements sacerdotaux, et nous fûmes entourés d'une foule de Tartares à cheval, de Sarrazins et de chrétiens. Après avoir regardé tous ces objets avec attention, il me demanda si je voulais donner tout cela à son maître. Cette question m'étonna et me déplut. Je répondis cependant en dissimulant mon mécontentement : « Seigneur, nous vous  
« demandons quand votre maître daignera  
« accepter ce pain, ce vin et ces fruits, non  
« comme un présent, car il n'a aucune  
« valeur, mais comme une bénédiction,  
« afin de ne pas venir à lui les mains vides. Il verra lui-même les lettres du roi  
« et par elles il verra pourquoi nous sommes  
« venus à lui, et nous attendrons  
« alors ses ordres pour la direction de nos  
« personnes et de nos affaires. Pour ce qui  
« est de nos ornements sacerdotaux, ils  
« sont sacrés et il n'est permis qu'aux  
« prêtres de les toucher. » Alors il nous dit de nous en revêtir et de nous présenter ainsi devant son maître; ce que nous fîmes. Or, étant revêtu de ces précieux ornements, je posai sur ma poitrine un car-

« maître puisse les voir sans retard et à  
« son aise. »

Moi soupçonnant aussitôt quelque mauvais dessein, je lui dis : « Seigneur, non-  
« seulement nous vous laisserons sous  
« votre garde ces deux chariots, mais en-  
« core les deux autres que nous possé-  
« dons. » — « Non, dit-il, vous abandon-  
« nerez ceux-là ; des autres, vous ferez  
« ce que vous voudrez. » Je lui dis que  
cela ne pouvait se faire ainsi, mais que  
nous mettions le tout à sa disposition.  
Alors, il nous demanda si nous voulions  
demeurer dans ce pays. Je lui dis : « Si  
« vous avez bien compris les lettres du  
« roi, mon maître, vous pouvez savoir  
« que telle est notre intention. » Puis, il  
nous dit d'être fort humbles et patients.  
C'est ainsi que ce soir-là nous le quittâ-  
mes. Le lendemain matin, un prêtre nes-  
torien vint de sa part chercher les chariots  
et nous les lui fîmes remettre tous les qua-  
tre. Et un frère de ce même Coiac qui  
nous avait rejoints sépara nos effets de  
tout ce que, la veille, nous avions porté à la  
cour et les prit comme s'ils avaient été à  
lui, c'est-à-dire les livres et les ornements  
sacerdotaux. Cependant Coiac nous avait  
ordonné d'emporter les vêtements avec les-  
quels nous nous étions présentés devant  
Sartach, afin de nous en couvrir quand  
nous serions devant Bâtou, s'il en était  
besoin. Toutefois ce prêtre nous enleva

tout cela de force, disant : « Vous avez  
« porté tout cela à Sartach et maintenant  
« vous voulez le porter à Bâtoù ? » Et  
comme je voulais lui en donner la raison,  
il me répondit : « Plus un mot ; continuez  
« votre chemin. » J'eus besoin alors de  
patience, parce que nous n'avions pas ac-  
cès auprès de Sartach et qu'il n'y avait  
personne pour nous rendre justice. Je crai-  
gnais que mon interprète n'eût mal tra-  
duit mes paroles, parce qu'il voulait que  
je fisse présent de ces choses à Sartach.  
Mais ce fut une consolation pour moi,  
lorsque je pressentis leur cupidité, de leur  
soustraire la Bible et les Sentences et d'au-  
tres livres que j'aimais le plus. Je n'osai  
pas en faire autant pour le psautier de la  
Reine parce qu'il était trop remarqué, à  
cause de ses dorures et de ses enluminures.  
Nous regagnâmes donc notre logement  
avec le restant de nos chariots. Alors ar-  
riva celui qui était chargé de nous con-  
duire auprès de Bâtoù ; il voulait nous  
faire remettre de suite en route. Je lui dis  
que pour aucun motif je n'emmènerais nos  
chariots ; ce qu'il rapporta à Coiac, et ce-  
lui-ci ordonna de les laisser chez lui avec  
un de nos serviteurs ; ce que nous fîmes.



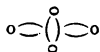


O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O

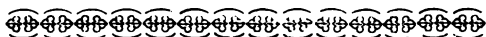
### *VISITE A BATOU-KHAN*

---

Nous dirigeant ainsi vers l'orient, nous allâmes trouver Bâtou et parvînmes le troisième jour au Volga. En voyant ces flots tumultueux, je m'étonnai de ce que le Nord pût produire une telle masse d'eau. Avant de prendre congé de Sartach, le même Coïac nous dit avec d'autres écrivains de la cour : « Gardez-vous bien de « dire que notre maître est chrétien. Il « n'est pas chrétien, mais Moal; » parce que le nom de la chrétienté leur apparaît comme un nom de nation. L'orgueil de cette race est tel, que tout en croyant au Christ elle ne veut pas être appelée chrétienne ni même tartare, mais veut exalter ce nom de Moal au-dessus de toute renommée. Les Tartares furent une autre nation dont je vais vous entretenir.







## LE CARACATAY 35

---

Au temps où les Français prirent Antioche, le trône dans ces pays du Nord était occupé par celui qu'on appelait Con-Khân. *Con* était son nom propre et *Khân* le nom de sa dignité, synonyme de « Devin ». Tous les devins sont nommés *Khân*. D'où il suit que tous les princes sont nommés « *Khâns* », parce qu'ils gouvernent les peuples par l'art de deviner.

On lit dans l'histoire d'Antioche que les Turcs envoyèrent au roi Conkhân du secours contre les Français, car les Turcs étaient originaires de son pays. Ce Con était de Caracatay. *Cara* signifie « noir » ; *Catay* est le nom d'un pays, d'où *Caracatay* signifie « le noir de Catay ». Mais il diffère de celui des habitants de Catay, qui sont à l'orient sur les bords de l'Océan, dont je vous parlerai dans la suite. Les Caracatay étaient des montagnards, et habitaient des montagnes que nous traversâmes. Dans une plaine située



au milieu de ces montagnes, il y avait un certain pasteur nestorien, qui régnait en maître souverain sur un peuple qu'on appelait Haïman <sup>36</sup>, et qui était chrétien nestorien. Après la mort de Conkhân, ce nestorien se proclama roi et les nestoriens le nommaient « le roi Jean <sup>37</sup> », racontant de lui des merveilles au-delà de toute vraisemblance. Les nestoriens qui viennent de ces contrées exagèrent tout, faisant grand bruit de rien. C'est ainsi qu'on a dit de Sartach qu'il était chrétien, et de Mangoukhân et de Kenkhân qu'ils ont plus d'estime pour les chrétiens que pour tout autre peuple, et cependant la vérité est qu'ils ne sont pas chrétiens. C'est ainsi que s'est répandue la grande renommée du roi Jean, et cependant j'ai traversé ses pâturages et personne ne le connaissait, excepté quelques nestoriens. Dans ses pâturages habitait Kenkhân, chez qui s'est rendu frère André, et je suis passé par là à mon retour. Ce Jean avait un frère, un pasteur puissant, nommé Unc, distant des montagnards du Caracatay à trois semaines de marche, seigneur d'une petite ville nommée *Caracorum* <sup>38</sup>, et régnant sur un peuple qui a nom *Crit* ou *Merkit* <sup>39</sup>, aussi chrétien nestorien. Mais ce petit souverain renonça au culte du Christ et se fit idolâtre, s'entourant de prêtres idolâtres, tous sorciers et adorateurs du démon. Au-delà de ses pâturages, à une distance de

dix ou quinze journées, étaient ceux des Moals, tous gens misérables, sans chef ni loi, adonnés seulement aux sortilèges et aux devins, comme le sont tous ceux qui habitent ces contrées. Près de ces Moals étaient d'autres malheureux, nommés Jarcars. Le roi Jean mourut sans héritier ; son frère Unc lui succéda et se fit appeler Khân, et on lui envoya des troupeaux jusqu'aux confins des Moals.

En ce temps, Cyngis était un ouvrier du peuple moal et enlevait tout ce qu'il pouvait du bétail de Unc-Khân, à tel point que les bergers de celui-ci s'en plaignirent à leur maître. Alors, celui-ci rassembla une armée et se rendit avec elle dans le pays des Moals pour s'emparer de ce Cyngis ; mais Cyngis s'enfuit chez les Tartares et s'y cacha. Unc s'empara du butin des Moals et des Tartares, puis s'en retourna. Alors, Cyngis s'adressant à eux leur dit : « Pourquoi sommes-nous sans chef ? Nos « voisins nous oppriment. » Et les Tartares et les Moals le firent leur chef et se soumirent à lui. Ayant aussitôt réuni une armée, il se jeta sur cet Unc et le vainquit ; Unc-Khân s'enfuit au Cathay. Sa fille fut faite prisonnière et Cyngis la donna pour épouse à un de ses fils, dont elle conçut celui qui règne maintenant, Mangoukhân. Alors Cyngis envoya ses Tartares guerroyer de tous côtés ; leur nom se répandit et fut redouté, parce qu'on criait

partout : « Voilà les Tartares. » Mais, à la suite de guerres fréquentes, presque tous furent anéantis. Ce qui fait que les Moals veulent aujourd'hui faire oublier ce nom et le remplacer par celui qu'ils portent. La terre d'où ils sont sortis, et où se trouve encore la cour de Cyngis-Khân, est nommée Onankerule (la Mandchourie). Mais parce que Caracorum est le pays de leurs premiers exploits, ils tiennent cette ville pour leur résidence royale et c'est là qu'ils procèdent à l'élection de leur Khân.





## *DÉPART POUR LA COUR DE BATOU*

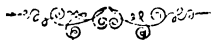
---

**P**OUR ce qui est de Sartach, est-il chrétien ou ne l'est-il pas ? Je ne saurais le dire. Je sais pourtant qu'il ne veut pas passer pour chrétien et il me semble plutôt qu'il se moque des chrétiens, car il se tient sur le chemin de ces derniers, c'est-à-dire des Russes, des Blaques (Valaques), des Bulgares de la Bulgarie mineure, de ceux de Soldaïa, des Kerkis, des Alains, qui tous doivent passer non loin de lui, lorsqu'ils se rendent à la cour de son père. S'ils lui portent des présents, il les en estime davantage. Cependant, si les Sarrazins lui en portent plus, ils sont expédiés bien plus promptement. Or, il a près de lui des prêtres nestoriens qui frappent sur une table et chantent leurs offices. Il y a un autre frère de Bâtou qu'on nomme Ierra et qui a ses pâturages aux environs de la Porte de Fer. C'est le passage de tous les Sarrazins qui se rendent de Perse en Turquie, chargés des présents pour Bâ.

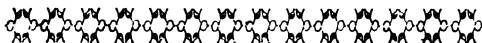
grands et si féroces qu'ils saisissaient les taureaux et tuaient les lions. Ce qui est vrai, ainsi que je l'ai entendu dire, c'est que sur le rivage de l'Océan septentrional, les chiens tirent les chariots comme des bœufs, à cause de leur haute taille et de leur force musculaire. Or, là où nous nous arrêtaâmes sur le Volga est une nouvelle station créée par les Tartares de concert avec les Russes et les Sarrazins, qui font passer les ambassadeurs se rendant à la cour de Bâtou, ou en revenant, parce qu'elle est établie sur l'autre rive vers l'est, et ne dépasse pas l'endroit où nous nous trouvions. Depuis janvier jusqu'au mois d'août, Bâtou et tous les Tartares montent vers les régions froides, et en août, ils commencent à descendre. Nous nous embarquâmes. Depuis cette station jusqu'à la cour de Bâtou, et depuis ce dernier point jusqu'aux villes de la grande Bulgarie au nord, il y a cinq journées. Et je me demande comment le diable a pu porter là la loi de Mahomet, car de la Porte de Fer qui est l'extrémité de la Perse, il faut plus de trente jours pour traverser le désert, en montant vers le Volga, jusqu'à la Bulgarie où il n'y a aucune ville, si ce n'est une bi-coque auprès de laquelle le Volga se précipite dans la mer; et les Bulgares sont les pires des Sarrazins, tenant plus fermement à la loi de Mahomet que tous autres.

Quand donc je vis la cour de Bâtou, je

fus ébahi, parce que toutes ses maisons m'apparurent comme une grande ville pleine de peuple et s'étendant en longueur jusqu'à trois à quatre lieues. Et de même que le peuple d'Israël savait de quel côté du tabernacle il devait dresser ses tentes, de même les Tartares savent de quel côté de la cour ils doivent se placer quand ils arrêtent leurs maisons roulantes. D'où la cour est nommée, dans leur langue, *orda*; ce qui signifie « le milieu », parce qu'elle est toujours au milieu des hommes qui en dépendent. Cependant personne ne peut se placer au midi, parce que de ce côté s'ouvrent les portes de la cour. Mais à droite et à gauche, on s'établit comme on veut, selon le plus ou moins de place. Toutefois il n'est pas permis de s'étaler en face de la cour. Nous fûmes donc conduits d'abord à un certain Sarrazin qui ne nous offrit rien à manger.



187



### *VISITE A BATOU*

---

**L**e jour suivant, nous fûmes admis à la cour. Bâtou avait fait monter une grande tente, parce que sa maison ne pouvait contenir tant d'hommes et de femmes qui étaient là réunis. Notre guide nous avertit de ne pas parler avant que Bâtou nous le permit, et lorsque nous lui parlerons, d'être brefs. Il nous demanda aussi si vous aviez déjà envoyé des ambassadeurs en Tartarie. Je lui dis comment vous en avez envoyé à Chénkhân, et que vous ne lui en eussiez pas envoyé, ni à lui, ni à Sartach, si vous n'aviez cru qu'ils fussent chrétiens; j'ajoutai que vous n'agissiez pas ainsi par crainte, mais pour vous réjouir avec eux de ce qu'ils étaient chrétiens. Alors il nous conduisit au pavillon du Khân et nous prévint de ne pas toucher les cordes de la tente, parce qu'elles sont considérées comme le seuil de la maison. Nous nous tîmes là pieds nus, revêtus de nos habits religieux, la tête découverte, et



nous étions un grand spectacle à nos propres yeux. Frère Jean de Policarpe (Plan de Carpin) avait été là, mais il avait changé d'habit afin de ne pas être conspué, parce qu'il était ambassadeur du Pape. Nous fûmes ensuite introduits jusqu'au milieu de la tente, et on ne nous imposa point l'obligation de saluer en fléchissant le genou, comme les ambassadeurs ont coutume de faire.

Nous restâmes debout devant Bâtou le temps de réciter le *Miserere*, et tous les assistants gardaient un profond silence. Bâtou était assis sur un siège long et large comme un lit, entièrement doré, auquel on arrivait par trois marches; une dame était près de lui. Les hommes étaient assis çà et là, à la droite et à la gauche de la reine, parce que les femmes n'étaient pas en assez grand nombre pour remplir un des côtés de la tente; il n'y avait que celles de Bâtou. A l'entrée se trouvait un banc avec du cosmos et des vases d'or et d'argent, garnis de pierres précieuses. Bâtou nous regarda avec curiosité et nous, lui, et il me parut qu'il était de la taille de Jean de Beaumont, dont l'âme repose en paix <sup>40</sup>. Son visage était alors tout rouge. Enfin, il m'ordonna de parler, et notre guide me dit de parler à genoux. Je fléchis un seul genou comme pour un homme; il me fit signe de plier les deux, ce que je fis, ne voulant pas soulever de difficultés à ce su-

jet. Alors il m'enjoignit de parler, et moi pensant que je priais Dieu, parce que je me trouvais à deux genoux, je commençai mon discours par cette prière : « Seigneur, « nous prions Dieu, de qui viennent tous « les biens, de vous donner ceux de la « terre, ensuite ceux du ciel, parce que « sans ceux-ci les autres ne sont rien. » Lui, il écouta très-attentivement, et j'ajoutai : « Vous savez certainement que vous « n'obtiendrez pas les biens célestes si « vous ne devenez chrétien. Car Dieu a « dit : « Celui qui aura cru et aura été « baptisé sera sauvé. Celui qui n'aura pas « cru sera condamné. » A ces mots, il sourit légèrement, et tous les Moals frappèrent des mains en se moquant de nous, et mon interprète eut peur, lui qui craignait que je ne dusse être fortifié. Lorsque le silence fut rétabli, je dis : « Je suis venu trouver « votre fils, parce que nous avons entendu « dire qu'il était chrétien, et je lui ai apporté des lettres de la part de mon maître, le roi des Francs. C'est lui qui m'a « envoyé ici vers vous. Vous devez savoir « pour quel motif. » Alors il me fit lever et me demanda votre nom et le mien, et celui de mes compagnons et de mon interprète, et fit prendre note de nos réponses. Il demanda encore contre qui vous faisiez la guerre, parce qu'il avait appris que vous aviez quitté votre patrie avec une armée. Je répondis : « Contre les Sarrazins qui

« violent la maison de Dieu à Jérusalem. »  
Il demanda encore si vous n'aviez jamais envoyé des ambassadeurs vers lui. —  
« Vers vous ? » ai-je dit, « jamais. » Alors il nous fit asseoir et donner du lait à boire, ce qui est considéré comme une grande faveur, lorsque quelqu'un boit du cosmos avec lui dans sa maison. Et m'étant assis, je fixai les yeux à terre ; il m'enjoignit de dresser la tête, car il voulait nous regarder mieux, ou peut-être par superstition, parce que, pour les Tartares, c'est mauvais augure quand quelqu'un s'assied devant eux les yeux baissés, comme s'il était triste, et surtout quand il appuie la mâchoire ou le menton sur la main. Alors nous sortîmes, et peu après notre guide vint nous trouver, et en nous reconduisant à notre logement, il me dit : « Le roi, votre maître, désire  
« que vous restiez dans ce pays ; mais  
« Bâton ne peut vous accorder cela sans  
« l'assentiment de Mangoukhân. D'où il  
« suit que vous et votre interprète irez  
« trouver Mangoukhân. Mais votre com-  
« pagnon et une autre personne retourneront à la cour de Sartach et y attendront  
« votre retour. » Alors mon interprète, homme de Dieu, se mit à pleurer, se croyant perdu ; mon compagnon se récria, disant qu'il préférerait qu'on lui coupât le cou plutôt que de se séparer de moi ; et moi, je dis que je ne voulais pas partir seul, et que nous avions besoin de

deux compagnons parce que s'il arrivait qu'un des deux tombât malade, l'autre ne pourrait rester seul. Il retourna lui-même à la cour et rapporta mes paroles à Bâtou. Celui ci dit alors : « Que les deux « prêtres et l'interprète partent seuls et « que le clerc revienne chez Sartach. » Notre guide nous communiqua ces paroles, et quand je voulus parler en faveur du clerc afin qu'il pût nous accompagner, il reprit : « Ne parlez pas davantage, parce « que Bâtou l'a décidé, et moi, je n'ose-  
« rais pas reparaitre à la cour. »

Le clerc Gosset avait reçu de vous en aumône vingt-six yperpères, pas davantage, dont il en garda dix pour lui et son domestique, et donna les seize autres à l'homme de Dieu pour nous; et nous nous séparâmes ainsi les larmes dans les yeux, lui s'en retournant à Sartach, et nous restant ici.







## *DÉPART*

POUR LA COUR DE MANGOU-KHAN

---

**L**A veille de l'Assomption, notre clerc parvint à la cour de Sartach, et le lendemain les prêtres nestoriens se présentèrent devant Sartach, revêtus de nos ornements sacerdotaux. Nous fûmes alors conduits à un autre logement, où nous devions recevoir l'hospitalité, la nourriture et des chevaux. Mais parce que nous n'avions rien à donner à l'hôtelier, celui-ci ne se comporta pas bien à notre égard. Nous voyageâmes avec Bâtou, et longeâmes avec nos chariots le Volga pendant cinq semaines. Parfois mon compagnon souffrait tellement de la faim, qu'il me disait en pleurant : « Il me semble que je n'aurai jamais à manger. » Les provisions suivent toujours la cour de Bâtou ; mais elles étaient si loin que nous ne pouvions nous en procurer, car il nous fallait aller à pied à cause du manque de che-

vaux. Enfin nous rencontrâmes quelques Hongrois qui avaient été clercs, dont un savait encore des chants d'église par cœur. Les autres Hongrois le regardaient comme prêtre et le chargeaient des funérailles de leurs morts. Un deuxième connaissait parfaitement la grammaire, parce qu'il comprenait tout ce que nous lui disions en latin, mais il ne savait nous répondre. Ils furent tous pour nous une grande consolation, en nous apportant à boire du cosmos et à manger de la viande. Ils nous demandèrent des livres et je fus fort attristé de ne pouvoir leur en donner, parce que je ne possédais que la Bible et mon bréviaire. Je leur dis : « Apportez-nous du papier, et « j'écrirai pour vous, tant que nous serons ici. » Ce qu'ils firent et je leur écrivis les Heures de la sainte Vierge et l'Office des morts. Un jour, un Coman vint nous rejoindre et nous salua en disant en latin : « Bonjour, messieurs. » Etonné, je lui rendis son salut et lui demandai qui lui avait appris à saluer ainsi. Il répondit que c'étaient nos frères, dont il avait reçu le baptême. Il ajouta que Bâtou l'avait beaucoup questionné sur nous et qu'il lui avait expliqué les règles de notre Ordre.

J'ai vu Bâtou courir à cheval avec sa troupe, entouré de tous les chefs de famille. D'après mes calculs, ils n'étaient pas plus de cinq cents. Enfin, vers la fête de l'Exaltation de la sainte Croix (14 sep-

tembre), courut à nous un riche Moal, dont le père était millenaire (chef de mille hommes), ce qui est une haute dignité parmi les Tartares. Il nous dit : « Je dois vous « conduire auprès de Mangoukhân; il « faut quatre mois pour y aller, et il fait « si froid là-bas, que la gelée fend les pierres et les arbres. Voyez si vous pourrez « supporter le voyage. » Je lui répondis : « J'espère qu'avec la grâce de Dieu nous « pourrons endurer ce que supportent les « autres hommes. » Alors il dit : « Si « vous ne pouvez souffrir, je vous laisserai en chemin. » Je lui répondis : « Cela « ne serait pas juste, parce que nous n'y « allons pas de notre propre gré, mais envoyés par votre maître; vous ne devez « donc pas nous abandonner, puisque « nous vous sommes recommandés. » Alors, il nous dit : « Tout ira bien. » Ensuite, il nous fit étaler tous nos ornements et nos hardes, et ce qui lui parut le moins nécessaire, il le confia à la garde de notre hôte. Le lendemain, on apporta à chacun de nous un manteau de peau de mouton, et des haut-de-chausses, des bottes, des aumusses à la mode de leur pays, avec des sandales ou socques de feutre et des aumusses de peaux. Le surlendemain de l'Exaltation de la sainte Croix, nous commençâmes à chevaucher, nous trois avec deux guides, et allâmes toujours vers l'orient jusqu'à l'époque de la fête de la

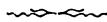


Toussaint. Dans tout ce pays et encore au-delà, habitaient les Cangles, que l'on croit issus des Comans. Au nord, nous eûmes la grande Bulgarie, et au midi la susdite mer Caspienne.

Après avoir marché douze jours depuis le Volga, nous nous trouvâmes auprès d'un grand fleuve qu'on nomme Jagat <sup>41</sup>, qui descend du nord et du pays de Pascatir et qui se précipite dans cette mer Caspienne. L'idiome de Pascatir est le même que celui des Hongrois. Tous ses habitants sont pâtres et n'ont aucune ville; ils confinent par l'ouest à la grande Bulgarie. De ce pays vers l'orient, de ce côté nord, il n'y a plus aucune ville; de sorte que la grande Bulgarie est la dernière région où il se trouve une ville. De ce pays de Pascatir sortirent les Huns, qui furent plus tard les Hongrois, et ce pays est la grande Bulgarie proprement dite. Isidore dit que ces peuples franchirent avec leurs coursiers rapides les barrières qu'Alexandre avait fait élever dans les rochers du Caucase contre les nations barbares, de sorte qu'ils exigèrent le tribut jusqu'en Egypte. Ils parvinrent même en France où ils ravagèrent tout; leur puissance fut donc plus grande que celle des Tartares actuels. Avec eux accoururent les Blacs (Valaques), les Bulgares et les Vandales, car de cette grande Bulgarie sortirent aussi les Bulgares qui sont au-delà du Danube, au-

près de Constantinople. Et près de Pascatir sont les Illacs, qui sont les mêmes que les Blacs, parce que les Tartares ne savent pas prononcer le B. De ceux-ci sont descendus les habitants du pays d'Assan. On appelle les uns et les autres Illacs. La langue des Russes, des Polonais, des Bohémiens et des Slaves est la même que celle des Vandales, qui eurent tous à se démêler avec les Huns, comme aujourd'hui on a à faire aux Tartares, que Dieu a suscités des extrémités de la terre, peuple insoumis et race insensée, selon la parole du Seigneur. « Je les provoquerai », dit-il de ceux qui ne gardaient pas sa loi, « je les irriterai « contre celui qui n'est pas un peuple et « contre la race folle <sup>42</sup> ». Ceci s'est accompli à la lettre à l'égard de toutes les nations qui n'ont pas observé la loi du Christ.

Ce que j'ai dit de la terre de Pascatir, je l'ai su par les Frères prêcheurs qui sont allés là avant l'arrivée des Tartares, et depuis lors, ceux-ci ont été vaincus par leurs voisins bulgares et sarrazins, et plusieurs d'entre eux se sont faits sarrazins. On peut savoir le reste par les chroniques, parce qu'il est certain que ces provinces depuis Constantinople, appelées aujourd'hui Bulgarie, Valachie, Slavonie, furent autrefois des provinces de la Grèce; la Hongrie avait été d'abord la Pannonie.







## *PÉNIBLE VOYAGE*

---

Nous cheminâmes donc par le pays des Cangles de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix à celle de la Toussaint, et la distance que nous parcourûmes chaque jour était comme de Paris à Orléans, d'après ce que j'en puis juger, et parfois davantage, lorsque nous avions de bons chevaux. Car nous en changions tantôt deux et trois fois, tantôt nous allions deux et trois fois sans rencontrer âme qui vive, et alors il nous fallait ralentir le pas. Entre vingt à trente chevaux, on nous donnait les pires, parce que nous étions étrangers. Tout le monde avant nous prenait les meilleurs. Cependant pour moi, on gardait toujours le plus fort, parce que j'étais très-lourd; mais de savoir s'il trottait bien ou non, on ne s'inquiétait guère, et je n'osais me plaindre de ce que mon cheval avait le pas dur; chacun dut accepter son lot avec gaieté de cœur. De là pour nous beaucoup de peines et de difficultés,

parce que les chevaux étaient très-fatigués avant d'arriver à un lieu de repos, et il nous fallut alors les exciter et les frapper, quelquefois en changer, charger nos bagages sur d'autres sommiers, quelquefois monter à deux sur un même cheval.

Ce que nous eûmes à souffrir de la faim, de la soif, du froid et de la fatigue, nul ne saurait le dire; car on ne donne à manger que vers le soir. Le matin, on nous verse à boire un peu de millet; mais le soir on nous servait de la viande, une épaule ou des côtelettes de mouton et une certaine quantité de potage. Quand nous avions du bouillon de viande à satiété, nous étions bien restaurés; c'était pour moi une boisson très-agréable et très-nourrissante. Le vendredi je restais à jeun jusqu'à la nuit, sans rien avaler, et alors il me fallait manger avec douleur et chagrin des viandes à moitié cuites et crues, parce que nous manquions de matériaux pour faire du feu quand nous campions dans les plaines ou que nous descendions la nuit des montagnes, ne pouvant ramasser la fiente des bœufs ou des chevaux. Rarement trouvions-nous un autre combustible, si ce n'est quelques épines. Il y a bien ça et là une forêt sur les bords des rivières, mais c'est rare. Au commencement, notre guide nous dédaignait fort et était comme honteux d'avoir à conduire des gens si miséra-

bles. Mais lorsqu'il nous eût mieux connus, il nous conduisit au travers des cours des riches Moals, et nous dûmes prier pour eux. De sorte que si j'avais eu un bon drogman, j'avais là une belle occasion de faire beaucoup de bien parmi eux.

Cinghis, le premier khân, avait eu quatre fils, dont sont sortis de nombreux descendants qui tous ont de grandes cours, qui se multiplient tous les jours et peuplent ce vaste désert, étendu comme une mer. Notre guide nous conduisait donc au milieu de la plupart de ces chefs, qui s'étonnèrent de ce que nous ne voulions pas recevoir ni or, ni argent, ni des vêtements précieux. Ils nous demandèrent des nouvelles du souverain Pontife, s'il était aussi âgé qu'ils l'avaient entendu dire, car on leur avait dit qu'il avait cinq cents ans. Ils s'enquirent aussi de la fertilité de notre sol, si nous avions beaucoup de moutons, de bœufs et de chevaux. Quant à l'Océan, ils ne purent jamais comprendre qu'il était sans fin et sans rivage.

La veille de la Toussaint, nous quittâmes la route de l'est, parce que l'on commençait déjà à descendre vers le sud, et nous allâmes ainsi durant huit jours, par de hautes montagnes, droit vers le sud. Dans ce désert, je vis beaucoup d'ânes qu'on appelle *culam*, qui ressemblaient assez à des mulets. Notre guide et ses compagnons en poursuivirent quelques-uns.

mais ils ne purent les atteindre à cause de leur rapidité. Le septième jour, vers le sud, nous aperçûmes des monts d'une hauteur prodigieuse et nous entrâmes dans une plaine sillonnée de ruisseaux comme un jardin, et parcourûmes des terres en parfaite culture. Dans l'octave de la Toussaint, nous nous trouvâmes dans une bourgade de Sarrazins nommée *Kinchat*, dont le capitaine vint au-devant de notre guide, avec de la cervoise et des tasses; car c'est l'usage parmi eux de sortir et d'aller avec des vivres au-devant des envoyés de Bâtou et de Mangoukhân.

En ce temps-là, on marchait sur la glace, et déjà, depuis la fête de saint Michel, nous avions eu de la gelée dans le désert. Je m'enquis du pays où nous nous trouvions; mais parce que nous étions sur une autre terre que la leur, ils ne surent nous en dire le nom, si ce n'est celui de la ville, qui est très-petite. Un grand fleuve sortait des monts, arrosait à leur guise tout le pays et ne se jetait pas dans une mer, mais se répandait dans les campagnes et les changeait en marécages. Je vis là des vignes et bus deux fois de leur vin.



## LE CAUCASE

---

**L**E lendemain, nous parvinmes à une autre station plus rapprochée des montagnes; je demandai quelles elles étaient, et je compris qu'elles devaient être le Caucase qui, de l'ouest à l'est, touche à l'une et à l'autre extrémité de la mer. Je m'enquis aussi de la ville de Talas, où se trouvaient des Teutons, esclaves de Bury. Frère André m'en avait parlé, et je m'en informai aussi à la cour de Sartach et de Bâtou. Mais je n'ai rien pu savoir, si ce n'est que leur maître, Bury, avait été tué dans la circonstance que voici : Un jour, ne trouvant pas de bons pâturages et étant ivre, il parla à ses hommes de cette manière : « Ne suis-je pas de la race de Cin-ghis-Khân aussi bien que Bâtou (il « était son neveu ou son frère)? Pourquoi « ne conduirais-je pas paître mes trou-« peaux sur les rives du Volga aussi bien « que Bâtou? » Ces paroles furent rap-  
portées à ce dernier. Alors Bâtou écrivit



lui-même aux hommes de Bury de lui amener leur maître chargé de chaînes, ce qu'ils firent. Puis, Bâtou lui demanda s'il avait proféré de tels propos, et il ne le nia point. Seulement il rejeta sa faute sur l'état d'ivresse où il se trouvait, parce qu'il est d'usage, dans ce pays, d'excuser l'ivrognerie. Et Bâtou répondit : « Comment as-tu osé prononcer mon nom, étant ivre ? » Et il lui fit couper la tête.

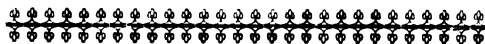
Quant aux Teutons, je ne pus rien en savoir jusqu'à mon arrivée à la cour de Mangou-Khân ; mais là où je me trouvais, j'appris que Talas était dans les montagnes, à six journées de là. Quand je vins à la cour de Mangou-Khân, on me dit que lui-même avait transporté ces Teutons, avec la permission de Bâtou, à la distance d'un mois de marche de Talas <sup>43</sup>, à une certaine résidence vers l'est, nommée Bolac, où ils fouillent l'or et fabriquent des armes ; ce qui fit que je ne pus les voir ni en allant, ni en retournant. Cependant, en allant, je passai près de cette ville, n'en étant éloigné que de trois journées. Mais je l'ignorais, et lors même que je l'aurais su, je n'aurais pu me détourner de ma route.

Du logement dont je vous ai parlé, nous allâmes vers l'orient à ces montagnes, et pénétrâmes aussitôt parmi les sujets de Mangou-Khân, qui de tous côtés chantèrent et frappèrent des mains devant

notre guide, parce qu'il était l'envoyé de Bâtou. C'est ainsi d'ailleurs qu'ils s'honorent mutuellement, les sujets de Mangou, quand ils reçoivent les ministres de Bâtou ; et les sujets de Bâtou, quand ils reçoivent les représentants de Mangou-Khân. Cependant les hommes de Bâtou passent pour être supérieurs et ne s'exécutent pas aussi aisément que les autres.

Peu de jours après, nous entrâmes dans les montagnes où se tiennent ordinairement les Caracatay, et trouvâmes là un grand fleuve qu'il nous fallut traverser en bateau. Ensuite, nous entrâmes dans une vallée où nous vîmes un château ruiné, dont les murs ne tenaient plus que par la boue qui les couvrait. La campagne, au milieu de laquelle il se trouvait, était cultivée. Puis, nous aperçûmes une bonne ville, qu'on nomme « Equius » et qu'habitaient des Sarrazins parlant le persique, quoiqu'ils fussent très-éloignés de la Perse. Le jour suivant, ayant traversé ces collines qui font partie d'une chaîne de hautes montagnes situées au midi, nous entrâmes dans une belle plaine bornée par d'autres montagnes à droite, et à gauche par une mer ou plutôt par un lac qui a vingt-cinq journées de circuit. Toute cette plaine était sillonnée de ruisseaux dont les eaux descendaient des monts et se jetaient dans cette mer. L'été nous retournâmes vers le nord de cette mer, et là encore il y avait

de hautes montagnes. Dans cette plaine, s'élevaient jadis de nombreuses bourgades, mais elles ont été détruites pour la plupart, parce qu'il y avait là de gras pâturages et que les Tartares voulaient y conduire leurs troupeaux. Nous vîmes là une grande ville nommée Cailac, où il y avait un marché fréquenté par une multitude de marchands. Nous nous y reposâmes pendant douze jours, en attendant le secrétaire de Bâtou qui devait être adjoint à notre guide pour traiter les affaires à la cour de Mangou. On nommait ce pays Organum <sup>44</sup>, et il y avait un langage et une écriture qui lui étaient particuliers; mais depuis peu, les Turcomans s'en étaient emparés. Les Nestoriens de ces contrées font usage de cet idiome et de cette écriture dans les cérémonies de leur culte et pour écrire des livres. C'est ce qui fait qu'on les appelle « organa », parce qu'ils sont d'excellents guitaristes ou organistes, si je dois croire ce qu'on m'a raconté. C'est là que j'ai vu pour la première fois des idolâtres, dont vous saurez qu'il y a de nombreuses sectes en Orient.



## ÉNUMÉRATION

DES SECTES IDOLATRES. — BOUDDHISTES

Ce sont d'abord les Jougoures <sup>45</sup>, dont le pays touche à celui d'Organum, au milieu des montagnes vers l'est. Dans toutes leurs villes, les Nestoriens et les Safrazins se confondent, et eux-mêmes sont entremêlés, du côté de la Perse, dans les villes des Sarrazins. Même dans la ville de Caala ou Cailac, il y avait trois temples d'idolâtres, et j'entrai dans deux de ces édifices pour en voir les folies. Dans le premier, je vis un idolâtre qui avait une petite croix faite avec de l'encre sur la main, ce qui me fit croire qu'il était chrétien, et encore parce qu'il me répondait comme un chrétien à toutes mes questions. Je lui demandai donc : « Pourquoi « n'avez-vous pas ici la croix et l'image « de Jésus-Christ? » Il me répondit : « Ce « n'est pas l'usage. » J'en conclus qu'ils étaient chrétiens et qu'ils omettaient ces

choses par ignorance. Cependant je vis, derrière un coffre qui leur tenait lieu d'autel et sur lequel ils plaçaient des candélabres et faisaient des oblations, une certaine figure ayant des ailes comme celles de saint Michel et d'autres figures qui tenaient les doigts comme les évêques lorsqu'ils donnent la bénédiction. Ce soir-là, je ne pus rien savoir parce que les Sarrazins les évitent tellement qu'ils ne veulent pas même en parler. Quand donc je m'enquérais auprès des Sarrazins du culte de ces idolâtres, ils s'en trouvaient scandalisés. Le lendemain, on était aux calendes et c'était la pâque des Sarrazins, je changeai de logement et je m'installai auprès d'un autre temple, car on réunit les ambassadeurs suivant leurs puissance et qualités. Y étant entré, je trouvai des prêtres idolâtres; car le premier jour du mois ils ouvrent leurs temples, se couvrent de leurs ornements sacerdotaux, offrent de l'encens, montent les candélabres et consacrent les offrandes du peuple, c'est-à-dire du pain et des fruits.

Je vous décrirai d'abord tous les rites de ces idolâtres, ensuite ceux des Jougoures qui sont comme des sectes séparées des autres. Tous regardent le nord pour prier en frappant des mains, se prosternant à terre, en fléchissant les genoux et reposant le front sur les mains. De sorte que les Nestoriens de ces contrées ne joignent nulle-

ment les mains pour prier, mais prient, les mains étendues en avant de leur poitrine. Leurs temples sont orientés de l'est à l'ouest, et du côté nord il y a une chambre en saillie comme un chœur, ou bien quelquefois, si l'édifice est carré, cette chambre est au milieu. Au nord, cette chambre est fermée au lieu du chœur. Là, ils placent un coffre long et large comme une table, et derrière ce coffre, du côté sud, ils placent leur principale idole que j'ai vue à Caracorum aussi grande que la statue de saint Christophe <sup>46</sup>. (Un prêtre nestorien qui était venu du Cathay m'a dit que dans ce pays il y a une idole si grande, qu'on peut la voir à deux journées de loin.) Autour de cette idole, on en place d'autres qui sont toutes magnifiquement dorées. Sur ce coffre, qui est comme une table, on met des candélabres et les offrandes. Toutes les portes des temples sont ouvertes au midi, contrairement à l'usage des Sarrazins. Il y a aussi de grandes cloches pareilles aux nôtres; c'est pourquoi je pense que les chrétiens d'Orient n'ont pas voulu en avoir. Cependant les Russes en ont et les Grecs de Gazaire aussi.





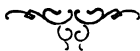


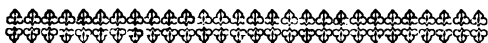
## COUVENTS DE BOUDDHISTES

DE même, tous leurs prêtres se rasent la tête et la barbe; ils sont vêtus de jaune. Du moment où ils ont été rasés, ils doivent rester chastes et vivre en communauté au nombre de cent à deux cents. Les jours où ils vont au temple, ils mettent deux bancs et s'assoient à terre en face du chœur, ayant des livres à la main qu'ils déposent de temps en temps sur ces bancs. Au temple, ils ont la tête découverte, lisent tout bas et observent le silence. De sorte qu'étant un jour entré dans un de leurs temples de Caracorum, et les trouvant ainsi assis, j'ai essayé de toutes les manières de les faire parler et je n'ai pu y parvenir. Partout où ils vont, ils ont toujours dans les mains une certaine corde (*testam*) de cent ou deux cents nœuds, comme nous qui portons le chapelet (*pater-noster*), et ils répètent constamment ces mots : *On man baccam*, c'est-à-dire : « Dieu, tu le connais. » S'il faut en croire



celui des leurs qui me les a traduits, et autant de fois qu'ils répètent ces mots, autant de fois ils espèrent une récompense de Dieu. Autour de leur temple, ils établissent toujours un beau parvis qu'ils entourent d'une bonne muraille et dont la porte se trouve au midi. C'est là qu'ils se réunissent pour causer. Au-dessus de cette porte, ils dressent une longue perche qui peut être vue de toute la ville, et à ce signe on reconnaît que ce bâtiment est un temple des idoles. Cela est propre à tous les idolâtres. Quand donc j'entrai dans ce temple, je trouvai les prêtres assis à la porte extérieure, et il me semblait qu'ils étaient Français parce qu'ils avaient la barbe rasée. Ils avaient sur la tête des tiares ou mitres tartares. Tous les prêtres des Lougoures sont ainsi vêtus : partout où ils vont, ils portent des tuniques jaunes assez étroites, avec une ceinture par-dessus comme les Français. Ils ont un manteau sur l'épaule gauche qui, devant, descend et couvre la poitrine et qui, par derrière, s'étend jusqu'au côté droit, comme la chasuble du diacre en temps de carême.





## *ÉCRITURE DES TARTARES*

---

**L**ES Tartares ont adopté l'écriture des Iougoures. Leurs lignes vont de haut en bas et de gauche à droite, et ils lisent de la même manière. Pour pratiquer leurs sortilèges, ils se servent beaucoup de cartes et de caractères, ce qui fait que l'on voit beaucoup de lettres suspendues aux murs de leurs temples. Mangou-Khân leur envoya des lettres écrites en langue moale avec des caractères iougoures.







## *CROYANCES DES TARTARES*

---

**L**ES Tartares brûlent leurs morts d'après l'usage antique et en déposent les cendres au haut d'une pyramide. Etant entré dans le temple et ayant vu la foule de leurs idoles grandes et petites, je m'assis à côté des prêtres et leur demandai ce qu'ils croyaient de Dieu. Ils me répondirent : « Nous ne croyons qu'en un seul Dieu. » Je repris : « Croyez-vous qu'il soit un esprit ou un corps visible ? » Ils me répondirent : « Nous croyons qu'il est un esprit. » Et moi : « Croyez-vous qu'il n'ait jamais pris une forme humaine ? » Ils dirent : « Jamais. » — Alors moi : « Pour quoi donc, si vous croyez qu'il est un pur esprit, le représentez-vous sous tant de figures corporelles ? Puisque vous n'admettez pas qu'il se soit fait homme, pourquoi le représentez-vous sous une figure humaine, et non sous celle de tout autre être vivant ? » Ils me répondirent : « Nous ne figurons pas Dieu sous ces ima-

« ges ; mais lorsqu'un riche meurt parmi  
« nous, sa femme, son fils ou quelqu'un  
« qui lui est cher fait faire son image, la  
« place ici, et nous la vénérons en mé-  
« moire de lui ». — Alors moi : « Vous  
« ne faites donc cela que pour flatter et  
« aduler les hommes ? » — « Seulement, »  
me répondirent-ils, « pour honorer leur  
« mémoire. » — Puis, ils me demandèrent  
comme en se moquant : « Où est Dieu ? »  
— Je leur répliquai : « Où est votre âme ? »  
— Ils dirent : « Dans notre corps. » — Je  
repris : « N'est-elle pas dans tout le corps  
« et ne le dirige-t-elle pas entièrement, et  
« pourtant on ne la voit pas ? Ainsi Dieu  
« est partout et gouverne tout, et cepen-  
« dant il est invisible, parce qu'il est in-  
« telligence et science. » — Comme je  
voulais discuter davantage, mon interprète  
étant fatigué se refusa à traduire mes pa-  
roles et me fit taire.

Ces sectes-là sont mongoles ou tartares  
quant à leur croyance en un seul Dieu ;  
cependant ils font des figures de feutre qui  
représentent leurs morts et les revêtent de  
riches étoffes et les placent dans un ou  
deux chariots ; et ces chariots, personne  
n'ose les toucher, car ils sont sous la garde  
des devins qui sont leurs prêtres. Je vous  
en parlerai dans la suite. Ces devins ont  
toujours leur demeure devant la cour de  
Mangou et d'autres riches personnages,  
car les pauvres n'en ont pas, à moins qu'ils

ne soient de la race de Chingis. Et quand ils doivent voyager, ces devins marchent devant les chariots, comme la colonne de nuée devant les fils d'Israël, et choisissent l'emplacement où il faut camper ; puis ils déchargent leurs maisons, et toute la cour les imite. Et si c'est un jour de fête, ou le premier du mois, ils exposent ces images en les étalant autour de leur maison. Alors les Moals arrivent, entrent dans la maison et s'inclinent devant ces images et les vénèrent. Il n'est permis à aucun étranger d'entrer dans cette maison. Une fois, je voulus y pénétrer et j'en fus violemment repoussé.



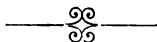




## *LES IOUGOURES*

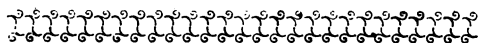
---

OR, ces Iougoures, qui sont mêlés de Chrétiens et de Sarrazins, ont fini, grâce à nos controverses, par ne plus croire qu'à un seul Dieu. Ils habitent les villes qui obéirent les premières à Chingis-Khân ; ce qui fit que celui-ci donna sa fille en mariage à leur roi. La ville de Caracorum elle-même est comprise dans leur territoire, et toute la terre du roi ou du prêtre Jean et de son frère Unc l'environne. Mais ceux-ci sont dans les pâturages au nord, et les Iougoures dans les montagnes au sud. C'est de là que les Moals ont adopté leurs lettres, car ils écrivent beaucoup et presque tous les Nestoriens connaissent leur écriture.









## LE TANGUT

---

**A** PRÈS eux sont les habitants du Tangut <sup>47</sup>, disséminés dans ces mêmes montagnes vers l'est, hommes très-forts qui prirent Chingis dans une bataille. Celui-ci, ayant été mis en liberté après la conclusion de la paix, les subjuguait à son tour. Ces populations du Tangut ont des bœufs très-vigoureux, dont la queue, le ventre et le dos sont couverts de poils, et dont les jambes sont plus courtes que celles des autres bœufs et l'instinct plus féroce. Ces animaux traînent les grandes maisons des Moals et portent des cornes minces, effilées, longues et pointues, de sorte qu'il faut toujours en couper les extrémités. La vache ne se laisse traire si on ne chante à côté d'elle. Ces bêtes tiennent aussi de la nature du buffle, parce qu'elles se ruent sur toute personne vêtue de rouge et veulent la tuer.







## LE THIBET

PRÈS d'eux, sont les Thibétains <sup>48</sup>, qui ont l'habitude de manger leurs parents morts, pensant par esprit de piété ne pouvoir leur donner d'autre sépulture que celle de leurs entrailles. Cependant ils ont renoncé à cet usage, parce que toute la nation les désapprouvait. Toutefois ils font encore de belles tasses avec les crânes de leurs parents, afin qu'en buvant en leur honneur ils ne les oublient pas aux jours de fête. Cela m'a été raconté par quelqu'un qui l'a vu. Ils ont beaucoup d'or dans leur pays, et celui qui en a besoin fouille le sol jusqu'à ce qu'il en trouve et cache le surplus dans la terre. Car s'il le déposait dans un trésor ou dans un coffre, il craindrait que Dieu lui enlevât ce que le sol recèle. Parmi les habitants de ces contrées, j'en ai vu quantité de difformes. Ceux du Tangut sont bruns, et basanés. Les Iougoures sont de petite taille, comme on l'est dans notre pays. Parmi les Iougoures, ont pris naissance l'idiome turc et le comanique.







## LES SOLANGUES

---

**A**PRÈS les Thibétains sont les Lougas et les Solangas <sup>49</sup>, dont j'ai vu, à la cour, des ambassadeurs qui avaient amené plus de dix grands chariots; chacun de ces véhicules était traîné par six bœufs. Ces Lougas et Solangas sont de petite taille et basanés comme les Espagnols; ils portent des tuniques comme celles des diacres, avec cette différence que les manches en sont plus étroites. Ils ont sur la tête des mitres comme nos évêques; seulement le côté antérieur en est un peu plus bas que le côté postérieur, et elles ne montent pas en pointe; elles sont carrées. Elles sont faites de fils enduits d'une colle noire et tellement luisante, qu'elle brille aux rayons du soleil comme un miroir ou un casque bien bruni. Autour des tempes, sont de longs bandeaux faits de la même matière que la mitre et s'étendant au vent comme deux cornes qui sortent des tempes; et quand le vent les agite trop, on les replie et on les attache au haut de la mitre comme

une auréole autour de la tête, et cela fait un très-bel ornement.

Le principal ambassadeur, quand il venait à la cour, avait toujours une table de dent d'éléphant, de la longueur d'une coudée et de la largeur de la paume de la main ; elle était très-polie. Chaque fois qu'il s'adressait au khân ou à quelque grand personnage, il avait constamment les yeux fixés sur cette table et ne regardait jamais ni à droite ni à gauche, ni en face de son interlocuteur. Et en s'approchant ou en s'éloignant du prince, il ne détournait pas les yeux de cette table.





## LES MOUNGS

OUTRE tous ces peuples, il en est encore d'autres, d'après ce que j'ai appris, que l'on appelle Mucs<sup>50</sup>, qui ont des villes, mais pas de troupeaux en propriété privée. Cependant il en est de nombreux et de très-grands dans leurs pâturages et personne ne les garde, et si quelqu'un a besoin d'un animal, il gravit une colline et crie, et toutes les bêtes qui entendent ses cris s'approchent de lui et se laissent prendre comme si elles étaient apprivoisées. Et lorsqu'un ambassadeur ou un étranger arrive dans ce pays, on l'enferme dans une maison et on lui fournit tout ce qui lui est nécessaire, jusqu'à complète expédition des affaires, parce que, si un étranger circulait en toute liberté, ces animaux s'enfuieraient à son odeur et redeviendraient sauvages.









## *LE CATHAY OU LA CHINE*

**A**u delà est le grand Cathay dont les habitants étaient anciennement, je crois, les Sères. Car d'eux viennent les bons draps de soie ou sériques, ainsi nommés du nom du peuple, et le peuple a reçu le sien d'une de leurs villes. J'ai bien ouï dire que dans ce pays il est une ville aux murailles d'argent et aux bastions d'or. Dans cette contrée, il y a beaucoup de provinces, dont quelques-unes n'obéissent pas aux Moals. Entre ceux-ci et la mer est l'Inde. Ces habitants du Cathay sont de petite taille et nasillent en parlant. Comme tous les Orientaux, ils ont en général de petits yeux. Ils sont très-bons ouvriers dans toutes sortes d'arts. Leurs médecins connaissent bien la vertu des herbes et les maladies par les pulsations du pouls, mais ils n'ont aucune connaissance des urines; c'est du moins ce que j'ai remarqué. Beaucoup des leurs habitent Caracorum et exercent le même état que leurs pères; il faut

que tous les fils continuent la profession paternelle. C'est pourquoi l'impôt est le même pour tous, car on paie chaque jour aux Moals mille cinq cents iascots <sup>51</sup> ou leur valeur en cosmos; c'est-à-dire quinze mille marcs, sans compter les draps de soie et les provisions de bouche, et les services qu'ils reçoivent. Tous ces peuples sont disséminés dans les montagnes du Caucase, ou plutôt dans le nord de ces montagnes jusqu'à l'Océan oriental, au sud de cette Scythie qu'habitaient les Moals nomades. Tous leur sont tributaires; ils sont adonnés à l'idolâtrie et racontent une foule de fables de leurs dieux, de la généalogie de ces dieux et de certains hommes déifiés, comme font nos poètes. Parmi eux se trouvent des Nestoriens et des Sarrazins qui sont tenus comme étrangers jusqu'au Cathay. Dans quinze villes du Cathay on voit des Nestoriens, et dans celle qu'on appelle Segin <sup>52</sup>, est leur évêque; au delà, ce sont des idolâtres purs. Les prêtres des idoles de ces peuples portent de larges capuchons jaunes. S'il faut en croire ce que j'ai entendu dire, il y a aussi des ermites qui mènent dans les bois et les montagnes une vie très-austère. Les Nestoriens sont très-ignorants. Cependant ils disent leur office et ont des livres sacrés en syriaque, qu'ils ne comprennent pas; ce qui fait qu'ils chantent comme, chez nous, les moines qui ne savent rien de la gram-

maire : d'où une grande corruption. Ils sont surtout usuriers, ivrognes, et quelques-uns qui vivent avec les Tartares ont, comme eux, plusieurs femmes. Quand ils entrent à l'église, ils se lavent les parties inférieures du corps comme les Sarrazins ; ils mangent de la viande le vendredi et tiennent leurs banquets à la manière des Sarrazins. L'évêque visite rarement ces pays, peut-être une seule fois en cinquante ans. Alors on fait ordonner prêtres tous les petits enfants mâles, même ceux qui sont encore au berceau, ce qui explique comment presque tous les hommes sont prêtres. Ensuite ils se marient, ce qui est tout à fait contraire à l'enseignement des Pères, et ils sont bigames parce qu'après la mort de leur première épouse, ils en prennent une seconde. Ils sont aussi tous simoniaques, n'administrant aucun sacrement gratuitement. Ils sont très-attentifs pour leurs femmes et leurs enfants, ce qui fait qu'ils sont plus occupés de gagner de l'argent que de propager la foi. Il arrive de là que ceux d'entre eux qui élèvent les enfants des Moals nobles, tout en leur enseignant l'Evangile et la foi, les éloignent cependant de la pratique des vertus chrétiennes par le mauvais exemple de leurs mœurs et surtout par leur cupidité, parce que la vie des Moals eux-mêmes et des Tuinans, qui sont des idolâtres, est plus pure que celle de ces prêtres.

Nous partîmes de Cailac le jour de la Saint-André (30 novembre) et arrivâmes à trois lieues de là à une résidence de Nestoriens. Nous entrâmes dans leur église et chantâmes avec bonheur de notre voix la plus claire : « *Salve Regina*, » parce qu'il y avait longtemps que nous n'avions vu d'église. Trois jours après, nous fûmes aux confins de cette province et aux bords de cette mer qui nous parut aussi agitée par les tempêtes que l'Océan, et au milieu de laquelle nous vîmes une grande île. Mon compagnon s'approcha du rivage et fit tremper dans l'eau un linge pour la goûter ; elle était un peu salée, mais potable. Entre le sud et l'est, il y avait une vallée entourée de hautes montagnes, et entre ces montagnes une autre mer ou lac, et un fleuve traversait cette vallée de l'une à l'autre mer. Le vent soufflait presque continuellement dans cette vallée et avec tant d'impétuosité que les voyageurs courent risque d'être précipités dans la mer. Nous traversâmes cependant cette gorge, nous dirigeant vers le nord par de hautes montagnes couvertes de neiges comme le reste du pays ; de sorte que le jour de la Saint-Nicolas, nous commençâmes à hâter le pas, parce que nous ne trouvions plus d'autres habitants que les *Iam*, c'est-à-dire des hommes placés de journée en journée pour recevoir les ambassadeurs. En beaucoup d'endroits, au milieu des

montagnes, le chemin est pénible et les pâturages sont rares, de sorte qu'entre le jour et la nuit nous prenions deux *iam*; nous faisons de deux journées une et nous marchions plus la nuit que le jour. Le froid était là des plus intenses; aussi nous couvrîmes-nous de leurs manteaux de chèvres, le poil en dedans.

Le second dimanche (*sabbato*) de l'A-vent au soir (7 décembre), nous passâmes par un certain endroit au milieu de rochers escarpés, et notre guide me fit demander de dire quelque prière qui pût chasser les démons, parce qu'en cet endroit ils avaient l'habitude d'enlever les hommes, sans que l'on sut ce qu'il en advenait. Tantôt ils dérobaient un cheval et abandonnaient le cavalier; tantôt ils lui arrachaient les entrailles, laissant son squelette sur le cheval; et beaucoup d'autres choses de ce genre arrivaient là. Alors, nous chantâmes à haute voix : « *Credo in unum Deum* », et nous passâmes, avec la grâce de Dieu, tous sains et saufs. Puis ils me prièrent de leur écrire des cartes qu'ils porteraient sur leur tête, et je leur dis : « Je vous enseignerai la parole que vous porterez dans votre cœur et par laquelle votre âme et votre corps seront sauvés pour l'éternité. » Et comme je voulais toujours instruire, mon interprète s'y refusa. Toutefois j'écrivis pour eux le *Credo* et le *Pater*, et dis : « Ici sont écrits

« ce que l'homme doit croire de Dieu, et  
« la prière par laquelle on demande à Dieu  
« tout ce qui est nécessaire à l'homme.  
« Croyez donc fermement tout ce qui est  
« ici écrit, même sans le comprendre, et  
« demandez à Dieu qu'il vous fasse ce qui  
« est contenu dans la prière ici écrite, la-  
« quelle il enseigna lui-même, de sa pro-  
« pre bouche, à ses disciples ; et j'espère  
« qu'il vous sauvera. » Je ne pouvais faire  
davantage parce qu'il était dangereux de  
parler de doctrine par l'intermédiaire d'un  
interprète ; c'était même chose impossible,  
parce qu'il était très-ignorant.

Nous entrâmes ensuite dans cette plaine  
où se tenait la cour de Ken-Khân. C'était  
le pays des Naimans, qui étaient les vrais  
sujets du prêtre Jean. Mais je n'ai vu sa  
cour qu'à mon retour. Cependant je vous  
dirai ce qui lui advint de sa famille, de son  
fils et de ses femmes. Ken-Khân mort,  
Bâtou voulut que Mangou le remplaçât  
dans sa dignité de Khân ; mais comment il  
mourut, je ne saurais rien dire de positif à  
cet égard. Frère André m'a dit qu'il perdit  
la vie à la suite d'une certaine médecine  
qui lui fut administrée par ordre, croit-on,  
de Bâtou. Cependant on dit aussi autre  
chose. Ken-Khân avait lui-même invité  
Bâtou à venir lui rendre hommage et  
Bâtou s'était mis en marche avec un  
grand appareil de luxe, mais non sans  
avoir grand'peur, lui et tous ses gens Il

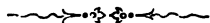
---

envoya devant lui son frère, nommé Sticha, qui, lorsqu'il fut arrivé auprès de Ken, se disposa à lui présenter sa coupe. Une querelle s'éleva alors entre eux et ils s'entre-tuèrent. La veuve de Sticha nous retint pendant deux jours chez elle afin que nous lui donnâmes la bénédiction et priâmes pour elle.

Donc, Ken étant mort, Mangou fut élu par la volonté de Bâtou, et il était déjà élu lorsque frère André visita ces contrées. Ken avait un frère nommé Seremon, qui, d'après le conseil de la veuve de Ken et de ses vassaux, alla avec grand apparat vers Mangou comme pour lui rendre hommage, mais en réalité avec le projet de le tuer et d'anéantir toute sa cour. Et comme il n'était plus éloigné de Mangou que d'une ou deux journées de marche, un de ses chariots se brisa et dut rester en chemin. Tandis que le conducteur s'efforçait de le réparer, survint un des hommes de Mangou qui l'aida dans son travail. Celui-ci s'enquit tellement du but de leur voyage, que le charretier lui révéla ce que Siremon proposait de faire. Puis, cet homme, se retirant d'un air d'indifférence, saisit le meilleur cheval qu'il put trouver parmi tous les chevaux, courut nuit et jour, parvint à la cour de Mangou et lui annonça ce qu'il venait d'apprendre. Alors Mangou, ayant aussitôt convoqué tous ses hommes, fit ranger tous ceux qui étaient



armés en quatre cercles autour de sa cour, de sorte que personne ne put entrer. Il envoya les autres contre ce Siremon qui ne soupçonnait pas que ses desseins fussent découverts; ils s'emparèrent de lui et l'emmenèrent à la cour avec tous les siens. Mangou lui reprocha son crime; l'autre avoua aussitôt. Alors il fut tué et avec lui son fils aîné Ken-Khân et trois cents des principaux parmi les Tartares. On envoya chercher aussi les femmes, qui toutes furent fustigées avec des tisons ardents pour obtenir leur aveu; et ayant avoué, elles furent toutes tuées. Le plus jeune des fils de Ken, qui ne pouvait avoir donné un conseil ni avoir connaissance de ce qui devait se commettre, eut la vie sauve, et on lui laissa la cour de son père avec toutes ses appendances et dépendances. Nous passâmes par là à notre retour, et mes guides, en allant ou revenant, n'osaient se diriger de ce côté; car « la reine des nations était « dans la tristesse et il n'y avait personne « pour la consoler. » (*Lamentat. Jérémie*, ch. 1).





## DÉPART

POUR L'AUDIENCE DE MANGOU-KHAN

---

Nous prîmes de nouveau le chemin des montagnes, nous dirigeant toujours vers le nord. Enfin, le jour de la Saint-Etienne (26 décembre), nous entrâmes dans une plaine grande comme la mer ; car nous n'aperçûmes plus la moindre colline, et le lendemain, fête de saint Jean l'évangéliste, nous parvînmes auprès du grand khân. Lorsque nous étions à une distance de cinq journées de là, le *iam*, chez qui nous logions, voulait nous conduire par un chemin qui nous aurait fait faire un détour de plus de quinze jours. Et le motif, si je l'ai bien compris, était de nous faire passer par Onankerule (*Onam cherule*), le véritable pays où se tenait ordinairement la cour de Chingis-Khân ; d'autres disaient qu'ils voulaient prendre un plus long chemin pour mieux laisser apparaître la puissance de leur souverain. C'est

ainsi d'ailleurs qu'on a l'habitude d'agir à l'égard des voyageurs qui viennent de pays qui ne leur sont pas soumis, et c'est avec la plus grande difficulté que notre guide obtint de suivre le droit chemin. Cette hésitation nous fit perdre une bonne partie de la journée, depuis la première jusqu'à la troisième heure.

Dans ce trajet, le secrétaire que nous avions attendu à Cailac me dit que, par les lettres de Bâtou qu'envoyait Mangou-Khân, vous demandiez à Sartach une armée et des secours contre les Sarrazins. Je fus alors étonné et troublé, parce que je connaissais la teneur de vos lettres, et que je savais qu'il n'y était pas fait mention de cela, si ce n'est que vous le priiez d'être l'ami de tous les chrétiens, d'honorer la Croix et d'être l'ennemi de tous les ennemis de la Croix ; et encore, parce que les interprètes étaient des Arméniens de la Grande-Arménie, haïssant beaucoup les Sarrazins, je craignais qu'ils n'eussent interprété quelque chose d'une manière nuisible à ces derniers. Je gardai donc prudemment le silence, ne proférant pas un mot ni pour ni contre, car je ne voulais pas contredire aux paroles de Bâtou ni m'exposer à le calomnier sans une cause raisonnable.

Nous arrivâmes donc à la cour le jour que je viens de vous nommer. Une grande maison fut assignée à notre guide ; à nous

trois, un petit abri où nous pûmes à peine déposer nos hardes, étendre nos lits et faire un peu de feu. Notre guide fut très-visité et on lui apporta de la cervoise dans de longues bouteilles, étroites par le haut. Je n'aurais pu en aucune façon distinguer cette boisson du meilleur vin d'Auxerre, excepté seulement à l'odeur qui n'était pas celle du vin. Nous fûmes appelés et pressés de questions sur le but de notre voyage. Je répondis : « Nous  
« avons entendu dire que Sartach était  
« chrétien; nous nous rendons auprès de  
« lui. Nous lui portons des lettres que lui  
« adresse le roi des Francs; Sartach nous  
« a envoyés à son père, son père nous a  
« envoyés ici. Lui-même doit avoir écrit  
« le motif de notre mission. »

Ils nous demandèrent si vous vouliez être en paix avec eux. Je répondis : « Il a  
« écrit des lettres à Sartach comme à un  
« chrétien, et s'il avait su qu'il ne fut pas  
« chrétien, il ne lui aurait jamais expédié  
« des lettres. Quant à faire la paix, je vous  
« déclare qu'il ne vous a jamais fait la  
« moindre injure. S'il avait fait quelque  
« chose qui vous autorisât à lui déclarer la  
« guerre, à lui ou à son peuple, il s'em-  
« presserait, en homme juste, de s'excuser  
« et de vous demander la paix. Si vous,  
« au contraire, vouliez sans raison lui  
« faire la guerre, à lui ou à son peuple,  
« j'espère que Dieu qui est juste les aide-

« rait. » Et eux, toujours très-étonnés, ils répétaient : « Pourquoi venez-vous, si vous ne venez pas faire la paix ? » Car ils sont si orgueilleux qu'ils s'imaginent que tout le monde les recherche pour leur demander à vivre en paix avec eux. Et cependant, si cela m'était permis, je parcourrais le monde à prêcher la guerre contre eux. Mais je ne voulais pas leur dire ouvertement la cause de mon arrivée parmi eux, dans la crainte de prononcer une seule parole qui fût contraire à ce que m'avait ordonné Bâtou. Il me parut donc suffisant de déclarer que la cause de mon voyage était la mission que je tenais de Bâtou.

Le jour suivant, nous fûmes conduits à la cour, et je crus qu'il me serait accordé de marcher nu-pieds comme dans notre pays; c'est pourquoi je déposai mes sandales. Ceux qui se rendent à la cour descendent de cheval à une portée de trait de la maison où se tient le khân, et les chevaux restent là avec les palefreniers chargés de leur garde. Lorsque nous fûmes descendus et que notre guide se rendit à la résidence du khân, il se trouva là un garçon hongrois qui nous reconnut, ou plutôt notre Ordre. Ceux qui nous entouraient nous regardaient avec des yeux ébahis, surtout parce que nous étions nu-pieds, et ils nous demandaient pourquoi nous faisons si peu de cas de nos pieds. Cet Hongrois leur en

expliqua la raison, en disant que c'était une règle de notre Ordre. Alors vint le premier secrétaire, qui était un chrétien nestorien, par le conseil de qui tout se faisait à la cour ; il nous observa attentivement, appela cet Hongrois et lui fit de nombreuses questions. Puis, on nous dit de regagner notre logement.





2

.

.



## UN MOINE ARMÉNIEN

EN m'en retournant, j'aperçus devant l'extrémité orientale de la cour, à une distance de deux traits de baliste, une maison sur laquelle était une petite croix. Je m'en réjouis fort, supposant qu'il y avait là quelque vestige de christianisme. J'entrai avec confiance et trouvai un autel parfaitement orné ; sur une étoffe d'or, je vis brodées les images du Sauveur, de la sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste et de deux anges, dont les lignes du corps et des vêtements étaient dessinées par des perles (*margaritis*). Il y avait aussi une grande croix d'argent, dont le milieu et les coins étaient garnis de pierres précieuses, et beaucoup d'autres ornements (*philateria*) ; une lampe à huit branches et à huile brûlait devant l'autel ; et là était assis un moine arménien, noirâtre, maigre, vêtu d'une tunique en forme de cilice, très-rude jusqu'à mi-jambes, ayant par-dessus un manteau noir fourré de laine (*seta*), et sous le cilice une cein-



ture de fer. Aussitôt après notre entrée, et avant de saluer le moine, nous nous prosternâmes et chantâmes : « *Ave Regina cœlorum*, » et lui, s'étant dressé, pria avec nous. Alors, l'ayant salué, nous nous assîmes à côté de lui ; il avait un peu de feu dans un plateau (*patella*). Nous lui racontâmes la cause de notre arrivée, et il commença par nous encourager, disant que nous devons parler hardiment parce que nous étions les ambassadeurs de Dieu, qui est plus grand que tous les hommes.

Ensuite, il nous apprit comment il était venu dans ce pays, un mois seulement avant nous ; qu'il avait été ermite aux environs de Jérusalem et que Dieu lui avait apparu trois fois, lui ordonnant d'aller trouver le chef des Tartares. Et comme il différerait d'obéir, Dieu le menaça la troisième fois, et le faisant prosterner il lui dit qu'il mourrait s'il n'obéissait pas. Il se décida enfin à exhorter Mangou-Khân à se faire chrétien, l'assurant que le monde entier lui serait soumis et que les Francs et le souverain Pontife lui seraient fidèles, et il me conseilla de lui répéter ces paroles. Alors je répondis : « Frère, je lui dirai vo-  
« lontiers de se faire chrétien, car je suis  
« venu pour cela, et je donnerai ce conseil  
« à tout le monde. Je lui ferai entrevoir  
« aussi toute la joie qu'en éprouveront les  
« Francs et le Pape, et lui promettrai  
« qu'ils le regarderont pour frère et ami ;

« mais qu'ils deviendront ses esclaves et lui  
« paieront tribut, je ne le promettrai ja-  
« mais, parce que je parlerais contre ma  
« conscience. » Alors le moine se tut, et  
nous allâmes à notre logement que je trou-  
vai froid, car nous n'avions rien mangé  
de la journée. Nous fîmes cuire un peu de  
viande et du mil dans de l'eau pour sou-  
per. Notre guide et ses compagnons s'é-  
taient enivrés à la cour, ne se préoccupant  
nullement de nous.



.

4



## UN HIVER A CARACORUM

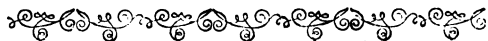
---

IL y avait alors, chez Mangou-Khân, les ambassadeurs de Valzane que nous ne connaissions pas <sup>53</sup>. Le lendemain, au point du jour, des hommes de la cour nous firent lever en toute hâte. Je m'en allai avec eux, nu-pieds, par un sentier étroit, au logis de ces ambassadeurs, et ils leur demandèrent s'ils nous connaissaient. Alors un chevalier grec, reconnaissant l'Ordre auquel j'appartiens, et aussi mon compagnon qu'il se rappelait avoir vu à la cour de Vastace avec frère Thomas notre provincial, porta avec tous ses compagnons un excellent témoignage de nous tous. Ils nous demandèrent ensuite si vous étiez en paix ou en guerre avec Vastace. « Ni en paix ni en guerre, » répondis-je; et ils me dirent : « Comment cela peut-il « être ? » — « Votre pays et le nôtre, » répondis-je, « sont si éloignés l'un de l'autre, « qu'ils n'ont rien à démêler ensemble. » Puis, l'envoyé de Vastace dit que c'était la

paix, m'en faisant garant (*cautum*). Je gardai le silence.

Ce matin, j'eus les doigts de pieds gelés, de sorte que je ne pus plus marcher sans sandales. Car le froid est très-aigu dans ces contrées, et lorsqu'il commence de geler, il n'y a pas d'interruption jusqu'au mois de mai, et même jusqu'au milieu de mai. Chaque matin, la gelée ne cesse que par l'ardeur des rayons du soleil. Mais, en hiver, elle dure toujours à cause du vent. Et si le vent soufflait là en hiver comme chez nous, il ne serait pas possible de vivre; mais l'air y est toujours calme jusqu'en avril, et alors les vents se lèvent. Quand nous étions là, vers Pâques (avril 1254), il mourut une quantité de bestiaux, à cause du froid qui sévit avec le vent. Il tombe peu de neige en hiver, mais, vers Pâques, c'est-à-dire à la fin d'avril, il en tomba tellement que toutes les rues de Caracorum en furent pleines et qu'il fallut l'enlever au moyen de chariots. On nous apporta alors de la cour des manteaux et des pourpoints de peaux de mouton et des sandales, que mon compagnon et mon trucheman reçurent avec plaisir. Quant à moi, je ne crus pas devoir m'en servir parce que la pelisse que j'avais eue de Bâtou me suffisait.

---



#### AUDIENCE DE MANGOU-KHAN

---

DANS l'octave des saints Innocents (4 janvier 1255), nous fûmes conduits à la cour, et des prêtres nestoriens, dont je ne saurais dire s'ils étaient chrétiens, vinrent nous demander de quel côté nous nous tournions pour prier. Je répondis : « Vers l'orient. » Ils nous adressèrent cette question, parce que nous nous étions fait raser, d'après le conseil de notre guide, pour paraître devant le khân selon l'usage de notre patrie. Ce qui leur avait fait croire que nous étions *tuinans*, c'est-à-dire idolâtres. Ils nous firent aussi expliquer quelques passages de la Bible, Ils nous demandèrent ensuite quel cérémonial nous observerions devant le khân : serait-ce celui usité chez nous ou chez eux ? Je leur répondis : « Nous sommes prêtres, « consacrés au service de Dieu. Dans notre pays, nos nobles maîtres ne tolèrent pas que les prêtres plient le genou devant eux, si ce n'est pour honorer Dieu.

« Nous venons de loin ; d'abord, si vous  
« le permettez, nous chanterons des ac-  
« tions de grâces à Dieu, qui nous a con-  
« duits sains et saufs jusqu'ici et de si loin,  
« puis nous ferons tout ce qui plaira à  
« votre maître, excepté toutefois ce qui se-  
« rait contraire au culte et à la gloire de  
« Dieu. » Ils rentrèrent et rapportèrent  
nos paroles au khân, sur qui elles firent  
bonne impression. Etant arrêtés devant la  
porte dont on avait soulevé le rideau de  
feutre, et comme on était au temps de la  
Nativité, nous nous mîmes à chanter :

*A solis ortu cardine  
Et usque terræ limitem  
Cristum canamus principem  
Natum Maria Virgine.*

Lorsque nous eûmes achevé cette hymne,  
nous fûmes fouillés aux jambes, à la poi-  
trine, aux bras, afin de voir si nous ca-  
chions des couteaux. Ils firent visiter aussi  
notre interprète et le forcèrent d'ôter sa  
ceinture à laquelle pendait son couteau et  
de la déposer entre les mains d'un huis-  
sier. Alors nous entrâmes et aperçûmes à  
l'entrée un banc avec du cosmos ; ils y fi-  
rent arrêter l'interprète. Mais nous, ils  
nous firent asseoir sur un tabouret (*scam-  
num*), en face des dames. Toute la maison  
était couverte d'un drap d'or, et dans un  
réchaud (*arula*), placé au milieu, brûlait

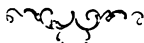
un feu alimenté par des épines et des racines (*absinchii*) d'alluine, qui croît en grande abondance dans ces régions, et encore par de la fiente de bœufs. Le khân était assis sur un lit, revêtu d'une peau tachetée et très-luisante, pareille à celle d'un veau marin <sup>54</sup>. C'est un homme-singe (*homo-simius*), de taille moyenne, âgé de quarante-cinq ans; à ses côtés était sa jeune femme, et une fille adulte, très-laide, nommée Cirina, était assise, avec d'autres petits enfants, sur un lit placé derrière celui de ses parents. Or, cette maison avait appartenu à une dame chrétienne, que le khân avait beaucoup aimée et dont il avait eu cette fille. Il épousa cependant sa jeune femme, mais la jeune fille est la dame de toute la cour qui avait été sous les ordres de sa mère. Alors le khân nous fit demander ce que nous voulions boire, du vin ou de la terracine, qui est de la cervoise faite avec du riz, ou bien du caracosmos, qui est du lait pur de jument, ou bien du ball, qui est un extrait de miel (hydromel?). On se sert de ces quatre boissons en hiver. A ces questions, je répondis : « Seigneur, « nous ne sommes pas des hommes qui « cherchons notre plaisir dans la boisson; « tout ce qui vous plaira nous convient. » Il nous fit alors verser de cette boisson faite de riz, limpide et douce comme du vin blanc, dont je bus quelques gouttes par simple politesse. Mais, à notre grand



puis qu'il était en état d'ivresse, je ne le comprenais plus. Il me semblait même que Mangou-Khân, lui aussi, était un peu chancelant. Cependant il m'a paru résulter de sa réponse qu'il n'était pas content de ce que nous étions allés trouver Sartach avant lui. Voyant que mon interprète me faisait défaut, je me tus et le priai seulement de ne pas prendre en mauvaise part si je lui avais parlé d'or et d'argent. Je lui fis remarquer que je n'avais pas parlé de ces choses parce qu'il en manquait ou les désirait, mais parce que nous voulions l'honorer temporellement et spirituellement.

Puis, il nous fit lever et rasseoir, et peu après, après l'avoir salué, nous sortîmes, et avec nous ses secrétaires et son interprète, qui nourrit une de ses filles. Ils nous adressèrent de nombreuses questions, nous demandant s'il y avait en France beaucoup de moutons, de bœufs et de chevaux, comme s'ils avaient été sur le point de faire invasion parmi nous et de s'emparer de tout cela. Et je dus me faire violence pour dissimuler mon indignation et ma colère. Je répondis : « Il y a là bien des richesses, que vous verrez si vous allez » par hasard par là. » Ensuite ils chargèrent quelqu'un d'avoir soin de nous, et nous rejoignîmes le moine. Et comme nous sortîmes pour regagner notre logement, le susdit interprète vint à nous et

nous dit : « Mangou-Khân a eu pitié de  
« vous et vous permet de demeurer  
« ici pendant deux mois. Alors le froid  
« sera passé; il vous fait savoir en même  
« temps qu'à une dizaine de journées d'ici,  
« il y a une bonne ville qu'on appelle Ca-  
« racorum. Si vous voulez y aller, il vous  
« fera administrer tout ce qui vous est né-  
« cessaire; si, au contraire, vous voulez  
« rester ici, vous aurez aussi tout ce dont  
« vous aurez besoin. Toutefois il vous sera  
« pénible de chevaucher avec la cour. » Je  
lui répondis : « Que le Seigneur garde  
« Mangou-Khân et lui donne une vie  
« heureuse et longue! Nous avons rencon-  
« tré ici un moine, que nous croyons être  
« un saint homme, venu dans ce pays par  
« la volonté de Dieu. C'est pourquoi nous  
« demeurerons volontiers avec lui, parce  
« que nous sommes moines comme lui et  
« nous prierons ensemble pour la vie du  
« khân. » Alors l'interprète s'en retourna  
silencieux.







## *RETOUR DE L'AUDIENCE DU KHAN*

---

ET nous allâmes à notre grande maison que nous trouvâmes froide et sans moyen de faire du feu ; j'étais à jeun et il faisait nuit. Alors, celui à qui nous avions été recommandés nous procura du feu et un peu de nourriture. Notre guide retourna chez Bâtou, après nous avoir demandé un tapis que nous avions laissé par son ordre à la cour de Bâtou. Nous le lui accordâmes et il s'en alla en paix, nous demandant la main et pardon de nous avoir laissé souffrir la faim et la soif durant le voyage. Nous le lui pardonnâmes, lui demandant à notre tour, à lui et à tous les siens, de nous pardonner si nous leur avions montré le mauvais exemple.

Une femme de Metz en Lorraine, nommée Pascha, et qui avait été faite prisonnière en Hongrie, vint nous trouver et nous prépara un festin du mieux qu'elle put. Elle appartenait à la cour de cette dame qui était chrétienne et dont j'ai parlé

plus haut ; elle nous raconta les privations inouïes qu'elle eut à supporter avant d'être attachée à la cour. Mais elle était alors assez bien, car elle avait un jeune mari russe, qui l'avait rendue mère de trois beaux petits enfants et qui était charpentier, ce qui est un bon état chez les Tartares.





## GUILLAUME

ORFÈVRE DE PARIS A CARACORUM

---

ENTRE autres choses, elle nous apprit qu'il y avait à Caracorum un orfèvre, nommé Guillaume et originaire de Paris; son nom de famille est Buchier et celui de son père, Laurent Buchier. Elle croit même qu'il a un frère qui demeure sur le grand Pont <sup>55</sup> et qui se nomme Roger Buchier. Elle ajouta que cet orfèvre avait avec lui un jeune homme qu'il traitait comme son fils et qui était un excellent interprète. Mangou-Khân avait donné à ce maître artisan trois cents iascots, c'est-à-dire trois mille marcs, et cinquante ouvriers pour fabriquer une œuvre d'art; c'est pourquoi elle craignait qu'il ne pût me confier son fils. A la cour, on lui avait dit : « Ceux qui viennent de votre pays  
« sont de braves gens, et Mangou-Khân  
« cause volontiers avec eux; mais leur interprète ne vaut rien. » Ce qui explique

pourquoi elle se préoccupait du nôtre. Alors j'écrivis à cet orfèvre pour lui annoncer notre arrivée et le prier de nous envoyer son fils, si c'était possible. Il me répondit que durant la présente lunaison il ne le pouvait pas, mais qu'à la suivante il aurait achevé son ouvrage et m'enverrait alors son fils.

Nous demeurâmes là avec d'autres ambassadeurs. Les ambassadeurs ne sont pas traités de la même manière à la cour de Bâtou et à celle de Mangou-Khân. A la cour de Bâtou, un *iam* se tient du côté occidental et reçoit tous ceux qui viennent de l'Occident; il en est de même pour toutes les autres parties du monde. Mais à la cour de Mangou, tous sont réunis sous un même *iam* et peuvent se visiter mutuellement et se parler. A la cour de Bâtou, ils ne se connaissent pas, et les uns ne savent pas si les autres sont ambassadeurs, parce qu'ils ignorent leurs logements et qu'ils ne se voient qu'à la cour. Et lorsque l'un est appelé, l'autre peut ne pas l'être; car on ne va à la cour que lorsqu'on y est appelé. Nous y rencontrâmes un chrétien de Damas, qui disait qu'il était venu de la part du sultan de Mont-Réal et de Crac, pour offrir de payer tribut aux Tartares et demander leur amitié.





## LE CLERC THÉODULE

---

L'ANNÉE qui précéda mon arrivée dans ces parages, il y avait ici eu un clerc d'Acre, qui se faisait nommer Raimond, mais dont le vrai nom était Théodule. Il avait voyagé depuis Chypre de concert avec frère André; il alla avec lui jusqu'en Perse et s'y procura certaines orgues d'Amorique, et resta là après le départ du frère André. Le frère André une fois parti, il continua sa route avec ses orgues et parvint à la cour de Mangou-Khân. Celui-ci lui demanda pourquoi il était venu. Théodule lui répondit qu'il était venu avec un saint évêque à qui Dieu avait remis des lettres écrites du ciel en caractères d'or et avait ordonné de les remettre au souverain des Tartares, qui devait l'être de toute la terre. Il dut en même temps exhorter les populations à faire leur paix avec lui. Alors Mangou-Khân lui dit : « Si vous m'apportez ces lettres qui viennent du ciel et de votre Seigneur, vous êtes le



« bien venu. » Théodule répondit qu'il avait été chargé de lettres, mais qu'elles se trouvaient avec ses autres hardes sur un cheval farouche qui s'était échappé et enfui par les forêts et les montagnes, de sorte que tout était perdu. Et en effet, de tels accidents arrivent fréquemment. Il faut donc qu'un homme retienne toujours bien son cheval, lorsqu'il en descend par nécessité. Mangou lui demanda alors le nom de cet évêque; il répondit qu'il s'appelait Oton. Puis, il dit qu'il était de Damas et que maître Guillaume était clerc de monsieur le légat. Le khân lui demanda encore de quel royaume il était; à quoi il répondit qu'il était le sujet d'un certain roi des Francs, nommé Moler. Car il avait entendu parler de celui qui était parvenu aux plaines de la Manshura (Massoure), et il voulait faire accroire qu'il était de vos sujets. Ensuite il ajouta que les Sarrazins s'étaient interposés entre les Francs et le khân et barraient le passage pour arriver jusqu'à lui; que si le chemin devenait libre, les Francs lui enverraient des ambassadeurs pour faire alliance avec lui. Alors Mangou-Khân lui demanda s'il voulait conduire des ambassadeurs à ce roi et à cet évêque. Il répondit que oui, même au pape. Alors Mangou-Khân fit apporter un arc très-fort que deux hommes pouvaient à peine tendre, et deux flèches (*bou-siones*) dont les têtes étaient d'argent,

pleines de trous, et qui sifflaient comme des flûtes quand elles étaient lancées. Il dit à un Moal qu'il chargea d'accompagner Théodule : « Tu iras à ce roi des Francs, « suivi de cet homme, et tu lui offri-  
« ras ces objets de ma part ; et s'il veut  
« vivre en paix avec nous, nous conquè-  
« rons le pays des Sarrazins jusqu'à lui,  
« et nous céderons le reste de la terre jus-  
« qu'en Occident. Si non, tu nous rappor-  
« teras l'arc et les flèches, après lui avoir  
« dit qu'avec de tels arcs nous pouvons  
« atteindre au loin et frapper fort. » Il fit alors sortir ce Théodule, dont l'interprète était le fils de maître Guillaume. Ce jeune homme, ayant entendu Mangou-Khân, dit à ce Moal : « Tu iras avec cet homme ;  
« observe bien le pays, les routes, les vil-  
« les, les forteresses, les hommes et leurs  
« armes. » Puis il réprimanda Théodule, disant qu'il faisait mal de conduire des ambassadeurs tartares uniquement chargés d'espionner. Celui-ci répondit qu'il les conduirait par mer, de manière qu'ils ignorassent d'où ils étaient venus et comment ils retourneraient. Mangou lui donna aussi sa bulle, c'est-à-dire une plaque d'or de la largeur d'une paume et de la longueur d'une coudée, sur laquelle il avait écrit ses ordres. Celui qui la porte peut demander ce qu'il veut et aussitôt sa volonté est accomplie. C'est ainsi que Théodule parvint jusqu'à Vastace, voulant aller jus-

qu'au pape pour le tromper comme il avait trompé Mangou-Khân. Vastace lui demanda alors s'il avait des lettres pour le pape, puisqu'il était ambassadeur et chargé d'accompagner des ambassadeurs. Et comme il ne voulait pas montrer ses lettres, Vastace le fit saisir, le dépouiller et le jeter en prison. Quant à ce Moal, il fut atteint de maladie et mourut là. Vastace fit remettre la bulle d'or à Mangou-Khân lui-même par les gens de ce Moal, que je rencontrai à Arseroum <sup>56</sup> à l'entrée de la Turquie. J'appris par eux ce qui était arrivé à ce pauvre Théodule. De tels imposteurs courent le monde et les Moals les mettent à mort quand ils peuvent les saisir.





## *LE MOINE SERGIUS*



**M**AIS la fête de l'Epiphanie était proche, et le moine d'Arménie, nommé Sergius, m'avait dit qu'il baptiserait ce jour-là Mangou-Khân. Et moi je le priai de faire tout ce qui dépendrait de lui afin que je pusse être présent à la cérémonie et en rendre témoignage. Ce qu'il me promit.



1  
2  
3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30



### *FESTIN CHEZ MANGOU-KHAN*

---

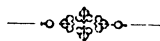
**L**E jour de la cérémonie, le moine ne me fit pas appeler ; mais à la sixième heure je fus invité à la cour, et je vis le moine qui s'en retournait avec les prêtres et sa croix, et les prêtres avec l'encensoir et le livre de l'Evangile. Car ce jour-là Mangou-Khân offrait un festin, et c'est la coutume qu'en ces jours, que ses devins disent fériés et quelques prêtres nestoriens, sacrés, le khân tienne cour plénière. Alors les prêtres chrétiens viennent les premiers en grand appareil, et prient pour lui et bénissent sa coupe. Après leur départ, les prêtres sarrazins arrivent et font de même. Ensuite se présentent les prêtres idolâtres qui font la même chose. Et le moine me dit que le souverain croyait seulement aux chrétiens, mais qu'il veut que tout le monde prie pour lui. Le moine mentait, parce que le khân ne croit à personne, comme vous l'apprendrez dans la suite. Tout le monde va à la cour comme

les mouches recherchent le miel, et tout le monde en sort satisfait s'imaginant qu'il a l'amitié du prince et on lui souhaite toutes les prospérités.

Nous nous assimes alors devant sa cour à une assez grande distance, et on nous apporta à manger de la viande. Nous répondîmes que nous ne mangerions pas là, et que si l'on voulait bien nous offrir quelque nourriture, nous l'accepterions dans notre logis. On nous dit alors : « Retournez à votre logis, car vous n'avez été appelés que pour manger. » Nous revînmes donc avec le moine qui rougissait de son mensonge ; je ne voulus pas lui dire un mot de tout cela. Cependant des Nestoriens s'efforcèrent de me persuader que le khân était baptisé. Je leur répondis que je n'en croyais rien et que je n'en parlerais pas à d'autres, parce que je n'avais rien vu.

Nous parvînmes à notre logis qui était froid et manquait de tout. On nous pourvut de lits et de couvertures. On apporta aussi de quoi faire du feu et de la viande de mouton maigre, et en trop petite quantité pour nous trois et pour six jours ; on nous donna chaque jour une écuelle de mil et un quart de cervoise de mil, et une chaudière avec son trépied pour cuire la viande. Celle-ci cuite, nous faisions cuire le mil dans le bouillon de la viande. Telle était notre nourriture, et elle nous aurait

suffi si nous avions pu la manger en paix. Mais il y a là tant de pauvres qui meurent de faim, qu'ils se précipitaient sur nous en nous voyant préparer nos aliments et voulaient les partager avec nous. J'eus là une preuve du martyre que subit la pauvreté.





•

•

•

•

•

•

•

•



## INSTALLATION

A LA COUR DE MANGOU-KHAN

---

COMME le froid commençait à sévir, Mangou-Khân nous envoya trois manteaux de peaux de papions, dont le poil se trouvait à l'extérieur et que nous reçûmes avec actions de grâces. On nous demanda aussi si nous avions suffisamment de la nourriture, à quoi je répondis que nous n'avions besoin que de peu de chose, mais que nous n'avions pas une maison convenable où nous pussions prier pour Mangou-Khân. Notre logis, en effet, était si petit qu'il était impossible de nous y tenir debout et de lire dans nos livres quand il y avait du feu. Cette réponse fut rapportée au khân qui fit demander au moins s'il voulait nous recevoir chez lui ; à quoi celui-ci répondit qu'il nous recevrait avec plaisir.

Depuis lors, on nous pourvut d'un meilleur logement, et nous demeurâmes avec

le moine en face de la cour, où personne n'était logé, si ce n'est nous et les devins tartares ; mais eux étaient plus près et en face de la cour de la première des femmes du khân. Nous, au contraire, nous fûmes placés à l'extrémité opposée vers l'est, devant la cour de la dernière de ses femmes. C'était la veille de l'octave de l'Epiphanie. Le lendemain, c'est-à-dire dans l'octave de l'Epiphanie, tous les prêtres nestoriens s'assemblèrent avant le jour dans leur chapelle, frappèrent sur la table, chantèrent solennellement matines, se revêtirent de leurs ornements et préparèrent l'encensoir et l'encens. Et comme ils attendaient ainsi sur le parvis de l'église, la première femme, nommée Catota Caten <sup>57</sup>, entra dans la chapelle avec plusieurs dames et son fils aîné, nommé Balcou, que suivaient quelques-uns de ses frères en bas âge. Ils se prosternèrent tous, touchant la terre du front, à la manière des Nestoriens ; puis ils touchèrent toutes les images de la main droite, la baisant toujours après le toucher, et la donnant ensuite à tous les assistants. Tel est le cérémonial qu'observent les Nestoriens quand ils entrent dans l'église.

Alors, les prêtres chantèrent longtemps en déposant l'encens dans la main de la reine, qui le plaça sur le feu ; puis, ils l'encensèrent. Enfin, le jour venu, elle ôta sa coiffure, dite *bocca*, et je vis qu'elle était

chauve; elle nous fit sortir et en m'en allant je remarquai qu'on lui apportait un vase d'argent. J'ignore si elle a été baptisée ou non; mais je sais que les Nestoriens ne célèbrent pas la messe sous une tente; il leur faut une église solide et non portative. A Pâques, je les ai vus baptiser et consacrer les fonts baptismaux en grande solennité; ce qu'ils ne firent pas au moment dont je parle. Et comme nous entrâmes dans notre maison, Mangou-Khân vint lui-même et entra dans cette église ou cet oratoire, et on lui apporta un lit d'or sur lequel il s'assit avec sa femme à l'opposite de l'autel. Ignorant l'arrivée de Mangou, nous fûmes avertis de nous rendre à l'église, et ceux qui se tenaient à la porte nous fouillèrent, dans la crainte que nous eussions des couteaux sur nous. Mais en entrant dans l'oratoire, je ne portais que la Bible et mon bréviaire. Je m'inclinai d'abord devant l'autel, ensuite devant le khân, et en passant nous nous tenions entre le moine et l'autel. Alors on nous fit chanter et entonner un psaume selon notre rite. Nous chantâmes cette prose : « *Veni, Sancte Spiritus.* » Le khân se fit apporter nos livres, la Bible et le bréviaire, et nous demanda avec curiosité quel sens en avaient les images. Les Nestoriens répondirent ce qu'ils voulaient, parce que notre interprète n'était pas entré avec nous. Lorsque je m'étais trouvé la pre-

mière fois devant lui, j'avais aussi la Bible qu'il se fit apporter et regarda longtemps.

Puis il se retira, mais la reine resta et distribua des présents à tous les chrétiens qui étaient là. Au moine, elle donna un *iascot*, ainsi qu'à l'archidiacre des prêtres. Devant nous, elle fit étendre un *nassic*, c'est-à-dire un drap large comme une couverture de lit et très-long; plus un boucharan. Je ne crus pas devoir les accepter et on les donna à l'interprète qui garda l'un et porta l'autre (le *nassic*) à Chypre où il le vendit quatre-vingts besans de Chypre; mais le voyage l'avait détérioré. On nous apporta ensuite à boire de la cervoise faite de riz et de vin rouge, comme du vin de la Rochelle, et du cosmos. Alors la reine, tenant à la main une coupe pleine, fléchit les genoux et nous demanda notre bénédiction, et tous les prêtres chantaient à haute voix, tandis qu'elle vidait sa coupe. Lorsqu'une autre fois elle but encore, nous dûmes chanter à notre tour. Quand tout le monde fut à peu près ivre, on apporta de la viande de mouton qui fut aussitôt dévorée; après cela, du poisson, c'est-à-dire des carpes sans sel et sans pain; il me fallut en manger. C'est ainsi que l'on passa la journée jusqu'au soir. Et lorsque l'ivresse fit chanceler la reine elle-même, elle monta dans son chariot, au milieu des

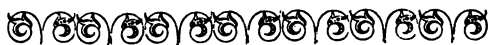
chants et des hurlements des prêtres, et elle suivit son chemin.

Le dimanche suivant, le jour où se lit l'évangile « Des noces ont été célébrées « à Cana en Galilée » (2<sup>e</sup> dimanche après l'Epiphanie), la fille du khân, dont la mère était chrétienne, survint et fit de même, toutefois sans une telle solennité; car elle ne donna point des présents, mais à boire seulement aux prêtres jusqu'à les rendre ivres, et elle leur offrit à manger du mil frit.

Avant le dimanche de la septuagésime, les Nestoriens jeûnent pendant trois jours; ils les nomment le jeûne de Jonas, prêché par lui aux Ninivites. Les Arméniens jeûnent alors cinq jours, et ils les nomment le jeûne de saint Serkis qui est leur plus grand saint; des Grecs prétendent qu'il a été *Canon*. Les Nestoriens commencent leur jeûne le mardi (*tertia feria*), et le font cesser le jeudi (*quinta feria*); de sorte que, le vendredi (*sexta feria*), ils mangent de la viande. J'ai vu alors le chancelier, qui est le secrétaire d'Etat, nommé Bulgai, leur faire apporter en ce temps de la viande le vendredi, et ils la bénirent avec des cérémonies solennelles, comme on bénit l'Agneau pascal. Mais lui, il n'en mangea point, et cela d'après le conseil de maître Guillaume de Paris, qui le fréquente beaucoup. Le moine lui-même enjoignit à Mangou de jeûner cette semaine; ce qu'il fit, ainsi que je l'ai entendu dire.

C'est pourquoi la veille de la septuagésime, quand les Arméniens célèbrent la Pâque, nous allâmes processionnellement à la résidence de Mangou, et le moine et nous deux, ayant été préalablement fouillés de crainte que nous eussions des couteaux, nous fûmes introduits à l'audience du khân.





## *OS BRULÉS*

---

ET comme nous entrions, sortit un individu emportant des os d'épaules de mouton, tout carbonisés, et j'étais très-curieux de savoir ce qu'il voulait faire avec cela. Ayant demandé plus tard ce que cela signifiait, j'appris qu'on n'entreprenait rien d'important sans avoir au préalable consulté ces os ; et il n'est permis à personne d'entrer dans la demeure du khân, s'il n'a d'abord consulté ces os. C'est une manière de divination : quand le khân veut entreprendre quelque chose, il se fait apporter trois de ces os avant leur combustion et, les tenant entre les mains, il réfléchit à ce qu'il veut faire ; l'entreprendra-t-il, ou ne l'entreprendra-t-il pas ? Puis il remet ces os à un de ses gens pour les consumer. Pour cela, il y a près de sa résidence deux petites maisons dans lesquelles on brûle ces os et où l'on en a le plus grand soin. Une fois calcinés, on les rapporte au khân qui regarde très-



attentivement si la chaleur du feu les a laissés intacts dans toute leur longueur. S'il en est ainsi, il juge qu'il peut donner suite à ses projets. Si au contraire il y remarque la moindre fissure ou s'il s'en détache des éclats, il n'entreprend rien.





## NOUVELLE AUDIENCE

DE MANGOU-KHAN

---

LORSQUE nous nous trouvâmes en la présence du khân, avertis à l'avance de ne pas toucher le seuil de la porte, les prêtres nestoriens lui apportèrent l'encens, et lui, il en mit une parcelle dans l'encensoir, et ils l'encensèrent. Ensuite, ils chantèrent en bénissant son breuvage; le moine en fit autant après eux, et nous les imitâmes. Et comme il remarquait que nous tenions des Bibles devant nous, il se les fit apporter et les regarda très-attentivement. Après qu'il eut bu et que le grand-prêtre eût reçu sa coupe, il la présenta aux autres prêtres. Puis, nous sortîmes; mon compagnon resta un peu en arrière. Et cependant lorsque nous fûmes dehors, mon compagnon en nous suivant se retourna vers le khân pour le saluer et heurta par hasard le seuil de la maison; et comme nous nous hâtions de gagner celle de Bâ-

tou son fils, ceux qui étaient chargés de la garde du seuil saisirent mon compagnon et l'empêchèrent de nous suivre; ils appelèrent quelqu'un et lui ordonnèrent de le conduire chez Bulgai, qui est le premier secrétaire de la cour et condamne les coupables à mort. Or, j'ignorais cela. Cependant, en me retournant et ne voyant pas venir mon compagnon, je pensai qu'on l'avait retenu pour lui donner des vêtements plus légers; car il était si faible et si chargé de fourrures qu'il put à peine marcher. On appela alors notre interprète et on le fit asseoir à ses côtés. Nous, nous allâmes à la maison du fils aîné du khân, qui a déjà deux femmes, et qui est logé à droite de la cour de son père; dès que celui-ci nous vit venir, il descendit du lit sur lequel il était assis, se prosterna par terre, frappant la terre du front et adorant la croix. S'étant redressé, il la fit placer avec la plus grande vénération dans un endroit élevé sur un drap neuf et tout près de lui. Son maître est un certain prêtre nestorien, nommé David, un véritable ivrogne qui lui donne des leçons. Il nous fit alors asseoir et donner à boire aux prêtres. Il but à son tour après avoir reçu leur bénédiction.

Nous allâmes ensuite à la cour de la seconde femme du khân. Son nom est Cota et elle est idolâtre; nous la trouvâmes malade et couchée dans son lit. Le moine la

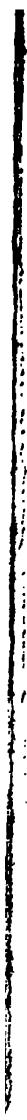
fit alors lever, et lui ordonna d'adorer la croix à genoux et en frappant la terre du front; lui, il se tenait debout avec la croix à l'ouest de la maison, et elle, à l'est. Puis, cela fait, ils changèrent de place, et le moine alla avec sa croix à l'orient et elle à l'occident; et lui, il ordonna avec la même audace à cette femme si faible qu'elle pouvait à peine se tenir sur les pieds, de se prosterner de nouveau trois fois pour adorer la croix du côté de l'orient, à la manière des chrétiens; ce qu'elle fit encore. Il lui dit aussi de faire le signe de la croix sur le front et la poitrine. Ensuite elle se recoucha dans son lit, nous priâmes pour elle et nous nous dirigeâmes vers la troisième résidence où se trouvait ordinairement une dame chrétienne. Après sa mort, lui avait succédé une jeune fille qui, avec la fille de son maître, nous reçut avec plaisir; et tous dans ce logis adorèrent dévotement la croix, et on la posa sur un drap de soie dans un endroit élevé. Puis on apporta de la viande, c'est-à-dire de la chair de mouton; elle fut placée devant le maître de scéans, et distribuée ensuite aux prêtres. Le moine et moi, nous ne mangeâmes ni ne bûmes point. Tout étant consommé, il nous fallut aller à la chambre de cette demoiselle Cherima, qui était derrière cette grande maison de sa mère. A la vue de la croix, elle se jeta à terre et l'adora très-dévotement parce

qu'elle était très-éclairée dans sa religion et la plaça dans un endroit élevé, sur un drap de soie, et tous les draps sur lesquelles avait reposé la croix appartenrent au moine. Cette croix avait été apportée par un certain Arménien qui était venu avec le moine, à ce qu'il disait, de Jérusalem ; elle était d'argent et pesait bien quatre marcs et avait quatre pierres précieuses à ses angles et une au milieu. On n'y voyait pas l'image du Sauveur, parce que les Arméniens et les Nestoriens sont honteux de voir le Christ attaché à la croix. Le moine la présenta à Mangou qui lui demanda ce qu'il désirait. Celui-ci répondit qu'il était le fils d'un prêtre arménien, dont les Sarrazins avaient détruit l'église, et le pria de l'aider à la reconstruire. Mangou lui demanda ensuite à quel prix il pourrait la faire réédifier, et il répondit pour deux cents iascots, c'est-à-dire pour deux mille marcs. Et le khân ordonna de lui délivrer des lettres pour celui qui reçoit les impôts en Perse et dans la grande Arménie, afin que ce dernier lui payât cette somme d'argent. Le moine portait cette croix partout avec lui, et les prêtres voyant le bénéfice qu'elle lui rapportait, commencèrent à en être jaloux.

Nous fûmes donc à la maison de cette demoiselle et elle fit les prêtres copieusement boire. De là nous allâmes à la quatrième demeure qui était la dernière par là

nombre et la dignité; car le souverain en visitait peu la dame, et sa maison tombait de vétusté, et elle-même était peu agréable. Mais après Pâques, le khân lui fit faire une nouvelle résidence et de nouveaux chariots. Celle-ci, comme la seconde femme, savait peu de chose ou rien du christianisme; elle était idolâtre et consultait les devins. Toutefois, à notre entrée elle adora la croix, comme le moine et les prêtres le lui avaient enseigné. Là, les prêtres burent de nouveau et nous revînmes ensuite à notre oratoire qui n'en était pas éloigné, accompagnés des prêtres qui chantaient ou plutôt hurlaient, étant dans un état d'ivresse; ce qui dans ce pays n'est pas chose reprehensible, ni chez l'homme, ni chez la femme. Alors on amena mon compagnon, et le moine lui reprocha avec dureté d'avoir touché le seuil. Le lendemain, arriva Bulgai, le grand justicier, et il s'enquit minutieusement si quelqu'un nous avait avertis de ne pas toucher le seuil, et je répondis : « Seigneur, nous « n'avions pas d'interprète avec nous; « comment pouvions-nous comprendre? » Alors il lui pardonna. Je ne lui permis plus jamais d'entrer dans une maison du khân.

.....





## *VISITE AUX MALADES*

---

PLUS tard, il assura que cette dame Cocta, qui était malade depuis le dimanche de la sexagésime, l'était davantage; elle allait mourir et les sortilèges des idolâtres ne pouvaient lui servir de rien. Mangou envoya alors demander au moine s'il pourrait faire quelque chose pour elle, et le moine lui répondit assez légèrement qu'il livrerait sa tête au khân, s'il ne la guérissait pas. Après cette réponse, le moine nous appela, nous exposa l'affaire en pleurant et nous supplia de prier avec lui toute la nuit, ce que nous fîmes. Or, il avait une certaine racine qu'on appelle rhubarbe; il la réduisit en poudre et la posa dans de l'eau, avec une petite croix enrichie de l'image du Sauveur. Il prétendait savoir par elle si le malade devait guérir ou mourir. S'il devait échapper, elle adhérerait à sa poitrine comme y étant collée; si au contraire il devait succomber, elle n'adhérerait pas. Pour moi, j'étais



convaincu que cette rhubarbe était quelque chose de sacré qu'il avait apporté de la terre sainte de Jérusalem. Et il donna à boire de cette eau à tous les malades, et il devait nécessairement arriver que leurs entrailles fussent singulièrement tourmentées par un breuvage aussi amer. Aussi une telle perturbation du corps passa-t-elle pour un miracle. Pendant qu'il préparait ce remède, je lui dis de le faire avec de l'eau bénite de l'église romaine, parce qu'elle a une grande vertu pour chasser les démons, et que nous avions compris que la princesse était possédée du démon. À sa prière, nous lui fîmes de l'eau bénite et le moine la mêla à la rhubarbe et y fit tremper son crucifix toute la nuit. Je lui dis aussi que s'il était prêtre, le sacrement de l'Ordre conférait le pouvoir d'exorciser. Il me répondit qu'il n'avait jamais reçu l'Ordre, qu'il était même illettré, étant tisseur de toiles de sa profession ; ainsi que je l'appris plus tard dans sa patrie en m'en retournant par là.

Le lendemain donc, nous nous rendîmes chez la princesse malade, le moine et moi, et deux prêtres nestoriens ; elle était dans un petit appartement derrière sa demeure principale. À notre entrée, elle se dressa sur sa couche, adora la croix, la fit placer près d'elle sur un drap de soie, but de l'eau bénite mélangée de rhubarbe et s'en lava la poitrine ; le moine me pria de

lire l'Evangile sur elle. Je lis la Passion du Seigneur selon saint Jean. Enfin, elle se réjouit se sentant mieux, et fit apporter quatre iascots d'argent, qu'elle plaça d'abord aux pieds de la croix ; elle en donna un au moine et m'en présenta un autre que je ne voulus pas accepter. Alors le moine tendant la main le prit. Ensuite elle en donna un à chacun des prêtres, de sorte qu'elle distribua ainsi la valeur de quarante marcs. Elle fit alors apporter du vin, le donna à boire aux prêtres, et moi, je dus boire trois fois de sa main en l'honneur de la Trinité. Elle voulait aussi m'apprendre sa langue et riait de moi, parce que j'étais muet, n'ayant pas d'interprète avec moi.

Le lendemain nous retournâmes chez la princesse, et Mangou-Khân, ayant appris que nous étions là, nous appela chez lui parce qu'il avait entendu dire que cette dame était mieux. Nous le trouvâmes avec quelques familiers absorbant de la terre liquide, c'est-à-dire un aliment pâteux, pour se fortifier la tête, et devant lui gisaient des os d'épaules de mouton brûlés ; il prit la croix dans la main. Mais je ne vis pas qu'il la baisât ou l'adorât ; il la regardait en demandant je ne sais quoi. Puis, le moine le pria de lui permettre de porter la croix au bout d'une lance, parce que j'avais dit quelque chose de cela au moine, et Mangou répondit : « Portez-

« la selon que vous le jugerez le plus convenable. » Ensuite, nous le saluâmes et nous nous rendîmes chez la princesse, et la trouvâmes bien portante et enjouée, et elle but encore de l'eau bénite, et nous lûmes la Passion sur elle. Ces misérables prêtres ne lui avaient jamais rien appris de la foi, ni parlé de se faire baptiser. Or, moi, je m'assis là muet, ne pouvant rien dire, et elle m'enseignait encore sa langue. Les prêtres ne la dissuadaient pas non plus d'avoir recours aux sortilèges; car j'ai vu chez elle quatre épées à moitié tirées du fourreau, une à la tête de son lit, l'autre à ses pieds, et les deux autres à chaque côté de la porte. J'y ai vu encore un calice d'argent, pareil à nos calices, qui avait peut-être été enlevé dans quelque église de la Hongrie. Il était plein de cendres et suspendu à la paroi, et sur ces cendres était une pierre noire, et les prêtres ne lui avaient jamais dit que c'était mal. Au contraire eux-mêmes en font autant et l'enseignent par leur exemple.

Pendant trois jours nous visitâmes la princesse, et la santé lui fut complètement rendue. Alors le moine fit une bannière couverte de croix et demanda une canne longue comme une lance, et nous portâmes la croix au bout de cette perche. J'honorais ce moine comme un évêque, parce qu'il savait l'idiome du pays. Cependant, il faisait beaucoup de choses qui ne me

plaisaient pas. Ainsi, il se fit faire un siège pliant, comme en ont ordinairement les évêques, et des gants et un chapeau de plumes de paon avec une croix d'or dessus : je n'approuvai que la croix. Il avait les ongles ulcérées et les couvrait d'onguent. Son langage était celui d'un présomptueux. Les Nestoriens récitaient aussi des versets du psautier sur deux baguettes jointes, que deux hommes tenaient entre les mains. Le moine était présent à tout cela, et il y avait en lui beaucoup d'autres choses ridicules et qui me déplaisaient. Cependant, nous ne l'abandonnâmes point à cause de la vénération que nous avions pour la croix. Nous la portâmes très-haut partout où nous nous trouvions, et en chantant : « *Vexilla regis prodeunt*; » de quoi les Sarrazins furent stupéfaits.







## DE CARACORUM AU CATHAY

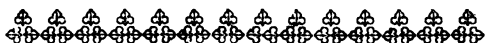
---

DEPUIS le jour où nous fûmes arrivés à la cour de Mangou - Khân, ce prince n'alla que deux fois au midi et il commençait déjà de retourner vers le nord, c'est-à-dire vers Caracorum. Pendant le voyage, je remarquai seulement ce dont m'avait parlé, à Constantinople, Baudouin de Hainaut qui avait été par là; à savoir que l'on montait toujours en marchant et que l'on ne descendait jamais. En effet, tous les fleuves se dirigeaient de l'est à l'ouest, soit en droite ligne, soit autrement, c'est-à-dire en gagnant le midi ou le nord. J'interrogeai les prêtres qui étaient venus du Cathay, et ils me dirent que de l'endroit où je rencontrai Mangou - Khân jusqu'au Cathay, il y avait une distance de vingt journées. Entre le midi et l'est jusqu'à Onam-Kerule (Mancherule), le véritable pays des Moals, où se trouve la cour de Chingis-Khân, il y avait dix journées en droite ligne vers l'est, et dans ces contrées

de l'est il n'y a pas une ville. Cependant on rencontrait des populations nommées *Su-Moals* <sup>58</sup>, c'est-à-dire « Moals des eaux »; car *Su* en tartare signifie « eau ». Ils vivent de la pêche et de la chasse, n'ayant aucun troupeau de bœufs ni de moutons.

De même, vers le nord, il n'y a pas de ville, mais des peuples pasteurs appelés Kerkis <sup>59</sup>. Il s'y trouve aussi des Orengay, qui s'attachent, aux pieds, des os polis et glissent avec cela sur la glace ou sur la neige gelée, avec tant de rapidité qu'ils saisissent des oiseaux et des quadrupèdes. Il y a encore vers le nord d'autres peuples misérables qui s'y étendent aussi loin que le froid le permet, et atteignent vers l'ouest la terre de Pascatir ou la Grande-Hongrie dont je vous ai parlé plus haut. On ignore les limites de ce coin du Nord à cause des grands froids, car il y a des monceaux de neige qui ne fondent jamais. Je m'informai de l'existence de ces monstres ou de ces hommes monstrueux, mentionnés par Isidore et Solin. On me dit qu'on n'avait jamais rien vu de pareil et je fus très-étonné de cette réponse. Tous ces peuples, quoique pauvres, doivent être au service des Moals d'une manière ou d'une autre; car c'est un ordre de Chingis que personne ne soit exempt de travailler, à moins que la vieillesse ne s'y oppose.

~~~~~



ÉTRES DIFFORMES

UNE fois, vint s'asseoir près de moi un prêtre du Cathay, revêtu de drap rouge d'une couleur très-belle, et je lui demandai d'où l'on tirait cette couleur. Il me raconta que dans l'est du Cathay il y a des rochers très-élevés, où vivent certaines créatures qui ont la forme humaine, excepté les genoux qu'elles ne peuvent plier. Aussi se meuvent-elles je ne sais trop comment, en sautant. Leur taille ne dépasse pas une coudée, et tout leur corps est couvert de poils. Ces êtres habitent des cavernes inaccessibles. Les chasseurs leur apportent de la cervoise pour les enivrer ; ils font des trous dans les rochers en forme de vases et y versent de cette cervoise. Le Cathay n'a pas de vin, mais on commence à y planter des vignes et on fait une boisson avec du riz.

Or, ces chasseurs se cachent et les fauves sortent de leurs cavernes, goûtent de cette cervoise et crient : « *Chin, chin.* »

C'est de ce cri que ces animaux ont reçu leur dénomination, car on les appelle « Chinchin. » Alors, ils s'assemblent en foule, avalent ce breuvage, et s'étant enivrés, ils s'endorment sur ces rochers. Puis, les chasseurs s'approchent et lient les pieds et les mains à ces endormis. Ensuite, ils leur ouvrent une veine du cou, en tirent trois ou quatre gouttes de sang, et après ils les renvoient libres. Ce sang, au rapport du prêtre du Cathay, est excellent pour teindre en pourpre ou écarlate. On me raconta aussi, — ce que je ne crois pas d'ailleurs, — qu'au-delà du Cathay il y a une province où tout homme qui y entre ne vieillit plus, quel que soit son âge.

Le Cathay touche à l'Océan, et maître Guillaume de Paris m'a dit qu'il a vu là des émissaires de certains hommes qu'on appelle Taules et Manses ⁶⁰ ; ils habitent des îles entourées d'une mer couverte de glace en hiver, de sorte que les Tartares peuvent alors les envahir. Aussi offrirent-ils, afin de pouvoir vivre en paix, de leur payer annuellement trente fois deux mille tumen de iascots ⁶¹.





BILLETS DE BANQUE

ÉCRITURE DE LA CHÎNE

LA monnaie ordinaire du Cathay est une carte de coton (*wambasio*), de la largeur et de la longueur d'une paume, et sur laquelle on imprime des lignes semblables à celles du sceau de Mangou-Khân. Les Cathayens écrivent avec un pinceau pareil à celui des peintres, et une seule figure comprend plusieurs lettres exprimant un seul mot. Les Thibétains écrivent comme nous, de gauche à droite, et ont des caractères tout à fait semblables aux nôtres. Ceux du Tangut écrivent de droite à gauche comme les Arabes et multiplient les lignes en montant. Les Iougoures, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, écrivent de haut en bas. La monnaie ordinaire des Russes consiste en petites peaux variées, vertes et grises.

Quand nous arrivâmes chez le moine, il nous avertit charitablement de nous abste-

nir de viande, mais il ajouta que notre domestique en mangerait avec les siens, et qu'il nous pourvoirait de farine, d'huile et de beurre. Nous nous conformâmes à ses désirs, quoique mon compagnon souffrit beaucoup à cause de sa faiblesse. Notre nourriture fut donc composée de mil et de beurre, soit une pâte cuite dans de l'eau avec du beurre ou du lait caillé, et de pain sans levain cuit sur du feu fait d'excréments de bœufs ou de chevaux.





LE JEUNE CHEZ LES TARTARES

O^R, vint la quinquagésime qui est le premier jour du carême de tous les Orientaux, et Cotota, la plus grande des dames, jeûna avec ses femmes toute cette semaine. Elle vint tous les jours à notre oratoire et distribua des vivres aux prêtres et aux autres chrétiens, qui accouraient en foule durant cette première semaine pour assister aux offices. Elle me donna, ainsi qu'à mon compagnon, une tunique et des haut-de-chausses de samir (*samico*) gris, fourrés d'étoupes de laine, parce que mon compagnon s'était plaint souvent du poids de ses peaux. Je les acceptai par compassion pour lui, tout en m'excusant de ne pas porter de pareils vêtements et je les donnai à mon interprète. Alors les huissiers de la cour, voyant que chaque jour une telle foule affluait à l'église, qui se trouvait dans les limites du domaine de la cour, envoyèrent au moine un des leurs avec ordre de lui dire qu'ils

ne voulaient pas que tant de monde se présentât là, en dedans des limites de la cour. Le moine lui répondit rudement ; il voulait savoir s'ils transmettaient cet ordre de la part de Mangou, et les menaçait de porter plainte contre eux à Mangou. Mais eux le prévirent et l'accusèrent auprès du khân de ce qu'il parlait trop et assemblait trop de monde autour de sa personne.

Nous fûmes ensuite appelés à la cour le dimanche de la quadragésime, et le moine fut honteusement fouillé pour savoir s'il ne portait point de couteau, et on le contraignit de se déchausser. Nous fûmes introduits auprès du khân ; il tenait à la main une épaule de mouton brûlée et la regardait très-attentivement, comme s'il y lisait quelque chose. Puis, il réprimanda le moine et lui demanda pourquoi il parlait tant aux hommes, lui qui ne devait que prier Dieu. Or, je me tenais en arrière, la tête découverte. Le khân lui dit encore : « Pourquoi ne vous découvrez-vous pas, quand vous vous présentez devant moi, comme le fait ce Franc ? » Et il me fit approcher. Le moine, bien confus, baissa son capuchon contrairement à l'usage des Grecs et des Arméniens ; et lorsque le khân lui eut adressé bien des reproches, nous nous retirâmes. Alors, le moine me pria de porter la croix jusqu'à l'oratoire, parce qu'il ne voulait pas s'en charger lui-même à cause de sa confusion. Quelque

temps après, il se réconcilia avec le khân, lui promettant d'aller trouver le pape et de faire reconnaître sa puissance par toutes les nations de l'Occident. Au sortir de cette audience de Mangou et étant rentré à l'oratoire, il me questionna sur le pape. Il me demanda si je croyais qu'il voulût le recevoir s'il se présentait à lui de la part de Mangou, et lui fournir des chevaux jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle. Il me demanda encore, en me parlant de vous, si je pensais que vous voulussiez envoyer votre fils à Mangou. Je l'avertis alors de faire attention de ne pas promettre des choses fausses à Mangou, parce que le dernier mensonge serait pire que le premier, et que Dieu n'a pas besoin de nos mensonges.







DISCUSSIONS THÉOLOGIQUES

EN ce temps, surgit une difficulté entre le moine et un certain prêtre, nommé Jonas, homme très-instruit, dont le père avait été archidiacre, et que les autres prêtres considéraient comme leur maître. Le moine soutenait que l'homme avait été créé avant le paradis, et que c'était écrit dans l'Evangile. Je fus alors appelé pour trancher la question. Moi, ne sachant pas sur quoi portait leur différend, je répondis que le paradis avait été créé le troisième jour, avec les autres arbres de la terre, et que l'homme l'avait été le sixième jour. Alors le moine dit : « Est-ce « que le diable n'a pas apporté, le premier jour, de la terre des quatre parties « du monde, et de ce limon n'a-t-il pas fabriqué le corps humain, auquel Dieu a « soufflé l'âme ? » En entendant cette hérésie du manichéisme, aussi publiquement soutenue et avec tant d'impudence, je le repris avec aigreur et lui dis de se mettre

le doigt sur la bouche, puisqu'il ignorait les saintes Ecritures, et d'éviter ainsi d'induire en erreur. Mais lui, il se moqua de moi parce que je ne savais pas sa langue. Alors je le quittai et regagnai mon logis. Ensuite, les prêtres et lui se rendirent processionnellement à la cour sans m'y avoir invité, parce que le moine, depuis sa réprimande, ne me parlait plus et ne voulait plus m'emmener selon son habitude. Lorsqu'ils furent en présence de Mangou, le khân, ne me voyant point parmi eux, leur demanda où j'étais et pourquoi je ne me trouvais pas avec eux. Les prêtres eurent peur et s'excusèrent. Ils me rapportèrent les paroles de Mangou et se plaignirent du moine. Après cela, le moine se réconcilia avec moi et moi avec lui, le priant de m'aider à comprendre la langue du pays et lui promettant de l'aider dans l'étude des Saintes-Ecritures; car le frère qui est assisté d'un frère est comme une ville forte ⁶².

La première semaine du jeûne étant écoulée, la princesse ne vint plus à notre oratoire et cessa de nous gratifier de mets et de cervoise selon son habitude. Le moine ne permettait pas qu'on nous en apportât, parce que, disait-il, ils étaient préparés avec de la graisse de mouton. Or, il ne nous donnait pas d'huile, si ce n'est rarement. Nous n'avions donc rien autre chose à manger que du pain cuit sous la

endre et de la pâte cuite à l'eau pour faire du potage, et encore l'eau était-elle de la neige ou de la glace fondue; ce qui est une eau très-mauvaise. Mon compagnon en fut très-affligé. Je fis part de nos besoins à David lui-même, le maître du fils aîné du khân, et il rapporta mes paroles au souverain qui ordonna aussitôt de nous servir du vin, de la farine et de l'huile. Les Nestoriens et les Arméniens ne mangent jamais du poisson pendant le carême. On nous servit donc une outre de vin. Le moine disait qu'il ne mangeait que le dimanche. La princesse nous envoya de la pâte cuite avec du vin aigre pour souper. Mais le moine avait près de lui sous l'autel une corbeille avec des amandes, des raisins, des prunes sèches et beaucoup d'autres fruits, dont il mangeait tous les jours quand il était seul. Nous, nous ne mangions qu'une fois par jour et dans la plus grande tristesse; car lorsqu'ils apprenaient que Mangou-Khân nous avait donné du vin, ils se ruaient sur nous impudemment et comme des chiens, ces prêtres nestoriens qui chaque jour s'enivraient à la cour, et ces Moals et ces familiers du moine. Le moine lui-même, lorsque quelqu'un venait le visiter et qu'il voulût lui donner à boire, envoyait nous demander du vin. C'est pourquoi ce vin nous était plutôt une cause d'affliction qu'une consolation, parce que

nous ne pûmes lui en refuser sans l'offenser. Si nous lui en donnions, il nous manquait, et lorsqu'il nous manquait, nous n'osions plus en demander à la cour.





LA COUR DE MANGOU-KHAN

VERS la mi-carême, le fils de maître Guillaume (l'orfèvre) vint apporter une belle croix d'argent, faite à la mode de France, avec un christ en argent fixé dessus. Ce que voyant, les moines et les prêtres l'enlevèrent, et le jeune homme devait la présenter de la part de son patron à Bulgai lui-même, qui est le premier secrétaire de la cour. Je fus très-scandalisé d'apprendre cette nouvelle. Ce jeune homme déclara aussi à Mangou-Khân que l'ouvrage qu'il lui avait commandé était achevé. Je vous en ai fait la description.

Mangou a à Caracorum une grande cour sous les murs de la ville, close d'un mur de briques comme sont fermés chez nous les prieurés des moines. Là, est un palais où il donne un grand festin deux fois l'an, à Pâques quand il passe par là, et en été quand il en revient. Cette dernière fête est la plus grande, parce qu'alors se rendent à sa cour tous les no-

bles qui en sont éloignés de plus de deux mois de distance, et que le souverain leur distribue des vêtements et des présents, et étale avec ses largesses toute sa magnificence. Il y a là aussi beaucoup de maisons, longues comme des granges, dans lesquelles sont enfermés ses vivres et ses trésors. A l'entrée de ce grand palais, — car il ne conviendrait pas d'y introduire des outres avec du lait ou autre breuvage, — maître Guillaume de Paris plaça un grand arbre d'argent, au pied duquel sont quatre lions d'argent ayant un tuyau et vomissant tous du lait blanc de jument. Quatre tuyaux sont introduits dans l'arbre jusqu'à son sommet, et de là, ils répandent leur liqueur par les gueules de serpents dorés, dont les queues enlacent le tronc de l'arbre. L'un de ces canaux verse du vin, l'autre du caracosmos ou lait de jument purifié, un autre du boal ou de l'hydromel, un autre de la cervoise de riz ; et chaque liqueur est reçue au pied de l'arbre dans un vase spécial. Tout en haut, l'artiste avait posé un ange avec une trompette, et au-dessous de l'arbre, il avait pratiqué une crypte dans laquelle un homme pouvait se cacher. Un conduit montait par le milieu de l'arbre jusqu'à l'ange. Il avait d'abord fait des soufflets, mais ils ne produisaient pas assez de vent. En dehors du palais, est une caverne où l'on enferme les boissons et où se tiennent

des employés prêts à verser, aux premiers sons de la trompette de l'ange. Et les branches de l'arbre sont d'argent, et les feuilles et les fruits aussi. Quand le chef des échantons manque de boisson, il crie à l'ange de sonner de la trompette. Alors l'homme caché dans la crypte souffle dans le conduit qui aboutit à l'ange; l'ange met la trompette à la bouche et la trompette sonne très-fort au loin. A cette voix retentissante, les officiers qui sont dans la caverne versent chacun sa liqueur dans le tuyau dont il est chargé, et les tuyaux la déversent dans les vases déposés au pied de l'arbre, et alors les échantons y puisent de cette liqueur et en portent aux hommes et aux femmes du palais. Ce palais est comme une église, ayant une nef au milieu et deux bas-côtés séparés de la nef par deux rangs de colonnes. Trois portes sont au midi, et devant la porte du milieu, à l'intérieur, est cet arbre. Le khân a son siège au nord sur une estrade, de manière à être vu par tous, et on y monte par deux escaliers : par l'un, on lui apporte sa nourriture et l'on descend par l'autre. L'espace compris entre l'arbre et ces escaliers est vide, car là se tiennent l'officier chargé de présenter au khân les mets qu'il désire manger, et les ambassadeurs qui lui apportent des présents; et lui, il est assis tout en haut, comme un dieu. A sa droite, c'est-à-dire à l'ouest, sont les hom-

mes, à sa gauche les femmes ; car le palais s'étend en longueur du nord au sud. A droite, près des colonnes, s'élèvent des gradins (*exedraë*) en forme d'amphithéâtre (*solarii*) où se placent le fils et les frères du khân, et à gauche ses femmes et ses filles. Une seule femme est assise à ses côtés, mais sur un siège moins élevé que le sien.

Lorsque le souverain eut appris que maître Guillaume avait terminé son ouvrage, il lui ordonna de le mettre en place et de l'y bien fixer. Vers le dimanche de la Passion, l'artiste partit avec ses petites maisons ambulantes, laissant les grandes derrière lui. Le moine et nous, nous l'accompagnâmes et il nous gratifia d'une outre de vin. Il traversa des montagnes où régnaient un grand vent et un froid excessif, et où il tombait de la neige en abondance. Aussi nous fit-il demander, au milieu de la nuit, de prier Dieu afin qu'il tempérât la rigueur de la saison, parce que toutes les bêtes du pays étaient en danger de mort, surtout celles qui étaient pleines et sur le point de mettre bas. Alors le moine lui envoya de l'encens, le requérant de le jeter lui-même sur les charbons et de l'offrir à Dieu. Je ne sais s'il fit l'une et l'autre chose, mais l'ouragan qui durait depuis deux jours se calma à l'approche du troisième.

~~~~~



## CARACORUM

---

**L**E dimanche des Rameaux. nous touchâmes à Caracorum. Aux premières lueurs du matin, nous bénîmes des rameaux où la sève n'apparaissait pas encore, et vers nones, ou la neuvième heure, nous entrâmes dans la ville, la croix haute et bannière déployée, en passant par le quartier des Sarrazins et leurs places publiques, jusqu'à l'église. Les Nestoriens vinrent en procession au-devant de nous. Entrés dans l'église, nous les trouvâmes prêts à célébrer la messe; et celle-ci finie, ils communierent tous et me demandèrent si je voulais communier avec eux. Je leur répondis que j'avais déjà bu et que le sacrement ne pouvait être reçu qu'à jeun.

La messe dite, le soir approchait et maître Guillaume nous conduisit avec une grande joie à sa maison pour souper avec lui. Sa femme était fille d'un Lorrain et née en Hongrie, elle parlait bien le français et la langue de Comanie. Nous ren-




contrâmes encore là un autre Européen, nommé Basyle, fils d'un Anglais et né en Hongrie, et qui parlait les mêmes langues. Le souper se passa dans une joie sincère, et les Tartares nous conduisirent après au logis qu'ils nous avaient préparé, non loin de l'église et de l'oratoire du moine. Le lendemain, le khân entra dans son palais, et le moine, les prêtres et moi, nous nous rendimes auprès de lui. On ne permit pas à mon compagnon de nous accompagner parce qu'il s'était une fois heurté au seuil de la porte. Quant à moi, j'hésitai longtemps; devais-je y aller ou ne pas y aller? Si je me retirais des autres chrétiens, je craignais de causer du scandale, d'autant plus que le khân me désirait. Craignant d'un autre côté d'empêcher le bien que j'espérais obtenir, je me décidai enfin à me rendre à la cour, quoique je la visse adonnée aux sortilèges et à l'idolâtrie. Je ne fis que prier à haute voix pour toute l'Eglise et pour le khân lui-même, afin que Dieu le dirigeât dans la voie du salut éternel.

Nous entrâmes donc dans cette cour qui est assez bien disposée et qui, l'été, est arrosée par des canaux. Nous entrâmes ensuite dans le palais tout plein d'hommes et de femmes et nous nous tinmes devant le khân, ayant derrière nous cet arbre qui occupait avec des vases la plus grande partie du palais. Les prêtres avaient ap-

porté deux petits pains bénits et des fruits dans un bassin et ils les lui présentèrent après les avoir bénits. Le sommelier les porta au khân qui était assis sur une estrade très-élevée. Mangou mangea aussitôt un de ces pains et fit remettre l'autre à son fils et à un frère cadet, qui avait été élevé par un prêtre nestorien et savait quelque chose de l'Evangile. Aussi me demanda-t-il ma Bible pour la voir. Après les prêtres, le moine dit sa prière et moi après lui. Alors Mangou nous promit de venir le lendemain à l'église, qui est assez grande et belle, étant toute tendue de draps de soie brodés d'or. Mais le lendemain il continua sa route, se faisant excuser auprès des prêtres de ce qu'il n'osait venir à l'église, parce qu'il avait appris qu'on y avait apporté des morts. Mais nous, nous restâmes avec le moine et les autres prêtres de la cour à Caracorum pour y célébrer la fête de Pâques.







## *LA FÊTE DE PAQUES A CARACORUM*

---

OR, le jeudi saint approchait et Pâques aussi, et je n'avais point mes ornements sacerdotaux, et j'observais la manière de consacrer des Nestoriens, et j'étais très-anxieux. Recevrai-je le sacrement de leurs mains? ou consacrerai-je moi-même dans leurs vêtements, avec leur calice et sur leur autel? ou m'abstiendrai-je entièrement de recevoir le sacrement? Il y avait là une foule de chrétiens hongrois, alains, russes, géorgiens, arméniens, qui tous avaient été privés du sacrement depuis leur captivité, parce que les Nestoriens ne voulaient pas les admettre dans leur église, s'ils n'étaient pas baptisés par eux. Cependant ces prêtres ne nous firent aucune objection à cet égard. Au contraire, ils reconnaissaient que l'Eglise romaine était la tête de toutes les églises, et qu'ils devraient eux-mêmes recevoir leur patriarche du pape si les chemins étaient praticables. Et ils nous offrirent libéralement

leur sacrement et me firent placer à l'entrée du chœur afin que je visse leur manière de consacrer, et la veille de Pâques, auprès des fonts baptismaux, afin que je pusse voir comment ils baptisent. Ils prétendent qu'ils ont de cet onguent dont Marie-Magdeleine oignit les pieds du Seigneur et ils y versent de l'huile en quantité égale à celle enlevée, et ils y trempent leur pain. Or, tous les Orientaux mettent dans leur pain, au lieu de levain, soit de la graisse, soit du beurre, soit du suif fait de la queue de mouton, soit de l'huile. Ils disent aussi qu'ils ont de la farine dont fut fait le pain consacré par Notre-Seigneur, et ils en remettent autant qu'ils en enlèvent. Ils ont une chambre à côté du chœur de l'église et un four où ils font le pain qu'ils doivent consacrer avec un grand respect. Ils confectionnent donc avec cette huile un pain de la largeur d'une main, qu'ils divisent d'abord en douze parties en souvenir des douze apôtres. Ils subdivisent ensuite ces parties en autant de fragments qu'il y a de communicants ; le prêtre dépose le corps de Jésus-Christ dans la main de chacun d'eux, et chacun le reçoit avec une profonde révérence et porte la main au sommet de la tête. Ces chrétiens et le moine lui-même insistèrent et me prièrent, au nom de Dieu, de vouloir bien célébrer les saints mystères. Alors j'entendis leur con-

fession, comme je le pus, par un interprète, leur expliquant les dix commandements de Dieu et les sept péchés capitaux, et tout ce qui est nécessaire pour être contrit et absous. Ils ne s'accusaient point du péché de larcin, disant qu'ils ne pouvaient vivre sans voler parce que leurs seigneurs les privaient de nourriture et de vêtements. Alors moi, en considération de si injustes privations, je leur dis qu'ils pouvaient s'approprier sur les biens de leurs maîtres tout ce qui leur serait nécessaire, et j'étais prêt à soutenir cette thèse devant Mangou-Khân lui-même. Il y avait aussi des guerriers qui trouvaient une excuse dans l'obligation où ils étaient de devoir aller à la guerre sous peine d'être tués. A ceux-là, je défendis énergiquement de marcher contre les chrétiens et de leur faire le moindre tort, et leur dis de souffrir plutôt la mort, car ils seraient martyres. J'ajoutai que si quelqu'un avait l'intention de me reprocher une telle doctrine devant Mangou-Khân, j'étais tout prêt à la prêcher devant lui; car les Nestoriens de la cour étaient présents à mes enseignements, et je soupçonnais bien qu'ils les rapporteraient.

Or, maître Guillaume avait fait faire pour nous un fer pour y mouler des hosties et avait fait pour lui quelques ornements, car il était un peu lettré et remplissait les fonctions de clerc à l'église. Il

avait fait faire aussi dans le style français une image de la sainte Vierge et sur les panneaux de la cloison il sculpta avec talent des figures de l'Evangile. On lui doit une boîte d'argent pour y enfermer le corps du Christ et des reliques dans de petites cellules pratiquées à l'intérieur. Enfin, il avait construit un oratoire sur un chariot, parfaitement peint et où étaient représentées des scènes de l'Histoire-Sainte. J'acceptai donc ses ornements et les bénis et nous fîmes selon notre manière de très-belles hosties, et les Nestoriens m'assignèrent leur baptistère où il y avait un autel. Leur patriarche leur avait envoyé de Bagdad un cuir, quadrangulaire comme un autel portatif, oint de crème, dont ils se servent au lieu de pierre consacrée. Je célébrai donc la messe, le jeudi saint, avec leur calice d'argent et leur patène, qui sont deux grands vases; de même, le jour de Pâques. Et nous donnâmes la communion au peuple, avec la bénédiction de Dieu, comme je l'espère. Plus de soixante personnes furent baptisées, la veille de Pâques, en très-bon ordre, et la joie parmi les chrétiens fut généralement très-grande.





## MALADIE

DE M<sup>o</sup> GUILLAUME ET D'UN PRÊTRE NESTORIEN

IL arriva que maître Guillaume tomba gravement malade. Et lorsqu'il fut en convalescence, le moine le visita et lui donna à boire de la tisane de rhubarbe, de sorte qu'il faillit le tuer. Lorsque je fus le visiter à mon tour, je le trouvai si abattu que je lui demandai ce qu'il avait bu ou mangé. Il me dit quelle potion le moine lui avait administrée, et qu'il en avait bu deux écuelles bien pleines, croyant que c'était de l'eau bénite. Ayant rencontré le moine, je lui dis : « Conduis-  
« toi comme un apôtre en faisant des mi-  
« racles par la vertu de la prière et du  
« Saint-Esprit, ou bien sois un médecin  
« qui observe les règles de l'art de guérir.  
« Tu donnes à boire à des hommes non  
« préparés une médecine à forte dose,  
« comme si c'était quelque chose de con-  
« sacré; tu en serais très-blâmé si cela



« était su du public. » Alors il commença à avoir peur et à se méfier de moi.

En ce temps, le prêtre qui passait pour l'archidiacre des Nestoriens tomba aussi malade, et ses amis envoyèrent chercher un devin sarrazin, qui leur dit : « Un « homme maigre, ne mangeant ni ne bu-  
« vant pas, et ne dormant pas dans un  
« lit, s'est fâché contre lui. S'il pouvait  
« obtenir sa bénédiction, il pourrait gué-  
« rir. » On comprit qu'il était question du moine et vers minuit la femme, la sœur et le fils du prêtre vinrent prier le moine de donner sa bénédiction à ce malade. On nous engagea même à joindre nos prières aux leurs. Alors, il nous dit à nous qui le supplions : « Ne vous occupez  
« pas de lui, parce que lui, avec trois au-  
« tres de ses pareils, avait formé le projet  
« d'aller à la cour et de persuader à Man-  
« gou-Khân de nous chasser, vous et moi,  
« de ce pays. » Or, une contestation s'é-  
tait élevée parmi eux parce que Mangou et ses femmes avaient envoyé, la veille de Pâques, quatre iascots et des draps de soie pour être distribués entre le moine et les prêtres, et qu'une des quatre pièces de monnaie était fausse, étant en cuivre. Or, il parut aux prêtres que le moine avait eu une part trop grande; il put donc se faire que quelques-unes de leurs paroles lui eussent été rapportées.

Au point du jour, j'allai trouver ce

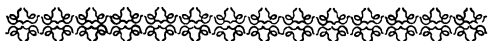
prêtre qui souffrait d'une douleur aiguë au côté et crachait du sang; d'où je conclus que c'était un apostème. Alors je lui conseillai de reconnaître le pape comme le père de tous les chrétiens, ce qu'il fit aussitôt, promettant, si Dieu lui rendait la santé, d'aller baiser les pieds du souverain pontife, et de faire en sorte que le Saint-Père envoyât sa bénédiction à Mangou-Khân. Je l'avertis aussi de restituer tout ce qui ne lui appartiendrait pas. Il me dit qu'il n'avait rien qui appartient à autrui. Je lui parlai encore du sacrement de l'extrême-onction. Il me répondit : « Ce n'est pas dans nos habitudes, et nos « prêtres ne savent comment faire; je « vous prie de faire comme vous le jugez « convenable. » Je lui parlai de plus de la confession, qui n'est pas en usage chez eux. Il dit quelques mots à l'oreille d'un de ses compagnons. Ensuite il se trouva mieux et me pria d'aller chercher le moine. J'y fus. Le moine d'abord ne voulut pas venir; cependant quand il apprit qu'il allait mieux, il arriva avec sa croix, et moi je portai le ciboire de maître Guillaume, où reposait le corps de Jésus-Christ que j'avais réservé le jour de Pâques à la prière de mon compatriote. Alors le moine commença de donner au malade des coups de pied, et il lui embrassait ses pieds avec beaucoup d'humilité. Je lui dis : « Il est d'usage dans l'Eglise

« romaine que les malades reçoivent le  
« corps de Jésus-Christ, comme un viati-  
« que et un fortifiant contre les embûches  
« de l'ennemi. Voici le corps du Christ  
« que j'ai conservé le jour de Pâques. Tu  
« dois le confesser et le demander. » Alors  
il dit avec une foi très-vive : « Je le de-  
« mande de tout mon cœur. » Lorsque  
j'eus découvert l'hostie, il dit avec une  
grande ferveur : « Je crois que c'est mon  
« Créateur et mon Sauveur, qui m'a  
« donné la vie et qui me la rendra après  
« la mort au jour de la résurrection gé-  
« nérale. » Et ainsi il reçut de mes mains  
le corps de Jésus-Christ que j'avais fait  
( *confectum* ) selon les prescriptions de  
l'Eglise romaine. Le moine resta avec lui  
et lui administra en mon absence je ne  
sais quelles potions. Le lendemain, le ma-  
lade ressentit toutes les douleurs de la  
mort. Alors moi, je pris de l'huile que les  
Nestoriens considéraient comme sainte, et  
je l'en oignis selon le rituel de l'Eglise,  
me conformant ainsi à la prière du mori-  
bond. (Je n'avais pas notre huile avec  
moi, parce que les prêtres de Sartach  
avaient tout retenu.) Et comme nous re-  
commandions son âme à Dieu et que je  
voulusse assister à sa mort, le moine m'en-  
voya dire de m'en aller, parce que si je  
restais présent, je ne pourrais plus me  
représenter devant Mangou-Khân durant  
toute l'année. Ses amis que j'interrogeai

sur ce point me dirent que c'était vrai et me conseillèrent de me retirer afin de ne pas être privé du bien que je poursuivais. Le malade mourut et le moine me dit :  
« Soyez sans inquiétude; je l'ai tué par  
« mes prières. Lui seul était instruit et  
« nous était hostile. Les autres ne savent  
« rien. Désormais, tous et Mangou-Khân  
« lui-même seront à nos pieds. » Alors, il me raconta la réponse du devin ; mais, incrédule que j'étais, je m'enquis auprès des prêtres, amis du défunt, si c'était vrai. Ils me répondirent que c'était bien ainsi, mais qu'ils ignoraient s'il en avait été prévenu ou non. J'appris ensuite que le moine fit venir dans sa chapelle le devin et sa femme, leur fit cribler une poudre et en tirer des prédictions. Il avait aussi avec lui un diacre russe qui l'aidait dans ce métier. Ayant eu connaissance de tout cela, j'eus horreur de sa folie et lui dis :  
« Frère, l'homme plein du Saint-Esprit  
« qui enseigne toutes choses, ne doit pas  
« consulter les devins, ni s'inspirer de  
« leurs réponses ; tout cela est défendu et  
« ils sont excommuniés, ceux qui s'adonnent à de telles pratiques. » Il m'affirma qu'il ne faisait rien de tout cela. Or, je ne pouvais pas le quitter, parce que je logeais chez lui par ordre de Mangou-Khân, et je ne pouvais aller ailleurs sans son ordre spécial.

---





### *ENCORE CARACORUM*

QUANT à la ville de Caracorum, vous saurez qu'à l'exception du palais du khân lui-même, elle ne vaut pas le bourg de Saint-Denis, et le monastère de Saint-Denis vaut deux fois plus que ce palais. Il y a là deux quartiers, l'un des Sarrazins où se trouvent les marchés et où abondent les marchands à cause de la cour qui en est peu éloignée, et aussi à cause de la multitude des ambassadeurs. L'autre quartier est celui des Cathayens qui sont tous des artisans. En dehors de ces palais, on voit de grands palais qui sont habités par les secrétaires de la cour. Il y a là douze temples consacrés à des idoles de diverses nations, deux mosquées où l'on observe la loi de Mahomet, et une église de chrétiens à l'extrémité de la ville. — La ville est entourée d'une muraille de terre et elle a quatre portes. A l'est, on vend le mil et d'autres grains, du reste très-rares; à l'ouest, on vend les moutons et les

chèvres; au midi, les bœufs et les chariots; au nord, les chevaux.

Avant suivi la cour, nous arrivâmes ici le dimanche avant l'Ascension. Le lendemain, nous fûmes appelés par Bulgai (qui est le premier secrétaire d'Etat et le grand justicier), le moine et toute sa famille, et nous, et tous les ambassadeurs, et les étrangers qui fréquentaient la maison du moine; et nous fûmes appelés séparément devant Bulgai, d'abord le moine, ensuite nous; et l'on nous demanda d'où nous étions, pourquoi nous étions venus et quels services nous sollicitions. Et l'on procédait à une enquête aussi minutieuse, parce qu'on avait rapporté à Mangou-Khân que quarante Assassins étaient partis pour l'assassiner sous divers déguisements. Vers ce même temps, la dame, dont j'ai parlé plus haut, retomba malade et envoya chercher le moine. Mais lui, ne voulant pas aller chez elle, répondit : « Elle « a déjà appelé des idolâtres, qu'ils la so-  
« gnent s'ils peuvent. Moi, je n'y vais  
« plus. »

La veille de l'Ascension, nous parcourûmes toutes les maisons du khân; et je remarquai que lorsqu'il devait boire, on jetait aussi du cosmos sur ses idoles de feutre. Ce qui me fit dire au moine :  
« Qu'y a-t-il de commun entre le Christ  
« et Belial? Quel rapport y a-t-il entre  
« la croix et ces idoles? »

En outre, Mangou-Khân a huit frères, trois utérins, et cinq consanguins <sup>63</sup>. Il envoya un de ses frères utérins au pays des Assassins, appelé par ceux-ci Muli-bet <sup>64</sup>, avec ordre de les tuer tous. Un autre vint en Perse, il y est déj, à entré et il entrera bientôt, comme l'on croit, en Turquie et fera partir de là une armée contre Baldach et Vastace. Il envoya un des autres au Cathay pour soumettre ceux qui ne reconnaissaient pas encore sa suprématie. Il retint près de lui son plus jeune frère utérin, nommé Arabuccha, qui gouverne la cour de leur mère, une chrétienne au service de laquelle est maître Guillaume. Un de ses frères consanguins avait fait celui-ci prisonnier en Hongrie, dans une ville nommée Belgrade, où il y avait un évêque normand, de Belleville près Rouen, avec un neveu de cet évêque que j'ai vu à Caracorum. Il céda maître Guillaume à la mère de Mangou, parce qu'elle tenait beaucoup à l'avoir. Après sa mort, l'orfèvre passa au service d'Arabuccha avec tous ceux qui appartenaient à la cour de la défunte. Mangou-Khân le connut par cet Arabuccha et, lui ayant commandé l'ouvrage dont j'ai parlé plus haut, il lui fit remettre cent iascots, c'est-à-dire mille marcs.

La veille de l'Ascension, Mangou-Khân dit qu'il voulait aller à la cour de sa mère et la visiter, parce qu'il n'était pas loin



d'elle. Le moine dit qu'il voulait l'accompagner et donner sa bénédiction à l'âme de sa mère. Cela plut au khân. Le soir de l'Ascension, l'état de la princesse empira et le chef des devins envoya au moine l'ordre de ne pas frapper la table. Le lendemain, comme la cour du khân se retirait, celle de la princesse demeura. Mais lorsque nous fûmes arrivés à l'endroit où la cour devait s'arrêter, il fut ordonné au moine de se retirer de la cour plus loin que de coutume; ce qu'il fit. Alors Arabuccha courut au-devant de son frère le khân. Le moine et nous tous voyant que le khân passerait à peu de distance de nous, nous allâmes au-devant de lui avec la croix. Et lui nous reconnaissant, parce qu'il avait visité autrefois notre oratoire, tendit la main et nous donna la bénédiction (*fecit crucem*) comme un évêque la donne. Puis, le moine monta à cheval et le suivit emportant des fruits avec lui. Mais Arabuccha mit pied à terre devant la cour de son frère et attendit qu'il fût de retour de la chasse. Le moine y descendit aussi et lui présenta ses fruits qui furent acceptés. Deux grands de la cour du khân, deux Sarrazins, étaient assis près de lui. Mais Arabuccha, sachant les différends qui séparaient les chrétiens des Sarrazins, demanda au moine s'il connaissait les deux Sarrazins. Le moine répondit : « Je les « connais, parce que ce sont des chiens :

« pourquoi sont-ils près de vous? » Et ceux-ci reprirent : « Pourquoi nous dites-vous des injures, lorsque nous ne vous parlons pas? » Le moine insista : « C'est vrai, » leur dit-il, « je dis que vous et votre Mahomet vous êtes d'affreux chiens. » Alors ils se mirent à exhaler des blasphèmes contre le Christ et Arabuccha les arrêta, en disant : « Ne parlez pas ainsi, parce que nous savons que Messie est Dieu. » Et au même instant, il s'éleva par toute la contrée un si grand vent qu'on vit des démons la parcourir ; peu après, la nouvelle se répandit que la princesse était morte.

Le lendemain, Arabuccha s'en retourna à sa cour par un autre chemin que par celui où il était venu ; car c'est une superstition des Tartares de ne jamais revenir par le chemin par où ils sont venus. Pour la même raison, personne n'ose passer, ni à pied ni à cheval, par l'endroit où la cour s'est arrêtée, tant qu'il reste, après son départ, quelque vestige du feu qui y a été fait. Le même jour, plusieurs Sarrazins rejoignirent le moine en route, le provoquant et se disputant avec lui. Comme il ne pouvait se défendre par le raisonnement et qu'eux se moquaient de lui, il voulut leur appliquer des coups d'un fouet qu'il tenait à la main, et fit tant que ses paroles furent rapportées à la cour. Aussi nous fut-il enjoint de descendre avec les

autres ambassadeurs ailleurs que devant la cour, où nous descendions selon notre habitude.

Or, j'espérais toujours que le roi d'Arménie serait arrivé. Il était venu aussi, aux environs de Pâques, quelqu'un de Bolach <sup>65</sup>, où sont des Teutons qui ont été pour une grande part dans ma résolution d'aller les trouver. Ce quelqu'un m'avait dit qu'un prêtre teuton devait se rendre à la cour. A cause de cela, je n'osais jamais demander à Mangou si je devais rester ou partir. Dès le principe, il ne nous avait donné que la permission de demeurer deux mois dans ses terres, et depuis lors quatre mois étaient passés et bientôt le cinquième. Car nous touchions à la fin de mai, et nous avions été là pendant janvier, février, mars, avril et mai. Moi, n'entendant parler ni du roi ni de ce prêtre, et craignant de devoir nous en retourner en hiver (nous en avions déjà ressenti les rigueurs), je fis demander à Mangou-Khân ce qu'il voulait faire de nous, parce que nous serions restés volontiers avec lui, si cela lui avait plu; mais s'il nous fallait partir, il vaudrait mieux que ce fût en été. Aussitôt il me fit dire de ne pas m'éloigner, parce qu'il désirait me parler le lendemain. Je répondis à l'instant que s'il voulait me parler qu'il devait mander le fils de maître Guillaume, parce que mon interprète (*turghemanus*, trucheman) était peu capa-

ble. Or, celui qui m'adressait la parole était Sarrazin et ambassadeur auprès de Vastace. Gagné par ses présents, il lui avait donné le conseil d'envoyer des ambassadeurs à Mangou-Khân. Pendant ces pourparlers, le temps passerait, parce que Vastace croyait que les Tartares devaient aussitôt envahir ses terres. Il envoya donc des ambassadeurs, et après avoir appris par eux ce que c'étaient que les Tartares, il les dédaigna et ne voulut point faire la paix avec eux, et ils n'envahirent pas encore ses terres. Ils en furent empêchés, tant qu'il osa se défendre; car ils ne s'emparent jamais d'un pays, si ce n'est par la ruse; et quand ils font la paix avec quelqu'un, ils profitent de cette paix pour l'anéantir.

Ce Sarrazin se mit à s'informer du pape et du roi de France et de la route à suivre pour aller vers eux. Or, le moine m'avertit en secret de ne pas lui répondre, parce qu'il voulait procurer le moyen de leur envoyer des ambassadeurs. Je me tus donc, ne voulant pas lui répondre. Et il m'adressa je ne sais quelle parole injurieuse, pour laquelle on voulut le mettre en accusation, ou le tuer ou le fouetter jusqu'au sang; mais je m'y opposai.

répondirent : « Nous avons envoyé en  
« chercher un ; vous parlerez alors par son  
« intermédiaire comme vous pourrez ;  
« nous vous comprendrons bien. » Et ils  
me pressèrent de parler. Alors je dis : « A  
« celui à qui il a été donné beaucoup, il sera  
« demandé beaucoup. De même celui qui  
« a reçu beaucoup, devra aimer beaucoup  
« (*Luc*, ch. vii). » D'après ces paroles divi-  
nes, je dis à Mangou-Khân « que Dieu lui  
« a donné une grande puissance, et que  
« les richesses qu'il a reçues, ce ne sont  
« pas les idoles des tûinans qui les lui  
« ont données, mais le Dieu tout-puissant  
« qui a fait le ciel et la terre, dans la main  
« duquel sont tous les royaumes, et qui  
« transporte la domination d'une nation à  
« l'autre à cause des péchés des hommes,  
« C'est pourquoi, s'il aime Dieu, tout lui  
« réussira ; sinon, il saura qu'il devra  
« rendre compte jusqu'au dernier qua-  
« drat. » Alors un des Sarrazins dit :  
« Est-il un homme qui n'aime pas Dieu ? »

Je répondis : « Dieu dit : « Celui qui  
« m'aime observe mes commandements ;  
« et celui qui ne m'aime pas, n'observe  
« pas mes commandements. (*Jean*, 14).  
« Donc, celui qui n'observe pas les com-  
« mandements de Dieu, n'aime pas  
« Dieu. » Alors le Sarrazin dit : « Avez-  
« vous été dans le ciel pour connaître  
« les commandements de Dieu ? » —  
« Non, » dis-je, « mais il les a transmis

« du ciel aux hommes saints, et lui-même  
« est descendu du ciel pour les enseigner  
« à tous les hommes, et nous les avons  
« dans la Bible, et nous voyons, par les  
« œuvres des hommes, quand ils les ob-  
« servent ou non. » Mais lui : « Voulez-  
« vous dire que Mangou-Khân ne suit  
« pas les préceptes de Dieu ? » Et moi :  
« L'interprète viendra, avez-vous dit ; et  
« devant Mangou-Khân, s'il m'y auto-  
« rise, je dirai quels sont les commande-  
« ments de Dieu, et lui-même jugera s'il  
« les observe ou non. » On me quitta et  
l'on rapporta au khân que j'avais dit qu'il  
était idolâtre ou tuinan et qu'il n'observait  
pas les commandements de Dieu.

Le lendemain, le khân m'envoya ses se-  
crétaires qui me dirent : « Notre maître  
« nous envoie vers vous et fait savoir que  
« vous êtes ici chrétiens, sarrazins et tui-  
« nans. Chacun de vous dit que sa loi est  
« la meilleure et que ses Ecritures, c'est-à-  
« dire ses livres, sont les plus vrais. C'est  
« pourquoi il veut que, tous, vous vous  
« rassembliez dans le même endroit, et  
« que chacun écrive ses articles de foi,  
« afin qu'il puisse connaître la vérité. »  
Alors je dis : « Béni soit Dieu qui a ins-  
« piré cette pensée au khân ! Mais nos  
« Ecritures enseignent que le serviteur de  
« Dieu ne doit pas disputer, mais être  
« doux envers tous. Je suis donc prêt à  
« rendre compte sans haine et sans crainte

« de la foi et des espérances des chrétiens ,  
« à quiconque veut bien m'interroger. »  
Ils rédigèrent ma réponse par écrit et la  
rapportèrent au khân. Il fut aussi or-  
donné aux Nestoriens d'écrire tout ce  
qu'ils voudraient dire, et il en fut de  
même pour les Sarrazins et les tuinans.  
Le lendemain, les secrétaires revinrent me  
trouver, disant : « Mangou-Khan veut  
« savoir pourquoi vous parcourez ces  
« contrées. » Je leur répondis : « Il doit  
« savoir cela par les lettres de Bâtou. »  
Alors, eux : « Les lettres de Bâtou sont  
« perdues, et le khân a oublié ce que Bâ-  
« tou lui a écrit, et il veut le savoir par  
« vous. » Plus rassuré, je lui dis : « Le  
« devoir que nous impose notre religion  
« est de prêcher l'Evangile à tous les  
« hommes. Aussi, lorsque j'eus appris la  
« renommée de la race moale, j'eus le dé-  
« sir de venir ici, et, animé de ce désir,  
« j'appris que Sartach était chrétien. Je  
« dirigeai donc mes pas vers lui. Et le roi  
« des Francs, mon maître, lui a adressé  
« des lettres qui contiennent de bonnes  
« paroles, et entre autres choses il dit qui  
« nous sommes et le prie de nous permet-  
« tre de séjourner parmi les Moals. Lui  
« alors, il nous envoya à Bâtou et Bâ-  
« tou nous envoya à Mangou-Khân ; c'est  
« pourquoi nous l'avons prié et nous le  
« prions encore de nous permettre de  
« demeurer ici. » Les secrétaires écrivi-

rent tout cela et le lui rapportèrent le lendemain. Il m'envoya dire de nouveau : « Le khân comprend bien que vous n'avez pas de message pour lui, et que vous venez prier pour lui, comme d'autres prêtres justes ; mais il veut savoir si des ambassadeurs sont venus de votre part vers nous, ou si nous en avons envoyé vers vous. » Je leur racontai alors tout ce que je savais de David et du frère André, et eux mirent tout cela par écrit et le lui rapportèrent. Alors, il me fit dire de nouveau : « Le khân, notre maître, dit : « Vous vous arrêtez ici longtemps ; il veut que vous vous en retourniez chez vous et demande si vous voulez emmener ses ambassadeurs avec vous. »

Je leur répondis : « Je n'oserais pas emmener ses ambassadeurs hors de ses terres, parce qu'entre vous et nous il y a des pays qui sont en guerre, des mers et des montagnes ; et moi je suis un pauvre moine ; c'est pourquoi je n'oserais pas me charger d'eux dans mon voyage. » Et eux, ayant mis tout cela par écrit, ils s'en retournèrent.

Vint la veille de la Pentecôte. Les Nestoriens écrivirent l'histoire depuis la création du monde jusqu'à la Passion du Christ, et depuis la Passion, ils dirent quelques mots de l'Ascension et de la résurrection des morts et du jugement dernier. Il y avait bien là quelque chose à



repandre, et je le leur démontrai. Nous, nous écrivîmes le symbole de la messe : « Je crois en un seul Dieu. » Puis je leur demandai comment ils voulaient procéder. Ils me répondirent qu'ils voulaient d'abord discuter avec les Sarrazins. Je leur fis observer que cela n'était pas bien, parce que les Sarrazins reconnaissent avec nous qu'il n'y a qu'un seul Dieu : « Vous « aurez donc de ce côté, dis-je, des auxi-  
« liaires contre les tuinans. » Ils acceptèrent mon observation. Puis je leur demandai s'ils savaient comment l'idolâtrie avait pris naissance dans le monde, ils l'ignoraient. Je le leur expliquai et ils dirent : « Vous « leur raconterez cela à eux-mêmes et « vous parlerez à notre place parce qu'il « est difficile de parler avec un inter-  
« prète. » Je leur répondis :— « Voyez de « quelle manière vous vous comporterez « à leur égard. Moi, je soutiendrai la « cause des tuinans ; et vous, vous défen-  
« drez celle des chrétiens. Supposez que je « sois de cette secte qui prétend qu'il n'y « a pas de Dieu ; prouvez que Dieu existe. « Car il est une secte qui affirme que « toute âme, que toute vertu résidant en « quelque chose que ce soit est le Dieu de « cette chose, et qu'il n'y a pas d'autre « Dieu. Et les Nestoriens ne surent rien « prouver, si ce n'est de répéter ce qui est « écrit dans la Bible. » Je leur dis : « Ils « ne croient pas à la Bible ; vous allégué-

« rez une chose et eux une autre. » Alors, je leur conseillai de me laisser engager la discussion avec eux, parce que si j'étais vaincu, ils trouveraient encore moyen de parler. Ils acceptèrent. Donc, la veille de la Pentecôte, nous nous réunîmes dans notre oratoire et Mangou-Khân envoya trois secrétaires comme arbitres, l'un chrétien, l'autre sarrazin et le troisième tuinan; et l'on proclama ceci : « C'est « l'ordre de Mangou que personne ne « puisse dire que le commandement de « Dieu est autre. Il ordonne que per- « sonne ne se serve de paroles désagréa- « bles ou injurieuses pour son contradic- « teur, ni provoque un tumulte qui puisse « empêcher cette conférence, sous peine « de mort. » Alors tous gardèrent le silence. Et il y avait là un peuple nombreux, car chaque partie avait appelé les plus savants de sa race, et beaucoup d'autres y assistaient. Alors les chrétiens me placèrent au milieu et dirent aux tuinans de discuter avec moi. Mais eux, qui étaient là en foule, commencèrent à murmurer contre Mangou-Khân, parce que jamais un khân n'avait tenté de leur dérober leurs secrets. Ils m'opposèrent donc quelqu'un qui était venu du Cathay et avait un interprète. Or, le mien était le fils de maître Guillaume; il me dit : « Ami, si « vous n'êtes pas fort, cherchez un plus « savant que vous. » Je me tus. Alors, il

me demanda sur quoi je voulais discuter en premier lieu, soit sur l'origine du monde, soit sur le devenir des âmes après la mort. Je lui répondis : « Ami, cela « ne doit pas être le commencement de « notre conférence. Toutes choses décou- « lent de Dieu, et Lui, il est la source et « le principe de toutes choses; nous de- « vons commencer par parler de Dieu, « dont vous n'avez pas la même idée que « nous, et Mangou veut connaître la « meilleure opinion sur lui. » Les arbitres jugèrent que cela était juste.

Il voulait entamer ces thèses, parce qu'ils les avaient mieux étudiées; car ils sont tous de l'hérésie des Manichéens, et croient qu'une moitié des choses est mauvaise, et l'autre bonne, et qu'il y a au moins deux principes; et tous ils pensent que les âmes passent d'un corps dans un autre. Aussi le plus instruit des prêtres parmi les Nestoriens me demanda si les âmes des bêtes peuvent se réfugier quelque part, sans être contraintes d'être en servitude après leur mort.

Pour confirmer cette erreur, ainsi que me l'apprit maître Guillaume, on avait emmené du Cathay un enfant qui, d'après les apparences, n'avait pas plus de trois ans. Il avait cependant toute sa raison et on disait de lui qu'il avait déjà changé trois fois de corps, et il savait lire et écrire. Je dis donc à ce tuinan : « Nous,

« nous croyons fermement et de cœur, et  
« nous affirmons par la bouche qu'il  
« existe un Dieu et qu'il n'y a qu'un seul  
« Dieu, un seul et d'une unité parfaite.  
« A quoi croyez-vous? » Et il répondit :  
« Les imbéciles disent qu'il n'y a qu'un  
« Dieu, mais les sages soutiennent qu'il y  
« en a plusieurs. Dans votre pays, n'y a-  
« t-il pas plusieurs grands seigneurs, et  
« ici, un plus grand qui est Mangou-  
« Khân? Il en est de même des dieux,  
« parce qu'ils sont divers dans les diverses  
« contrées. » Je répliquai : « Vous prenez  
« mal votre exemple; il ne peut pas y  
« avoir de similitude entre les hommes  
« et Dieu; car de cette manière tout  
« homme puissant dans son pays pourrait  
« être appelé dieu. »

Et, comme je voulais détruire la comparaison, il me prévint et me demanda :  
« Quel est donc votre Dieu, dont vous  
« dites qu'il est unique? » Je répondis :  
« Notre Dieu est tout-puissant, et il n'y  
« en a pas d'autre que lui, et il n'a besoin  
« du secours de personne; mais tous, nous  
« avons besoin de sa protection. Il n'en  
« est pas ainsi des hommes. Personne ne  
« peut tout faire à lui seul; c'est pour-  
« quoi il importe qu'il y ait plusieurs  
« maîtres sur la terre, parce qu'un seul ne  
« peut tout gouverner. Notre Dieu sait  
« encore toutes choses, partant il n'a pas  
« pas besoin de conseiller. De plus, toute

« science découle de lui. Il est souveraine-  
« ment bon et il n'a pas besoin de nos  
« biens. De plus, nous vivons, nous nous  
« mouvons et nous sommes en lui. Tel  
« est notre Dieu, et il ne faut pas en sup-  
« poser un autre. » — « Non, » dit-il,  
« il n'en est pas ainsi. Il est bien dans le  
« ciel un Dieu suprême, dont nous igno-  
« rons encore la filiation ; mais sous lui il  
« est dix autres dieux, et sous eux, un  
« dieu inférieur. Dans les pays de la  
« terre, ils sont innombrables. » Comme  
il voulait broder là-dessus d'autres fables,  
je lui demandai s'il croyait que ce Dieu  
suprême fût tout-puissant, ou bien je l'in-  
terrogeai sur quelque autre dieu.

Evitant de me répondre, il me demanda  
à son tour : « Si votre dieu est tel que  
« vous le dites, pourquoi a-t-il fait la  
« moitié des choses créées mauvaise? » —  
« C'est faux, » lui dis-je ; « celui qui a  
« fait le mal n'est pas Dieu. Et tout ce  
« qui est, est bon. » Tous les tuinans fu-  
rent étonnés de cette réponse, et ils l'ins-  
crivirent comme fausse ou impossible. On  
me demanda alors : « D'où vient donc le  
« mal? » — « Vous posez la question de  
« travers, » répondis-je. « Vous devez d'a-  
« bord demander ce que c'est que le mal,  
« avant de chercher d'où il vient. Mais  
« revenons à la première question : croyez-  
« vous qu'il existe un Dieu tout-puis-  
« sant? Et je vous répondrai après à tout

« ce que vous voudrez me demander. » Et il s'assit longtemps refusant de répondre, à tel point qu'il fallut que les secrétaires présents lui ordonnassent, au nom du khân, de répondre. Il répondit à la fin qu'il n'y avait point de Dieu tout-puissant. Alors tous les Sarrazins éclatèrent de rire.

Le silence étant rétabli, je dis : « Donc « aucun de vos dieux ne peut vous sauver « jamais, parce qu'il peut se présenter « un cas où il n'en aurait pas le pouvoir. « En outre, personne ne peut servir deux « maîtres; comment donc pouvez-vous « servir tant de dieux dans le ciel et sur « la terre? » Les assistants lui dirent de répondre, mais il se tut. Et comme je voulais développer devant tout l'auditoire les raisons de l'unité et de la trinité de l'essence divine, les Nestoriens du pays me dirent que cela suffisait, et qu'ils voulaient parler eux-mêmes. Je leur cédai alors la parole, et comme ils s'apprétaient à discuter avec les Sarrazins, ceux-ci répondirent : « Nous accordons que votre loi est « la vraie et que tout ce qui est contenu « dans l'Evangile est vrai; nous ne voulons donc en aucune façon discuter avec « vous. » Et ils confessèrent que dans toutes leurs prières ils demanderont à Dieu de leur accorder la grâce de mourir de la mort des chrétiens.

Il y avait là un vieux prêtre de la secte

des lougoures qui reconnaissent un seul Dieu et qui fabriquent cependant des idoles. Ils causèrent longtemps avec lui, racontant tout ce qui s'était passé jusqu'à la venue de l'Antechrist dans le monde, et lui démontrant aussi à lui et aux Sarrazins la Trinité par analogies. Tous écoutèrent sans élever la moindre objection. Cependant personne ne dit : « Je crois ; je « veux être chrétien. » Ensuite, Nestoriens et Sarrazins chantèrent ensemble à haute voix ; les tuinans ne dirent mot, et tous burent ensuite copieusement.

Le jour de la Pentecôte, Mangou-Khân me fit appeler et le tuinan avec qui j'avais discuté ; et avant d'entrer, mon interprète, le fils de maître Guillaume, me dit qu'il nous faudra nous en retourner dans notre pays et que je ne devrai rien objecter, parce que c'était chose décidée. Arrivé devant le khân, il me fallut fléchir le genou et le tuinan aussi avec son interprète. Alors il me dit : « Dites moi la vérité ; avez-vous « dit l'autre jour, quand j'eus envoyé mes « secrétaires auprès de vous, que j'étais « tuinan ? » Je répondis : « Seigneur, je « ne l'ai pas dit ; mais je vous répèterai « mes paroles, si cela vous convient. » Je lui répétais alors ce que j'avais dit et il me répondit : « J'avais bien pensé que « vous n'aviez pas proféré ces paroles, « parce que vous ne pouviez pas parler

« ainsi ; c'est votre interprète qui les aura  
« mal interprétées. » Et il me tendit le  
bâton sur lequel il s'appuyait, en me di-  
sant : « Ne craignez point. » Et moi, sou-  
riant, je lui dis tout bas : « Si j'avais peur,  
« je ne serais pas venu ici. » Et il de-  
manda à l'interprète ce que j'avais dit, et  
celui-ci le lui répéta. Puis, il me fit sa  
profession de foi : « Nous, Moals, » dit-il,  
« nous croyons qu'il n'y a qu'un seul  
« Dieu, par qui nous vivons et par qui  
« nous mourrons, et nous avons pour lui  
« un cœur droit. »

Alors je lui dis : « Que Dieu vous ac-  
« corde cette grâce, car sans elle vous ne  
« pouvez rien. » Et il demanda ce que j'a-  
vais dit, l'interprète le lui répéta, et le  
prince ajouta : « De même que Dieu a  
« donné à la main plusieurs doigts, de  
« même il a donné aux hommes plusieurs  
« voies. Dieu vous a fait connaître les  
« Ecritures-Saintes, et vous autres, chré-  
« tiens, vous ne les observez pas. Vous n'y  
« trouvez pas que l'un doit blâmer l'au-  
« tre, n'est-ce pas? » — « Non, seigneur, »  
dis-je ; « mais je vous ai déclaré dès l'a-  
« bord que je ne voulais avoir de différend  
« avec qui que ce soit. » — « Je ne parle  
« pas, » dit-il, « pour vous. Pareillement,  
« vous n'y trouvez pas non plus qu'un  
« homme doit renier la justice pour de  
« l'argent. » — « Non, seigneur, » répon-  
dis-je. « Et certes, je ne suis pas venu



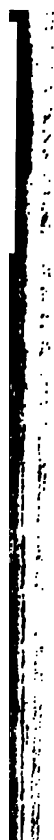
« dans ces contrées pour me procurer de  
« l'argent; au contraire, j'ai refusé celui  
« qu'on voulait me donner. » Et il y avait  
là un secrétaire qui attesta que j'avais re-  
fusé un iascot et des étoffes de soie. « Je ne  
« parle pas de cela, » dit-il. « Dieu vous a  
« donné un Testament et vous ne le suivez  
« pas; à nous, il nous a donné des devins,  
« nous faisons ce qu'ils disent et nous  
« vivons en paix. » Il but, il me semble,  
au moins quatre fois avant d'achever ce  
dialogue. Et comme j'attendais qu'il vou-  
lût confesser encore quelque autre point  
de sa foi, il se mit à parler de mon retour,  
disant : « Il y a longtemps que vous êtes  
« ici; je veux que vous vous en alliez.  
« Vous avez dit que vous ne voulez pas  
« emmener mes ambassadeurs avec vous;  
« voulez-vous vous charger de transmet-  
« tre mes paroles ou mes lettres? » Et dès  
lors je n'eus plus l'occasion ni le temps de  
lui expliquer la religion catholique. Car  
un homme ne peut parler devant lui aussi  
longtemps qu'il le désire, à moins qu'il ne  
soit ambassadeur; mais un ambassadeur  
peut dire tout ce qu'il veut, et on lui de-  
mande toujours s'il a quelque chose à  
ajouter. Quant à moi, il ne me fut pas  
permis de parler davantage, mais il me fal-  
lut l'écouter et répondre à ses questions.  
Je lui répondis qu'il devait me faire com-  
prendre ses paroles et les rédiger par écrit.  
Alors je me chargerais volontiers de les

transmettre selon mes moyens. Il me demanda ensuite si je voulais de l'or ou de l'argent ou de riches vêtements. Je lui dis : « Nous n'acceptons pas de telles choses ; ce-  
« pendant nous n'avons pas de quoi subve-  
« nir aux frais du voyage, et sans votre aide,  
« nous ne pouvons sortir de vos domai-  
« nes. » Alors il me dit : « Je vous ferai  
« avoir tout ce qui vous est nécessaire par  
« tout mon empire ; voulez-vous davan-  
« tage ? » Je répondis : « Cela me suffit. »  
Puis, il me demanda : « Jusqu'où voulez-  
« vous être conduit ? » Je répondis : « Jus-  
« qu'au royaume d'Arménie s'étend votre  
« puissance ; si je pouvais être conduit  
« jusque-là, cela me suffirait. » Il me dit :  
« Je vous ferai conduire jusque-là ; en-  
« suite, ayez soin de vous. » Et il ajouta :  
« Il y a deux yeux dans une tête, et quoi-  
« qu'il y en ait deux, ils n'ont cependant  
« qu'une seule vue, et où l'un porte son  
« regard, l'autre l'y porte aussi. Vous êtes  
« venu de la part de Bâtou, il importe  
« que vous vous en retourniez vers lui. »  
Quand il eut fini, je lui demandai la per-  
mission de parler : « Parlez, » me dit-il,  
et je pris la parole : « Seigneur, nous ne  
« sommes pas des hommes de guerre. Nous  
« voulons que la puissance du monde ap-  
« partienne à ceux qui le gouvernent avec le  
« plus de justice, selon la volonté de Dieu.  
« Notre devoir est d'instruire les hommes  
« à vivre selon la volonté de Dieu. C'est

« pour cela que nous sommes venus dans  
« ces contrées, et nous y serions restés vo-  
« lontiers, si cela vous avait plu. Mais s'il  
« vous convient que nous nous en allions,  
« cela sera. Je retournerai et je me char-  
« gerai de vos lettres comme je pourrai et  
« selon vos ordres. Mais je voudrais de-  
« mander à Votre Magnificence si, quand  
« j'aurai porté vos lettres, vous me permet-  
« trez de revenir ici, surtout parce que  
« vous avez à Bolac de pauvres sujets qui  
« sont de notre langue, et qu'ils n'ont pas  
« de prêtre pour les instruire dans leur re-  
« ligion, eux et leurs enfants; je vivrais  
« volontiers au milieu d'eux. » Il me ré-  
pondit : « Si vos maîtres vous renvoient  
« vers moi. » Je dis alors : « Seigneurs, je  
« ne connais pas les desseins de mes maî-  
« tres; mais j'ai reçu d'eux l'autorisation  
« d'aller partout où je voudrai, là où il  
« serait nécessaire de prêcher la parole de  
« Dieu, et il me semble que cela est néces-  
« saire dans vos pays; c'est pourquoi, si le  
« roi vous renvoie des ambassadeurs ou  
« non et si vous le permettez, je revien-  
« drai. » Alors il se tut et fut longtemps  
comme absorbé dans ses pensées, et l'inter-  
prète me dit de ne pas parler davantage.  
Mais moi, anxieux, j'attendais toujours  
une réponse. Enfin, il me dit : « Vous de-  
« vez faire une longue route, réconfortez-  
« vous d'aliments, afin que vous puissiez  
« arriver dans votre pays en bonne santé. »

Et il me fit donner à boire. Puis il se retira et je ne le revis plus. Si j'avais eu le pouvoir de faire des miracles, comme Moïse, peut-être se serait-il humilié.







## *PRÊTRES IDOLÂTRES*

---

**O**R, les devins, ainsi qu'il l'a dit lui-même, sont leurs prêtres, et tout ce qu'ils ordonnent de faire est exécuté à l'instant. Je vous dirai quel est leur ministère, comme je le pourrai d'après ce que maître Guillaume et d'autres m'ont dit de vraisemblable. Ils sont nombreux et ils ont un supérieur, qui est comme un Pontife et qui a toujours sa maison en face de la demeure principale de Mangou-Khân, à la distance d'un jet de pierre. Sous sa garde sont, ainsi que je l'ai dit, les chariots qui portent leurs idoles. Les autres sont derrière la cour, aux places qui leur sont assignées. Ces devins sont consultés des diverses parties du monde. Car quelques-uns d'entre eux sont versés dans l'astronomie, surtout leur chef, et ils prédisent les éclipses du soleil et de la lune, et quand cela doit avoir lieu, toute la population leur fournit la nourriture, de sorte qu'ils ne doivent pas quitter leur maison. Et quand l'éclipse

se fait, ils sonnent les cloches et frappent les tambours, en jetant de hauts cris ; c'est alors un grand tapage. L'éclipse passée, ils se livrent à une joie démesurée et à des excès de boisson et de mangeaille. Ils prédisent les jours fastes et néfastes pour toutes les circonstances de la vie. Aussi ne déclare-t-on jamais la guerre ni ne livre-t-on jamais bataille sans leur conseil, et il y a longtemps que les Tartares seraient retournés en Hongrie si leurs devins l'avaient permis. Ceux-ci font passer au feu tout ce qui est envoyé à la cour, et en ont pour cela une bonne part. Ils purifient aussi par le feu tous les meubles délaissés par les morts. Lorsque quelqu'un meurt, on enlève tout ce qui lui a appartenu, et l'on ne permet à personne de la cour de toucher au moindre objet non purifié. C'est ce que j'ai observé à la cour de la princesse qui rendit le dernier soupir pendant que nous étions là, et c'est ce qui explique le double motif pour lequel on fit passer frère André et ses compagnons par le feu ; d'abord parce qu'ils portaient des présents, ensuite parce que ces présents avaient appartenu à Ken-Khân, décédé peu de temps auparavant. On n'en agit pas ainsi envers moi, parce que je ne portais rien. Si quelque animal ou quelque autre chose tombe à terre pendant la purification par le feu, cela devient la propriété des devins.

Ces derniers ont aussi l'habitude de ras-

sembler, et de consacrer, le neuvième jour de la lunaison de mai, toutes les juments blanches du troupeau. Les prêtres chrétiens doivent alors assister à cette cérémonie avec leur encensoir. Ils répandent par terre leur cosmos nouvellement fait, et c'est grande fête ce jour-là, parce qu'ils disent qu'ils boivent pour la première fois du cosmos nouveau ; comme cela se pratique chez nous en certains pays, à l'époque des vendanges le jour de la Saint-Barthélemy ou de la Saint-Sixte, et lors de la récolte des fruits, le jour de la Saint-Jacques et saint Christophe. Les devins sont encore appelés à la naissance d'un enfant pour prédire sa destinée et, lorsque quelqu'un tombe malade, pour juger si la maladie est naturelle ou le résultat d'un sort.

La femme de Metz, dont je vous ai parlé, m'a raconté à cet égard quelque chose de bien extraordinaire.

Une fois, on avait fait présent de fourrures très-précieuses à la cour de sa maîtresse. une chrétienne, ainsi que je vous l'ai déjà dit. Les devins les firent passer par le feu et en retinrent plus qu'il ne leur était dû. Une femme, sous la garde de laquelle était le trésor de cette dame, les en accusa devant elle, et celle-ci les en réprimanda. Ensuite, il arriva que cette dame fut atteinte de maladie et souffrit de douleurs subites par tous les mem-



bres du corps. Les devins furent appelés, et se tenant assez éloignés ils ordonnèrent à une des jeunes filles de poser la main sur le siège de la souffrance et d'enlever ce qu'elle trouverait. Alors, la jeune fille se leva, fit ce qu'on lui avait dit et trouva sous sa main un morceau de feutre ou quelque chose de semblable. Ils lui ordonnèrent de le mettre par terre, et à peine déposée, cette chose commença à ramper comme un animal vivant. On la mit dans l'eau, elle devint comme une sangsue, et les devins dirent : « Madame, quelque « sort vous a été jeté et vous a blessée. » Et ils l'accusèrent, elle qui les avait accusés, d'avoir dérobé des fourrures. Conduite hors du campement dans les champs, elle fut frappée à coups de bâtons pendant sept jours et on lui fit subir d'autres tourments pour lui arracher des aveux. Et pendant ces tortures la dame mourut, et sa servante, apprenant ce malheur, dit : « Je sais que ma maîtresse est morte; « tuez-moi afin que je puisse l'accompa-  
« gner, car je ne lui ai jamais fait de mal. » Et comme elle n'avouait rien, Mangou ordonna qu'elle vécût, et alors les devins accusèrent la nourrice de la fille de cette dame chrétienne, et dont le mari était un homme des plus honorables parmi les prêtres nestoriens. Elle fut menée au supplice avec une de ses femmes pour faire l'aveu ; la servante avoua qu'elle avait été

envoyée par sa maîtresse pour consulter un cheval. Cette femme reconnut qu'elle avait fait cela pour être préférée par son maître et en recevoir quelque bien-être, mais qu'elle n'avait rien fait qui pût lui nuire. On lui demanda si son mari avait eu connaissance de ce fait. Elle l'excusa en disant qu'il avait brûlé les caractères et les lettres qu'elle-même avait faits. La nourrice fut ensuite mise à mort, et Mangou envoya son mari, qui était prêtre, à son évêque, au Cathay, pour en être jugé, quoiqu'il ne fût pas trouvé coupable.

Vers ce même temps, il arriva que la première femme de Mangou-Khân donna le jour à un fils, et les devins furent appelés pour prédire la destinée de l'enfant; tous prophétisèrent un avenir fortuné, disant qu'il vivrait longtemps et serait un grand prince. Peu de jours après, cet enfant était mort. Alors, la mère en furie appela les devins et leur dit : « Vous avez dit « que mon fils vivrait et le voilà mort. » Ceux-ci lui répondirent : « Madame, nous « voyons la sorcière, la nourrice de « Chirina, qui a été tuée l'autre jour. « C'est elle qui a tué votre fils, et nous « avons vu qu'elle l'a emporté. »

Or, la défunte avait laissé dans le campement un fils et une fille déjà adolescents, et la dame hors d'elle les fit chercher et mettre à mort, le jeune fils par un homme, et la jeune fille par une femme,

pour se venger de la mort de son propre fils, que les devins avaient dit avoir été tué par leur mère. Peu après, le khân fit un rêve ; il rêva de ces enfants, et demanda ce qu'on en avait fait. Ses serviteurs redoutaient de le lui dire, et lui, de plus en plus piqué par la curiosité, insista pour savoir où ils étaient, parce que pendant la nuit ils lui avaient apparu en songe. Alors ils le lui dirent, et lui aussitôt fit chercher son épouse et lui demanda pourquoi elle avait condamné une femme à mort à l'insu de son mari. Il la fit enfermer pendant sept jours dans une prison et défendit de lui donner la moindre nourriture. Il fit décapiter le Tartare qui avait tué le jeune homme et suspendre sa tête au cou de la femme qui avait tué la jeune fille ; ensuite il la fit battre avec des tisons ardents au milieu du camp, et enfin il ordonna qu'elle fût mise à mort. Il aurait tué aussi sa femme s'il n'avait eu des enfants d'elle ; mais elle quitta sa cour et n'y revint qu'après une lunaison.

Les devins troublent l'air par leurs incantations, et lorsque le froid est très-intense, naturellement ils n'y peuvent rien ; ils en accusent alors quelques-uns du camp d'avoir provoqué cette rigueur de la température et ceux-ci sont exécutés sans retard.

Peu avant mon départ d'ici, une des concubines du khân était malade et souff-

frait beaucoup. Les devins prononcèrent quelques mots mystérieux sur une esclave d'origine teutonique, et celle-ci s'endormit pendant trois jours. Lorsqu'elle se réveilla, ils lui demandèrent ce qu'elle avait vu. Elle avait vu nombre de personnes; il leur parut qu'elles devaient bientôt mourir toutes, et parce qu'elle n'avait pas vu parmi elles leur maîtresse, ils en conclurent qu'elle ne mourrait pas de cette maladie. J'ai vu cette jeune fille, elle avait la tête encore très-fatiguée de ce long sommeil.

Quelques-uns de ces devins évoquent aussi les démons. Ils réunissent, la nuit, dans leur maison ceux qui veulent avoir réponse du démon; ils placent de la viande cuite au milieu du cénacle, et le khân qui invoque commence par dire des paroles mystérieuses, et, tenant un tambourin à la main, le frappe fortement contre terre. Enfin, il entre en furie et on le lie. Alors arrive le démon au milieu des ténèbres; le khân lui donne cette viande à manger et lui dicte ses réponses.

Une fois, ainsi que me l'apprit maître Guillaume, un Hongrois se cacha dans la maison des devins, et le démon qui se tenait sur le toit se plaignit de ce qu'il ne pouvait entrer, parce qu'il y avait un chrétien chez eux. A ce bruit, celui-ci se sauva parce qu'on commençait à

le rechercher. Ils ont fait cela et beaucoup d'autres choses, trop longues à rapporter.





## *FÊTE A CARACORUM*

---

A partir du jour de la Pentecôte, on se mit à rédiger les lettres qui devaient vous être adressées. Pendant ce temps, maître Guillaume retourna à Caracorum et organisa une grande fête dans l'octave de la Pentecôte (25 juin 1254), et voulut que tous les ambassadeurs fussent présents le dernier jour. Il nous envoya chercher aussi, mais j'étais allé à l'église baptiser trois enfants d'un pauvre Allemand, que nous avions rencontré dans cette ville.

A cette fête, maître Guillaume fut le principal échanton, parce qu'il avait fait l'arbre qui versait à boire, et pauvres et riches chantaient et dansaient et battaient des mains en présence du khân. Alors le khân se mit à leur parler : « J'ai éloigné, » dit-il, « mes frères de moi et les ai envoyés au milieu des dangers dans des terres lointaines. On verra maintenant ce que vous ferez, quand je voudrai vous charger de la mission de travailler à l'augmentation de notre puissance. »

Pendant les quatre jours de fête, il changeait chaque jour de vêtements, et tous ces vêtements, depuis les chaussures jusqu'à la tiare, étaient de la même couleur. J'y ai vu à cette époque un ambassadeur du calife de Bagdad, qui se faisait porter à la cour sur une litière entre deux mules, et l'on m'a dit qu'il avait fait la paix avec les Tartares, à la condition de leur fournir dix mille chevaux en temps de guerre. D'autres disaient au contraire que Mangou ne ferait pas la paix s'ils ne détruisaient leurs forteresses. L'ambassadeur lui aurait répondu : « Quand vous aurez « arraché tous les sabots des pieds de « vos chevaux, nous démolirons toutes « nos forteresses. » J'ai vu aussi des ambassadeurs d'un soudan de l'Inde, qui avait amené avec eux huit léopards et dix levriers ; on les avait dressés à se tenir sur la croupe des chevaux, comme se tiennent des léopards. Quand je m'enquis de ce pays de l'Inde, on me montra l'occident. Et ces ambassadeurs retournèrent avec moi durant environ trois semaines toujours vers l'occident. J'ai vu encore là des ambassadeurs du sultan de Turquie ; ils apportaient des dons précieux, et ils nous dirent (je l'ai entendu de mes propres oreilles) que leur maître ne manquait ni d'or ni d'argent, mais d'hommes ; d'où je conclus qu'il demandait du secours en cas de guerre.



## LETTRES

DE MANGOU-KHAN A SAINT LOUIS

LE jour de la Saint-Jean, le khân tint grande fête et je comptai cent et cinq chariots chargés de lait de jument et quatre-vingt-dix chevaux; il en fut de même le jour des Apôtres Pierre et Paul. Enfin les lettres qu'il vous destinait étant achevées, on me fit appeler et on me les interpréta. En voici la teneur, telle que j'ai pu la comprendre par la traduction de l'interprète :

« L'ordre éternel de Dieu est celui-ci :  
« dans le ciel, il n'y a qu'un Dieu éternel ; sur la terre, il n'est d'autre maître  
« que Cinghis-Khân, fils de Dieu et de  
« Demugin Cingei, c'est-à-dire le son du  
« fer. » (On appelle Cinghis, son du fer, parce qu'il fut autrefois forgeron ; et, pour flatter son orgueil, on le nomme « fils de Dieu ».) « Ceci est la parole qui vous est  
« rapportée. Qui que nous soyons, Moals,



« Naïmans, Merkits ou Mustelemans,  
« partout où des oreilles peuvent entendre,  
« partout où un cheval peut marcher, là  
« vous la ferez entendre et comprendre.  
« Dès qu'on aura entendu et compris mes  
« ordres, et qu'on voudra les croire et ne  
« pas nous faire la guerre, vous entendrez  
« et vous verrez des hommes ayant des  
« yeux et ne voyant pas, et lorsqu'ils vou-  
« dront tenir quelque chose, ils seront  
« sans mains : ceci est l'ordre éternel de  
« Dieu. Par la vertu éternelle de Dieu,  
« par le grand monde des Moals, l'ordre  
« de Mangou-Khân est transmis au chef  
« des Francs, le roi Louis, et à tous les  
« autres seigneurs, et aux prêtres, et au  
« grand siècle des Francs, de comprendre  
« nos paroles. Et l'ordre du Dieu éternel  
« est devenu l'ordre de Cinghis-Khân, et  
« depuis Cinghis-Khân ni depuis d'autres  
« après lui, cet ordre n'est pas parvenu  
« jusqu'à vous. Un certain David est allé  
« chez vous avec la prétendue qualité  
« d'ambassadeur, mais il mentait, et vous  
« avez envoyé avec lui des ambassadeurs  
« à Kenkhân. Puis, Kenkhân mourut et  
« vos ambassadeurs parvinrent à sa cour.  
« Camus, sa femme, vous envoya des  
« étoffes de Nassic et des lettres. Je ne di-  
« rai pas comment cette femme, plus vile  
« qu'un chien, a pu savoir les choses de  
« la guerre et de la paix, apaiser un grand  
« siècle et faire le bien. (Mangou lui-

même m'a dit de sa propre bouche que Camus était la pire des sorcières et que, par ses sortilèges, elle avait fait périr toute sa parenté). » Les deux moines qui  
« vinrent de votre part trouver Sartach,  
« Sartach les a envoyés à Bâtou, et Bâ-  
« tou à nous, parce que Mangou-Khân  
« est le plus grand dans le monde des  
« Moals. Et maintenant, afin que votre  
« peuple, vos prêtres et vos moines vécus-  
« sent tous en paix et se réjouissent dans  
« leurs biens de ce que le commandement  
« de Dieu est observé parmi vous, nous  
« voulions vous envoyer avec vos prêtres  
« des ambassadeurs moals; mais ils nous  
« ont répondu qu'entre nous et vous, il  
« est des pays qui sont en guerre et beau-  
« coup d'hommes méchants, et que les  
« chemins sont difficiles. Ils craignaient  
« donc de ne pas pouvoir conduire jus-  
« qu'à vous nos ambassadeurs sains et  
« saufs; mais ils nous ont proposé de  
« leur confier nos lettres contenant nos  
« ordres, et nous ont offert de les trans-  
« mettre au roi Louis lui-même. C'est  
« pourquoi nous avons envoyé nos am-  
« bassadeurs avec eux. Nous vous en-  
« voyons donc l'ordre écrit du Dieu éter-  
« nel, par vos susdits prêtres, l'ordre du  
« Dieu éternel que nous vous faisons  
« comprendre. Et lorsque vous l'aurez  
« reçu et que vous y aurez cru, si vous  
« voulez nous obéir, vous nous enverrez

On nous fit tenir trois vêtements ou tuniques, et l'on nous dit : « Vous ne voulez « accepter ni or ni argent, et vous restez « toujours ici à prier pour le khân. Lui, « il vous prie d'accepter au moins un simple vêtement pour chacun de vous, afin « que vous ne vous en alliez point les « mains vides. » Il nous fallut recevoir ces objets par respect pour lui, parce qu'ils sont mal vus ceux qui refusent les présents des Tartares. Ils nous avaient fait demander ce que nous voulions et nous répondions toujours la même chose, à savoir que les chrétiens méprisaient ces idolâtres qui ne recherchent rien autre que des présents. Et ils nous répondaient que nous étions des fous, parce que si le khân voulait leur donner toute sa cour, ils l'accepteraient volontiers et ils agiraient sagement. Nous reçûmes donc les vêtements et ils nous demandèrent de dire une prière pour le khân ; ce que nous fîmes et avec sa permission nous partîmes pour Caracorum.

Il arriva, un jour que nous étions loin de la cour avec le moine et d'autres ambassadeurs, que le moine frappa à coups redoublés sur une table et si violemment, que Mangou-Khân entendit ce bruit et s'informa de ce qu'il signifiait. On le lui dit ; il voulut savoir pourquoi le moine avait été éloigné de la cour. On lui répondit : « parce que c'était difficile de lui amener « chaque jour à la cour des chevaux et des

« bœufs. » On ajouta qu'il valait mieux que ce religieux fût à Caracorum, tout près l'église pour y prier. Alors le khân envoya lui dire que s'il voulait rester à Caracorum auprès de l'église, il ne manquerait de rien. Mais le moine répondit : « Je suis « venu ici de la Terre-Sainte par ordre de « Dieu, et j'ai abandonné une ville où il « y a mille églises meilleures que celle de « Caracorum. S'il veut que je reste ici et « prie pour lui, selon l'ordre de Dieu, je « resterai; sinon, je m'en irai vers le pays « d'où je suis venu. » Alors, le soir même, on lui amena des bœufs et on les attela aux chariots, et le matin il fut reconduit à l'endroit où il avait l'habitude d'être devant la cour.

Peu avant notre départ, était venu un moine nestorien qui passait pour un homme sage. Bulgai, le secrétaire d'Etat, le fit placer devant la cour, et le khân lui envoya ses enfants afin qu'il les bénît.





## RETOUR

---

Nous arrivâmes donc à Caracorum, et comme nous étions dans la maison de maître Guillaume, mon guide vint m'apporter dix iascots. Il en mit cinq dans la main de maître Guillaume et lui dit de les dépenser de la part du khân pour les besoins du frère; les cinq autres, il les donna à l'homme de Dieu, mon interprète, lui ordonnant de les dépenser en voyage pour mes nécessités propres. Maître Guillaume leur avait parlé ainsi à notre insu. Je fis aussitôt vendre un de ces iascots et en distribuer le produit aux chrétiens pauvres qui étaient là et avaient, tous, les yeux sur nous; nous en dépensâmes un second en achetant pour nous ce dont nous avions besoin, un habit ou autres choses. Avec le troisième, l'homme de Dieu acheta divers objets qui lui étaient utiles. Quant aux autres iascots, nous les dépensâmes en route, parce que depuis notre entrée en Perse, on ne nous donnait

rien de ce qui nous était nécessaire, ni en Tartarie non plus, et nous trouvions rarement quelque chose à acheter.

Maître Guillaume, autrefois votre bourgeois, vous envoie une ceinture ornée d'une pierre précieuse ; on la porte ici contre la foudre et le tonnerre. Il vous salue infiniment, priant toujours pour vous. Pour lui, je ne saurais assez rendre grâces à Dieu et à vous. Nous avons baptisé là en tout six âmes ; et nous nous sommes séparés avec des larmes dans les yeux, mon compagnon demeurant avec maître Guillaume, moi m'en allant seul avec mon interprète, mon guide et un serviteur qui avait ordre de recevoir pour nous un mouton en quatre jours. Nous vîmes donc en deux mois et dix jours chez Bâtou.

Pendant ce temps, nous ne vîmes jamais une ville ni vestige d'aucune demeure, excepté toutefois quelques tombeaux et un village où nous ne trouvâmes pas de pain à manger. Dans l'espace de ces deux mois et dix jours, nous ne nous sommes reposés qu'un seul jour, parce que nous ne pouvions pas avoir des chevaux. Nous sommes revenus en grande partie par les pays que nous avions déjà parcourus, et encore par d'autres. Nous sommes venus en hiver et retournés en été par les contrées montagneuses et éloignées du Nord. Mais, durant quinze

longs jours, il nous a fallu suivre les sinuosités d'un fleuve au milieu de montagnes où nous ne vîmes pas d'herbage, si ce n'est sur les rives du fleuve. Quelquefois nous courûmes de grands dangers, ne voyant âme qui vive, manquant de vivres et ayant des chevaux fatigués.

Après avoir chevauché vingt jours, j'eus des nouvelles du roi d'Arménie. A la fin d'août, il était allé au devant de Sartach, qui se rendait chez Mangou-Khân avec ses troupeaux de bœufs et de moutons, ses femmes et ses enfants. Quant à ses grandes maisons, elles étaient restées entre l'Etilia ou le Volga et le Tanais. Je le saluai en disant que j'aurais demeuré volontiers dans ses terres, mais que Mangou-Khân a voulu que je m'en retournasse et emportasse ses lettres. Il se contenta de me répondre qu'il fallait exécuter la volonté de Mangou-Khân. Je m'informai de mes gens auprès de Coiac. Il me répondit qu'ils étaient à la cour de Bâtou et très-recommandés. Je réclamai ensuite nos ornements sacerdotaux et nos livres et il me dit : « Vous ne les avez pas portés à Sartach. » — Je repris : « Je les ai portés à Sartach, « mais je ne les lui ai pas donnés, comme vous savez. » Et je répétai ce que je lui avais dit quand il me pria de les donner à Sartach lui-même. Il me répondit : « Vous « dites vrai, et personne ne peut résister « à la vérité. J'ai déposé moi-même toutes



« vos affaires chez mon père qui réside à  
« Sarai, une ville neuve que Bâtou a  
« fait bâtir sur le Volga. Mais nos prêtres  
« ont ici avec eux quelques-uns de vos  
« ornements. » Je lui répondis : « S'il est  
« quelque ornement qui vous plaise, gar-  
« dez-le, et rendez-moi seulement mes  
« livres. » Il me dit alors qu'il rapporte-  
rait mes paroles à Sartach lui-même. —  
« Il faut, » lui dis-je, « que j'aie des let-  
« tres de vous à votre père, afin qu'il me  
« rende tout ce qui m'appartient. » Or,  
on était sur le point de partir et il me dit :  
« La cour des dames nous suit ici de près ;  
« vous descendrez là et je vous enverrai  
« par cet homme la réponse de Sartach. »  
Je craignais qu'il ne me trompât ; cepen-  
dant je ne pouvais lutter avec lui. Le soir,  
vint à moi cet homme qu'il m'avait mon-  
tré, m'apportant deux tuniques que je  
croyais être une pièce de soie entière et  
non entamée, et il me dit : « Voici deux  
« tuniques ; Sartach vous en donne une,  
« et l'autre, si vous le jugez convenable,  
« vous la remettrez de sa part au roi. »  
Je lui répondis : « Moi, je ne me sers point  
« de tels vêtements ; je remettrai les deux  
« tuniques au roi comme hommage de votre  
« maître. » — « Non, » me dit-il, « faites-  
« en ce que bon vous semblera. » Or, il  
me plait de vous envoyer les deux tuniques  
et je vous les envoie par le porteur des  
présentes. Il me donna aussi des lettres

pour son père Coiac, afin qu'il me rendit  
tout ce qui était à moi, parce qu'il n'avait  
besoin de rien qui m'appartînt.







## *NOUVELLE VISITE A BATOU*

---

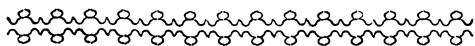
J'ARRIVAI à la cour de Bâtou le même jour que je l'avais quittée l'année dernière, c'est-à-dire le deuxième après l'Exaltation de la sainte Croix (14 septembre), et tout joyeux je retrouvai mes gens bien portants, quoiqu'ils eussent souffert des privations sans nombre, ainsi que je l'appris de Gosset. Si ce n'eût été du roi d'Arménie qui leur a procuré des consolations et les a recommandés à Sartach, ils seraient perdus ; d'autant plus qu'ils croyaient que je n'existais plus. Déjà les Tartares leur avaient demandé s'ils savaient garder les bœufs et traire les juments, car si je n'étais revenu, ils auraient été réduits en servitude.

Après cela, je fus appelé devant Bâtou et il fit traduire pour moi les lettres que vous envoie Mangou-Khân. Car Mangou lui avait écrit qu'il pouvait y ajouter, changer ou retrancher ce qui lui convenait. Alors il me dit : « Vous porterez ces let-

« tres et les ferez comprendre. » Il me demanda aussi par quelle voie je voulais voyager, par mer ou par terre. Je lui répondis que la mer était déjà fermée à cause de l'hiver ; il me fallait donc m'en aller par terre. Or, je croyais que vous étiez encore en Syrie, et je me dirigeai vers la Perse. Mais si j'avais su que vous étiez déjà parti pour la France, je serais allé par la Hongrie et arrivé plus tôt en France, en suivant des chemins moins pénibles que par la Syrie.

Nous voyageâmes donc tout un mois avec Bâton avant d'avoir un guide. Enfin on nous procura un Iougoure qui, pensant que je ne lui donnerais rien, quoique je lui eusse dit que je voulais aller tout droit en Arménie, se fit remettre des lettres qui lui enjoignissent de me conduire au sultan de Turquie, espérant recevoir de lui une récompense et gagner davantage en passant par cette contrée.





## *SARA ET SAMARKAND*

QUINZE jours avant la Toussaint, je me mis en route pour Sarai <sup>66</sup>, me dirigeant droit vers le midi en descendant le Volga, qui se divise dans son cours en trois grands bras, dont chacun est deux fois plus large que le Nil à Damiette. Plus loin, le fleuve forme quatre bras de moindre largeur, de sorte que nous le traversâmes en sept endroits par bateau. Sur le bras du milieu est la ville ouverte qu'on appelle Summerkeur <sup>67</sup> et qui est entourée d'eau lorsque le fleuve déborde. Les Tartares l'assiégèrent pendant huit ans avant de pouvoir s'en emparer. Elle était habitée par des Alains et des Sarrazins. Nous y trouvâmes un Teuton avec sa femme, un fort brave homme, chez qui demeurait Gosset; car Sartach l'avait envoyé là pour en décharger sa cour. Vers la Noël, Bâtou et Sartach se trouvent dans ces parages: l'un, d'un côté du fleuve, et l'autre,

de l'autre. On ne le passe que lorsqu'il est pris par les glaces. Il y a là quantité d'herbes, et les Tartares se cachent dans les roseaux jusqu'à la fonte des glaces.

Après la réception des lettres de Sartach, Coiac, le père, me rendit mes ornements, excepté trois aubes, un amict brodé de soie, une étole, une ceinture, une tauaiole brodée d'or et un surplis. Il me rendit aussi mes vases d'argent, à l'exception d'un encensoir, et le vase qui contenait le saint-chrême, parce que ces objets avaient été emportés par les prêtres qui étaient avec Sartach. Enfin, il me rendit encore mes livres, excepté le Psautier de la Reine qu'il retint avec ma permission; je n'ai pas pu le lui refuser, parce qu'il disait qu'il avait plu beaucoup à Sartach. Il me demanda, dans le cas où je reviendrais dans ces contrées, d'amener avec moi un homme sachant faire du parchemin; car il faisait construire, par ordre de Sartach, sur la rive occidentale du fleuve, une grande église et un nouveau manoir, et il disait qu'il voulait faire des livres à l'usage de Sartach. Cependant je sais que Sartach ne s'occupe pas de ces choses.

Sarai et le palais de Bâtou sont situés sur la rive orientale du fleuve, et la vallée par où coulent les eaux de ses divers bras a une largeur de plus de sept lieues, et il y a là abondance de poissons. Une bible en

vers, un livre en arabe, de la valeur de  
trente besans, et plusieurs autres objets,  
tout cela fut perdu pour moi.









## LE PAYS DES ALAINS

---

**P**RENANT ainsi congé de lui le jour de la Toussaint, et nous dirigeant toujours vers le midi, nous atteignîmes à la Saint-Martin aux montagnes des Alains. Pendant quinze jours, entre le camp de Bâtou et Sarai, nous ne rencontrâmes personne, si ce n'est un des fils de Bâtou qui le précédait avec ses faucons et ses nombreux fauconniers, et nous ne vîmes qu'un pauvre petit village. Dans cet espace de temps écoulé depuis la Toussaint et sans rencontrer âme qui vive, nous courûmes grand danger pendant un jour et une nuit jusqu'au lendemain à tierce, parce que nous étions privés d'eau.

Les Alains de ces montagnes n'obéissent pas encore aux Tartares, de sorte qu'il fallait que, sur dix hommes de Sartach, deux fussent obligés d'en garder les gorges pour empêcher ces montagnards d'enlever leurs bestiaux dans la plaine qui s'étend entre eux, les Alains et la Porte de Fer, et

dont la superficie a deux journées de marche. Là commence la plaine d'Arcax.

Entre la mer et ces monts, il y a quelques Sarrazins, nommés Lesges, qui sont des montagnards indépendants des Tartares ; de sorte que ceux-ci, qui sont au pied des monts des Alains, ont dû me donner vingt hommes pour nous conduire jusqu'à la Porte de Fer. J'en fus bien aise, parce que j'espérais les voir armés ; car, malgré tout mon désir, je n'ai jamais pu voir leurs armes.





## PORTE DE FER

---

LORSQUE nous fûmes arrivés au passage le plus dangereux, deux de ces vingt hommes avaient des haubergeons. Leur ayant demandé d'où ils les avaient eus, ils me dirent qu'ils les avaient pris sur les Alains qui sont de bons fabricants de ces objets et excellent à les forger. Je conclus de là que les Tartares n'ont d'autres armes que des flèches, des arcs et des hoquetons. J'en ai vu couverts de lames de fer et de casques de fer de Perse, et j'en ai vu aussi deux qui s'étaient présentés à Mangou vêtus de tuniques de cuir très-dur, très-incommodes et mal portées.

Avant d'arriver à la Porte de Fer, nous vîmes un château des Alains qui était à Mangou-Khân, car il a soumis tout ce pays-là. Nous y trouvâmes d'abord des vignes et bûmes du vin. Le jour suivant, nous entrâmes dans la Porte de Fer que fit construire Alexandre de Macédoine. C'est une ville dont l'extrémité

orientale est sur le rivage de la mer. Entre la mer et les montagnes se trouve une petite plaine par où s'étend la ville jusqu'au sommet du mont qui la domine à l'occident. Il faut donc de toute nécessité traverser la ville en passant par une porte de fer qui est au milieu, parce que d'un côté il y a des monts inaccessibles, et de l'autre, la mer. De là, le nom de « Porte de Fer » donné à cette ville, qui a plus d'un mille en longueur et, au sommet de la montagne, un château-fort; sa largeur est du jet d'une grande pierre. D'épaisses murailles sans fossés l'entourent, et ses tours sont bâties de pierres énormes et polies; mais les Tartares ont détruit les sommets des tours et les contre-escarpes des murailles, en rasant les tours à la hauteur du mur. Autour de cette ville, le pays ressemblait autrefois à un paradis.

A deux journées de là, nous vîmes une autre ville, nommée Samaron <sup>68</sup>, où il y avait beaucoup de Juifs, et en la traversant nous aperçûmes ses murailles qui descendent de la montagne jusqu'à la mer. Nous quittâmes le chemin qui les traverse et se dirige à l'est vers la mer, et nous fîmes l'ascension des montagnes vers le midi.

Le lendemain, nous passâmes par une vallée, où apparaissaient des vestiges de murailles qui allaient d'un mont à l'autre, et nul chemin ne menait à leur

sommet. C'étaient d'anciens remparts élevés du temps d'Alexandre pour arrêter les populations féroces, c'est-à-dire les pâtres du désert, et les empêcher d'entrer dans les villes et les terres cultivées. Il y a d'autres lieux fermés où demeurent des Juifs; mais je ne puis vous en dire rien de certain, quoiqu'il y ait beaucoup de Juifs par toutes les villes de la Perse.

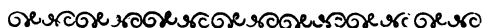
Le jour suivant, nous entrâmes dans une grande ville nommée Samag<sup>69</sup>, et après elle, le lendemain, dans une très-grande plaine qu'on appelle Moan et qu'arrose le Cur<sup>70</sup>. Ce fleuve a donné son nom aux Curges que nous nommons Géorgiens. Il passe au milieu de Tiflis<sup>71</sup>, capitale des Géorgiens, descend tout droit d'occident en orient vers la mer Caspienne, et nourrit d'excellents saumons. Nous trouvâmes encore des Tartares dans la plaine traversée par l'Araxe<sup>72</sup> qui descend tout droit de la grande Arménie entre le midi et l'occident, et d'où elle a pris le nom de terre d'Ararat, qui est l'Arménie elle-même<sup>73</sup>. C'est pourquoi il est dit, dans le livre des Rois, des fils de Senacherib, qu'après avoir tué leur père ils s'enfuirent au pays des Arméniens et, dans Isaïe, qu'ils s'enfuirent dans la terre d'Ararat.

A l'ouest de cette magnifique plaine est la Curgie (Géorgie), où avaient été autrefois les Corasmins<sup>74</sup>. Au pied des

montagnes, se trouve une grande ville nommé Gange <sup>75</sup>, l'ancienne capitale des Corasmins; elle empêche les Géorgiens de descendre dans la plaine.

Nous arrivâmes ensuite à un pont de bateaux, que retenait une grande chaîne de fer tendue en travers du fleuve, où se jettent à la fois le Tur ou le Cur et l'Araxe. Mais l'Araxe perd là son nom.





## RUBROUCK QUITTE L'ASIE

Nous continuâmes de monter le long  
de l'Araxe, dont le poète a dit :

.....*Pontem dedignatur Araxes.*

(Enéid., 8.)

(L'Araxe dédaigne les ponts).

et nous laissâmes la Perse à notre gauche vers le midi, les monts Caspiens et la grande Géorgie à notre droite vers l'ouest, en gagnant l'Afrique entre le midi et l'ouest. Nous traversâmes le campement de Bâtou, chef de l'armée, qui est là sur les bords de l'Araxe, et qui s'est rendu maîtresse des Géorgiens, des Turcs et des Perses.

Il y a à Tauris <sup>76</sup>, en Perse, un autre prince chargé du recouvrement des tributs et nommé Argon. Mangou-Kan les a rappelés tous les deux afin qu'ils cédassent la place à son frère qui venait dans ce pays. Or, ce pays que je vous ai décrit



n'est pas proprement la Perse; on l'appelle ordinairement l'Hyrkanie. Je fus trouver Bâtou dans son logement et il nous donna à boire du vin. Mais lui se mit à boire du cosmos, que j'aurais bu moi-même de préférence, s'il m'en avait offert. Toutefois le vin était bon, quoique nouveau, mais le cosmos eût été préférable pour un homme altéré et affamé.

Nous montâmes donc le long de l'Araxe depuis la fête de saint Clément jusqu'au second dimanche du carême (mars 1255), avant d'arriver à la source du fleuve. Au-delà de la montagne où elle se trouve, est une bonne ville nommée Arseroum 77, qui appartient au sultan de Turquie, et près de laquelle est la source de l'Euphrate, vers le nord, au pied des montagnes de la Géorgie. J'aurais été la voir, mais il y avait tant de neige que personne ne pouvait sortir du sentier battu. De l'autre côté des monts du Caucase, vers le midi, est la source du Tigre 78.

Quand nous quittâmes Bâtou, mon guide alla à Tauris pour parler à Argon et emmena avec lui mon interprète. Mais Bâtou me fit conduire jusqu'à une ville appelée Naxua 79, qui a été jadis la capitale d'un grand royaume, très-grande et très-belle ville. Les Tartares l'ont entièrement ruinée. Il s'y trouvait huit cents églises d'Arméniens; les Sarrazins ont détruit les autres et il n'y en a plus que

deux très-petites. Je célébrai, dans l'une d'elles, la Noël le mieux que je pus avec notre clerc. Le lendemain, le prêtre qui desservait cette église mourut, et un évêque vint l'enterrer avec douze moines des montagnes; car tous les évêques arméniens sont moines et grecs pour une grande partie. Cet évêque me raconta que près de là était une église, dans laquelle avaient été martyrisés saint Barthélemy et aussi le bienheureux Judas Taddée; mais on ne pouvait y aller à cause des neiges. Il me dit aussi que ses coreligionnaires ont deux prophètes : le premier est Méthodius, martyr, qui était de leur race et avait prédit tout ce qui arriverait aux Ismaélites, prédiction qui s'est accomplie dans la race des Sarrazins. L'autre prophète se nomme Acacron, qui, à sa mort, prophétisa que les Scythes sortiraient du Nord et soumettraient tous les pays de l'Orient, mais que Dieu épargnerait le royaume d'Orient pour leur livrer celui de l'Occident. (Nos frères, les Francs, en bons catholiques, n'ajouteront pas foi à ces prophéties.) Ils conquerront les pays du nord au midi, viendront jusqu'à Constantinople et en occuperont le port; un d'eux, qui sera surnommé le Sage, entrera dans la ville et, voyant les églises et la liturgie de France, se fera baptiser et indiquera aux Francs les moyens d'anéantir les Tar-

tares et de tuer leur souverain. A cette merveille, les Francs qui seront au centre du monde, c'est-à-dire à Jérusalem, se jetteront sur les Tartares qui seront sur leurs frontières; et avec l'aide de notre nation, c'est-à-dire des Arméniens, ils les poursuivront, de sorte que le roi des Francs plantera son drapeau sur les murs de Tauris en Perse, et alors se convertiront à la foi chrétienne tous les Orientaux et toutes les nations incrédules, et dans le monde il y aura une paix si grande, que les vivants diront aux morts : « Malheur à vous, ô infortunés ! parce que vous n'avez pas vécu « jusqu'à ces temps ! »

J'avais déjà lu à Constantinople cette prophétie que les Arméniens de cette ville y avaient apportée, et je ne m'y étais pas arrêté. Mais lorsque cet évêque m'en parla, je m'en ressouvins et m'en préoccupai davantage. Dans toute l'Arménie, cette prophétie est crue comme Evangile. L'évêque ajouta : « Comme les âmes aux limbes « attendaient la venue du Christ pour en « être délivrées, ainsi nous attendons « votre arrivée pour être délivrés de cette « servitude dans laquelle nous languissons « depuis si longtemps. »

Auprès de cette ville de Naxua sont les monts sur lesquels on dit que se reposa l'arche de Noé; il y en a deux, l'un plus élevé que l'autre; l'Araxe coule à leur

pied, et il y a là une ville nommée Cema-vium <sup>80</sup>. Ce nom qui signifie « huit, » lui a été donné parce qu'elle fut bâtie sur la plus haute montagne par les huit personnes qui sortirent de l'arche. Beaucoup de voyageurs ont tenté de faire l'ascension de cette montagne, mais sans réussir. Cet évêque me dit encore qu'un moine avait eu un si violent désir de faire cette ascension, qu'un ange lui apporta du bois de l'arche, en lui disant de ne plus se tourmenter. Ce bois est conservé dans l'église du couvent, ainsi qu'on me l'a affirmé.

Cette montagne n'est pas si haute qu'elle le paraît. La raison pour laquelle personne ne peut en faire l'ascension m'a été assez bien expliquée par un vieillard. Le nom de cette montagne est *Massis*, et dans la langue tartare il est du genre féminin. « Sur la *Massis*, » dit-il, « personne ne peut monter, parce qu'elle est la mère du monde. »

Dans cette même ville de Naxua, je rencontrai frère Bernard Cathalan, de l'ordre des frères prêcheurs ; il avait demeuré en Géorgie avec un prieur du Saint-Sépulcre, qui est là propriétaire d'un grand domaine. Il avait appris tant soit peu le tartare et il allait avec un frère de Hongrie à Tauris trouver Argon, pour lui demander la permission de se rendre auprès de Sartach. Arrivés dans cette dernière ville, ils ne purent obtenir audience et le frère hongrois

retourna par Tiflis avec un domestique. Quant à frère Bernard, il resta à Tauris avec un frère lai allemand, dont il ne comprenait pas la langue.

Nous quittâmes Naxua dans l'octave de l'Épiphanie, car nous avons dû nous attarder longtemps à cause des neiges. Quatre jours après, nous parvinmes au pays de Sahensa, un Géorgien très-puissant autrefois, mais tributaire aujourd'hui des Tartares qui détruisirent toutes ses forteresses. Son père, nommé Zacharie, avait reçu ce pays des Arméniens en les arrachant au joug des Sarrazins. Il y a là de très-belles habitations de vrais chrétiens, qui ont des églises comme il y en a en France. Chaque Arménien a, dans l'endroit le plus apparent de sa maison, une main de bois tenant une croix devant laquelle brûle une lampe, et ce que nous faisons avec de l'eau bénite pour chasser le mauvais esprit, il le fait avec de l'encens. Car, tous les soirs, les Arméniens allument de l'encens et le portent aux angles de la maison pour la préserver de toutes sortes d'ennemis.

Je dinai avec Sahensa, et il me fit beaucoup d'amitiés, lui, sa femme et son fils Zacharie, un beau et excellent jeune homme, qui me pria, s'il se rendait auprès de vous, de vous le recommander afin que vous voulussiez bien le prendre à votre service. Car ce garçon souffre tellement de

la domination des Tartares que, quoiqu'il eût abondance de toutes choses, il aimerait mieux cependant errer sur la terre étrangère que se courber sous leur joug. En outre, les Arméniens disaient qu'ils sont fils de l'Eglise romaine, et si le Pape leur envoyait quelques secours, ils soumettraient à l'Eglise toutes les nations voisines.

Quinze jours après avoir quitté la ville de ce Sahensa, nous touchâmes au pays du sultan de Turquie, le dimanche de carême, et le premier château fort que nous aperçûmes fut Marsengan <sup>81</sup>. Tous les habitants en étaient chrétiens : Arméniens, Géorgiens et Grecs; mais ils sont tous soumis aux Sarrazins. Là le gouverneur ou le châtelain me dit qu'il avait reçu l'ordre de refuser des vivres aux Francs et aux ambassadeurs du roi d'Arménie et de Vastace; de sorte que depuis ce château, où nous nous trouvions le dimanche de carême, jusqu'à Chypre où j'abordai huit jours avant la Saint-Jean, il nous fallut acheter nos aliments. Mon guide me fit avoir des chevaux; il recevait de l'argent pour nous procurer des vivres et le mettait bel et bien dans sa poche. Quand il arrivait à quelque campement, voyant un troupeau, il en enlevait un mouton par force et le donnait à manger à sa famille, et il s'étonnait de ce que je ne voulusse pas manger du produit de son vol.

Le jour de la Purification, je me trouvai dans une ville nommée Aini <sup>82</sup>, dans le domaine de Sahensa, dont la position est très-fortifiée. Il y a là mille églises des Arméniens et deux synagogues de Sarrazins. Les Tartares y ont un bailli. Là vinrent me trouver cinq frères prêcheurs, dont quatre étaient de la province de France et le cinquième s'était joint à eux en Syrie. Ils n'avaient avec eux qu'un domestique malade qui savait le turc et un peu de français. Ils étaient porteurs de lettres du Pape pour Sartach, pour Mangou-Khân et pour Buri, lettres semblables à celles que vous m'avez données et par lesquelles il leur demandait de permettre à ses moines de s'arrêter dans leurs terres et d'y prêcher la parole de Dieu. Lorsque je leur eus raconté tout ce que j'avais vu et comment j'avais été renvoyé, ils se dirigèrent du côté de Tiflis, où ils ont des frères, pour les consulter sur ce qu'ils auraient à faire. Je leur dis qu'avec ces lettres ils iraient où ils voudraient, mais qu'ils auraient à se pourvoir de patience; je leur recommandai de bien se pénétrer du but de leur voyage, parce que s'ils n'avaient pas d'autre mission que celle de prêcher, les Tartares n'auraient pas égard à eux, surtout s'ils n'avaient pas d'interprète. Ce qu'il advint à ces religieux, je l'ignore.

Nous atteignîmes, le deuxième diman-

che du carême la source de l'Araxe, et, après avoir franchi le sommet de la montagne, nous parvînmes à l'Euphrate <sup>83</sup> que nous descendîmes en gagnant l'ouest jusqu'à un château appelé Camath <sup>84</sup>. Là l'Euphrate coule au midi vers Alep <sup>85</sup>. Nous traversâmes le fleuve, en nous dirigeant vers l'ouest par de hautes montagnes couvertes de neige très-épaisse. Il y avait eu là, cette année, un tremblement de terre si épouvantable que, dans la seule ville d'Arsengan, il périt dix mille personnes de distinction, sans compter les pauvres dont on ignorait les noms. Durant trois jours, tout en chevauchant, nous vîmes combien le sol s'était crevassé dans cette terrible commotion et comment les monceaux de terre qui s'étaient détachés des montagnes avaient comblé les vallées; à tel point que, si le tremblement avait été un peu plus fort, elle se serait accomplie à la lettre, cette parole d'Isaïe : « Toute vallée sera remplie, et toutes les « montagnes et les collines seront abais- « sées » (ch. 40).

Nous passâmes par la vallée où le sultan de Turquie fut vaincu par les Tartares. Vous dire comment il le fut, serait trop long. Mais un ami de mon guide, qui était alors dans l'armée tartare, a dit que celle-ci n'était que de dix mille hommes en tout, et un Géorgien, prisonnier du sultan, a dit que celui-ci avait avec lui



deux cent mille hommes, tous cavaliers. Cette plaine où eut lieu la bataille, ou plutôt cette défaite, fut changée en grand lac par un tremblement de terre, et mon cœur me disait que toute cette plaine s'était ouverte pour recevoir le sang des Sarrazins.

A Sébaste de l'Arménie mineure <sup>86</sup>, nous arrivâmes dans la grande semaine. Nous y visitâmes la sépulture des quarante martyrs. Il y a là aussi une église de saint Blaise, mais je ne pus m'y rendre parce qu'elle était tout en haut dans une forteresse. Dans l'octave de Pâques, nous vinmes à Césarée de Cappadoce, où il y a une église de saint Basile le Grand.

Quinze jours après, nous entrâmes dans Iconium <sup>87</sup>; nous avions voyagé à petites journées et nous nous étions reposés en beaucoup d'endroits parce que nous ne pouvions pas avoir toujours des chevaux. Mon guide agissait ainsi par calcul, se faisant payer tous les trois jours dans chaque ville où nous nous arrêtions. J'en fus très-affligé et n'osai me plaindre, parce qu'il pouvait me vendre, mes compagnons et moi, ou nous tuer, et il n'y aurait eu personne pour s'y opposer.

Je trouvai à Iconium plusieurs Français, un marchand génois d'Acre, nommé Nicolas de Saint-Cyr, et un de ses compagnons de Venise, nommé Boniface de Molendino, qui avaient emporté tout l'alun

de Turquie, de sorte que le sultan ne pût vendre quoi que ce fût à personne, si ce n'est à eux deux; et eux en augmentèrent tellement le prix, que ce qui valait quinze besans, fut vendu cinquante.

Mon guide me présenta au sultan et le sultan me dit qu'il me fera très-volontiers conduire jusqu'à la mer d'Arménie ou de Cilie <sup>88</sup>. Alors, le marchand génois dont j'ai parlé, sachant que les Sarrazins avaient peu de soin de moi et que j'étais très-fatigué de mon guide, qui m'ennuyait chaque jour de ses réclamations et de ses exigences, me fit accompagner jusqu'à Court, port du roi d'Arménie. J'y arrivai la veille de l'Ascension et m'y reposai jusqu'au lendemain de la Pentecôte. J'appris alors que des ambassadeurs avaient été envoyés par le roi à son père. Je fis transporter par mer nos bagages à Acre, et moi je me rendis aussitôt auprès du père du roi, pour savoir s'il avait reçu quelque nouvelle de son fils. Je le trouvai à Asi avec tous ses enfants, excepté un, nommé Barusin, qui faisait construire un château-fort. Il avait reçu des ambassadeurs de son fils, qui lui avaient annoncé qu'il retournait et que Mangou-Khân avait singulièrement diminué le tribut qu'il lui devait, et avait accordé le privilège de ne plus lui envoyer aucun ambassadeur. Sur ce, le royal vieillard, avec tous ses enfants et tout son peuple, célébra une grande fête.

*Quant à moi, il me fit accompagner jusqu'à la mer, au port qu'on appelle Aux <sup>es</sup>; de là, je fus à Chypre et trouvai à Nicosie mon ministre ou provincial, qui m'emmena le même jour à Antioche. L'état de cette ville est déplorable. Nous y passâmes la fête des apôtres Pierre et Paul. De là, nous vinmes à Tripoli <sup>90</sup> où se tint un chapitre de notre Ordre, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge. Mon provincial décida que je choisirais le couvent d'Acre, ne me permettant pas de venir vous trouver et m'ordonnant de vous écrire ce que je voudrais par le porteur des présentes. Or, moi, n'osant rien faire contre l'obédience, j'ai fait comme j'ai pu et je vous ai écrit, demandant pardon à votre incomparable mansuétude, et de ce que j'aurais pu dire d'inconvenant, de trop ou pas assez, étant peu lettré et nullement habitué à écrire de si longues histoires. Que la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence, garde votre cœur et votre esprit. Je vous aurais vu volontiers et quelques amis particuliers que j'ai dans votre royaume. C'est pourquoi, si Votre Majesté n'y trouvait aucun inconvénient, j'oserais vous supplier d'écrire à mon provincial de me laisser venir auprès de vous, à la condition de retourner sans retard en Terre-Sainte.*

(P. S.) De la Turquie, vous saurez que la dixième partie des habitants n'est pas

sarrazine ; presque tous sont Arméniens et Grecs. Ce pays est gouverné par des enfants. Le sultan, qui fut vaincu par les Tartares, a une femme légitime qui est d'Ibérie et dont il a eu un enfant bien chétif ; celui-ci sera sultan après lui. Il en a eu un autre d'une concubine grecque, qu'il a passée à un puissant amiral ; il en eut un troisième d'une femme turque, avec qui Turcs et Turcokmans s'étaient affiliés pour conspirer contre la vie des enfants des chrétiens.

Ils avaient résolu encore, ainsi que je l'appris, de détruire après la victoire toutes les églises et de tuer quiconque ne voudrait devenir Sarrazin ; mais ce fils fut vaincu et beaucoup des siens furent tués. Il réunit son armée une seconde fois ; mais alors il fut fait prisonnier et jeté en prison. Pacaster, le fils de la femme grecque, obtint de son demi frère que celui-ci le laissât porter le sceptre de sultan, parce que l'autre qui était chez les Tartares était d'une constitution délicate. Mais tous ses parents du côté maternel, Ibériens ou Géorgiens, ont été indignés de cette conduite. De sorte qu'un enfant règne aujourd'hui en Turquie, ayant peu de finances, peu de soldats et beaucoup d'ennemis.

Le fils de Vastace est faible et est en guerre avec le fils d'Assan, qui est aussi un enfant et sous la domination des Tartares ; et si l'armée de l'Eglise devait entrer en

Terre-Sainte, il serait donc très-facile de conquérir tous ces pays et de les traverser.

Le roi de Hongrie n'a pas plus de trente mille soldats. De Cologne à Constantinople il n'y a pas plus de quarante journées de marche en chariot. De Constantinople, il n'y a pas autant de journées jusqu'au pays du roi d'Arménie. Autrefois des hommes braves ont traversé ces contrées (1100) et y ont remporté des victoires, quoiqu'ils eussent eu de vaillants guerriers à combattre, dont Dieu a délivré la terre.

Il n'est pas nécessaire de courir les dangers de la mer, ni d'être à la merci des marins; ce qu'il faudrait payer pour armer des navires suffirait aux dépenses du voyage par terre. Je vous dirai confidentiellement que si vos paysans, — je ne parle pas des rois ni des chevaliers, — voulaient marcher comme vont les rois des Tartares et se contenter de la nourriture de ces potentats, ils deviendraient les maîtres du monde.

Il me paraît inutile qu'un religieux comme moi, ou que des frères prêcheurs aillent désormais en Tartarie; mais si le pape, qui est la tête de tous les chrétiens, voulait y envoyer d'une manière convenable un évêque et répondre à toutes les lettres que le hkân a déjà trois fois adressées aux Français (la première au pape Innocent IV, d'heureuse mémoire, et la deuxième, à vous; la troisième fois, par

l'intermédiaire de David, qui vous a trompé, et enfin par moi), il pourrait dire au khân tout ce qu'il voudrait, et exécuter tout ce qui est contenu dans ses lettres. Le khân écoute volontiers tout ce que dit un ambassadeur, et demande toujours s'il n'a rien à ajouter ; mais il importe que celui-ci ait un bon interprète et même plusieurs, et de l'argent à dépenser, etc.



1. The first part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

**NOTES**  
**HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES**







## NOTES GÉOGRAPHIQUES

POUR LE

# VOYAGE DE GUILLAUME DE RUBROÛCK EN ORIENT



Page 4, 1. C'est le Pont-Euxin, aujourd'hui la mer Noire, nommée quelquefois au moyen âge « mer Majour » et « mer Gregnor » par Marco Polo. Cette mer a donné son nom à une contrée de l'Asie mineure et à l'ancien royaume de Pont, dont Mithridate était le roi. Elle est entre la petite Tartarie et la Circassie au nord, la Géorgie à l'est, la Natolie au sud et la Turquie d'Europe à l'ouest.

P. 4, 2. *Liseï* : Celle-ci, qui est nommée *Sinopolis*. C'est aujourd'hui *Sinope*, ancienne et fameuse ville de la Natolie, ayant plus de 60,000 habitants, très-forte par sa situation sur l'isthme d'une presqu'île, où il y a un bon port sur la mer, Noire.

P. 4, 3. *Liseï* : Celle-là est une province que les Latins nomment maintenant *Cassaria*. C'est aujourd'hui la Crimée, province de la Russie.

P. 4. 4. Province d'Asie qui fait partie de la Perse et de la Turquie asiatique, aux environs du Caucase, entre la mer Noire et la mer Caspienne. Sa partie occidentale comprend trois départements du côté de la mer Noire; ce sont : la Mingrélie, l'Imirette et le Gurriel dont se composait l'ancienne Colchide. Sa partie orientale, qui est soumise au shah de Perse, comprend le Carduel au midi et le Caket au nord. C'est ce qu'on appelait autrefois l'Ibérie asiatique.

P. 5, 5. C'est Sébastopol en Crimée. Mais des auteurs prétendent que c'est à Ankara ou Angora, ancienne ville d'Asie, dans la Natolie, que saint Clément aurait été martyrisé. D'abord son martyre n'est pas certain, et s'il fallait traduire *Kersona* par « Angora », le récit de Rubrouck serait difficile à comprendre. Saint Paul parle de saint Clément dans son épître aux Philippiens: « *Etiam « rogo, et te, Germane compar, adjuva illas quæ « mecum laboraverunt in Evangelio cum Cle- « mente.* »

P. 5, 6. *Soudak*, ville de Crimée, située entre Caffa et le cap Inkermann. Quelques-uns la prennent pour l'ancienne Lagyra que d'autres placent à Camba, petite ville située, comme Soldaïa, sur la côte de la mer Noire.

P. 5, 7. *Cotone sive Bombasio*. Jacques de Vitry (*lib. 1, c. 84. Necrolog. Ambian. Ecclesiæ*) dit que certains arbustes produisent le *bombax* que les Français appellent « coton ». Ce produit tient, pour ainsi dire, le milieu entre la laine et le lin. V. DUCANGE, v<sup>e</sup> *Bombax* et *Wambax*.

P. 5, 8. C'était anciennement une petite ville de la Sarmatie, en Asie, appelée primitivement Hermonassa. Ce n'est aujourd'hui qu'un village de la Circassie, situé sur la mer Noire, près du détroit de Caffa.

P. 5, 5. C'est aujourd'hui le *Don* qui prend sa source à 25 lieues au sud de Moscou, près du lac Iwan, coule du nord au sud et se jette dans la mer d'Azof, autrefois les *Palus-Méotides*, que Guillaume de Rubrouck ne distingue pas encore de la mer de Pont, car il considère ce que nous appelons aujourd'hui la mer d'Azof comme étant le Don lui-même.

P. 6, 9 C'est le pays des Ziques, peuple libre aux environs du Caucase.

Plan du Carpin place au sud de la Comanie les *Zikkés*, branche occidentale des Tcherkesses, déjà connus des anciens sous le nom de *Zygiens*; Strabon les appelle indifféremment *Zygoi* ou *Zygioi*. D'AVEZAC, édit. de *Carpin*.

P. 6, 10. Ce nom signifie « Table », à cause de sa figure. C'est une grande et célèbre ville avec un port sur la mer Noire, au pied d'une montagne de la Natolie. Elle a été bâtie par les Grecs et nommée Trapezus. Capitale d'un empire fondé par une branche des Comnènes de Constantinople, elle perdit ce rang lorsqu'elle fut prise par Mahomet II.

P. 6, 11. Probablement *Arzengan*, ville au sud de la mer Noire, dans la Natolie et sur l'Euphrate. à 40 lieues sud-ouest d'Erzeroum.

P. 6, 12. Province de la Turquie d'Europe, bornée au nord par la Moldavie et la Transylvanie, à l'est et au sud par le Danube, à l'ouest, par la Transylvanie.

P. 6, 13. Province de la Turquie d'Europe, bornée au nord par la Valachie, à l'est par la mer Noire, au sud par la Romanie, à l'ouest par la Servie. *Sophie* en est la capitale sur la rivière de Bojana.

P. 6, 14. Prince tartare, fils de Bâtou, petit-fils de Genghis-Khân.

P. 8, 15. Il y a dans le texte *herbergia*, et Joinville traduit ce mot par « heberge », pavillon : « J'ai en sa héberge pour le veoir. » *Herbergia*, dans le *Glossarium theoticum* de Lepsius, est synonyme de *castra*. Dans le *Roman de la guerre de Troyes*, « herberge » signifie « tente » :

Quant des nez sont les gens issues,  
Et les herberges ont tendues.

Dans le glossaire saxon de Somner, *herbergia* équivalait à « station, demeure, *mansio* ».

P. 9, 16. Le même fait a été constaté, en 1554, par Augier-Ghislain de Busbeke, né en 1522 à Comines en Flandre, et ambassadeur du roi de Hongrie à Constantinople : « La Chersonèse taurique », dit-il, « est habitée par une race d'hommes dont j'ai souvent entendu dire que le langage, les mœurs et la physionomie accusent une origine germanique. Le Tartare que j'ai invité à dîner était de haute taille et d'une simplicité ingénue, de sorte qu'on l'aurait pris pour un Flamand ou un Hollandais. Cette race est belliqueuse, n'a pas de livres et fait précéder en parlant tous les substantifs de l'article *tho* ou *the*. Le Tartare nommait le pain, comme en flamand, *brod* ; maison, *huys* ; écurie, *stal* ; vignoble, *wyngaert* ; pluie, *regen* ; argent, *silver* ; blé, *korn* ; poisson, *fisch* ; tête, *hooft* ; yeux, *oogen* ; étoile, *stern* ; soleil, *zon* ; lune, *maen* ; chariot, *wagen* ; pomme, *appel* ; venir, *komen* ; chanter, *singen*. » *Lettres du baron de Busbec*. Paris, 1748.

P. 9, 17. Le pays des Comans était situé au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne ; il a formé le gouvernement d'Astrakhân. Il est arrosé par les quatre grands fleuves : le Dniéper, le Don, le Volga et le Jaïk.

P. 10, 18. Monnaie d'argent, valant un peu plus de vingt-cinq centimes, en usage en Grèce et en Syrie.

P. 16, 19. Lait de jument.

P. 23, 21. V. *Marco Polo*, liv. vii, ch. 47.

P. 27, 22. La *Moska*, qui se jette dans le Volga. Cette rivière passe à Moscou.

P. 27, 23. *Kirghiz*, dans le Kiptchak. Les Kirghis sont des Tartares indépendants qui habitent le nord du lac Aral et de la mer Caspienne; ils confinent au gouvernement d'Orenbourg.

P. 47, 25. Les Alains, d'origine scythique, habitaient dans les environs du Caucase. Ils avaient envahi l'Asie avant le commencement du quatrième siècle, et, au cinquième, l'Europe méridionale. V. ALANIE, dans mon livre sur l'*Extrême-Orient*.

P. 53, 26. Ne pas confondre avec « Porte de fer ».

P. 54, 27. Le Volga, fleuve qui prend sa source dans la Russie d'Europe et se jette dans la mer Caspienne.

P. 63, 28. Les Moscovites.

P. 64, 29. Les *Morduins*, peuple finnois, dont les descendants, répandus dans les gouvernements de Kasan, de Simbirsk, de Penza, de Saratow, d'Astrakhan et d'Orenbourg, sont, de nos jours, encore désignés par les Russes sous leur nom de Mordvi. D'ÂVEZAC, édit. de *Plan du Carpin*, p. 93.

P. 64, 30. Un voyageur moderne les décrit à peu près comme Marco Polo : « Le domaine des Kirghiz est le plateau de Pamir, lequel, ayant pour contrefort le Thibet, descend en pente au nord vers

Kokan, ayant les possessions chinoises à l'est, et l'âpre contrée qui alimente les rivières de l'Oxus et du Sirr à l'ouest. Leur langage ne diffère pas, ou seulement à un faible degré, de celui qui est parlé à Koundouz. Ils reconnaissent la suzeraineté de Kokan et payent un tribut à son chef, mais avec la Chine et le Thibet ils sont constamment en guerre mortelle, ou, ce qui est la même chose, ils volent tous les individus de l'une et l'autre contrée qui tombent sous leurs mains. »

P. 64, 31. Peuple voisin du Dagestan, aux environs du Caucase.

P. 64, 32. La ville de Derbent. « Cette ville », dit C. d'Ohsson, « garde le défilé le plus fréquenté du Caucase, celui qui est formé par l'extrémité orientale de cette chaîne et par le rivage de la mer Caspienne. Elle est assise, en partie, dans une petite plaine, au bord de cette mer ; en partie, sur le penchant assez escarpé d'une montagne que la citadelle couronne. Ses murs, flanqués de tours, ont 120 pieds de haut et 9 pieds d'épaisseur. Une *porte de fer*, qui défend au nord l'entrée de cette ville, lui a fait donner le surnom de *Porte de Fer*. Derbent signifie, en persan, *défilé et barrière*. » (*Voyage d'Aboul-el-Cassim*, p. 160.)

P. 66, 33. Comte de Flandre et empereur de Constantinople.

P. 68, 34. Mongols, Tartares.

P. 75, 35. « Le Qarâ-Khithây », dit M. d'Avezac, « est bien connu par les récits des auteurs orientaux ; on sait que ce fut un Etat fondé au XII<sup>e</sup> siècle, à l'occident de leur ancienne patrie, par des réfugiés khitâns qui avaient successivement émigré, les uns, à la suite d'une insurrection promptement réprimée, les autres pour échapper à la domination conquérante des Kins ou Tchourtchès ; ils s'étaient d'abord avancés vers

les frontières des Qyrqyz, mais ils avaient été repoussés et s'étaient cantonnés sur les bords de la rivière Jymyl, et y avaient bâti une ville. » (Edit. de *Plan du Carpin*, p. 120.)

P. 76, 36. Plan du Carpin nomme ce peuple Nâyman. « Raschyd indique la position géographique du territoire des Naimans », dit d'Ohsson, dans l'*Histoire des Mongols*. « Il comprenait dans son étendue la chaîne du grand Altaï et les monts Caracouroum, ainsi que les monts Elouy Serass, le lac Ardisch Saïssan, le cours du fleuve Ardisch, les monts qui courent entre ce fleuve et le pays des Kirguises. Il était borné au nord par ce dernier pays, à l'est par le territoire des Kéraïtes, au sud par l'Ouïgourie, et à l'ouest par le pays des Cancalix. »

P. 76, 37. Plus connu sous le nom de *Prêtre Jean*. V. mon livre sur l'*Extrême-Orient*. — V. *Eclaircissements historiques sur le Prêtre Jean*, p. 151, dans l'édition de *Plan du Carpin*, par M. d'Avezac.

P. 76, 38. CARACORUM OU KARA-KOROUM, ville située au 49° parallèle, au nord du désert de Gobi, au midi de la Selinga, sur la rive septentrionale de l'Orkhon, un des affluents de la Selinga, à l'ouest du pays des Mongols et à l'est des monts Altaï ou monts d'Or. V. mon livre l'*Extrême-Orient*, art. « Caracorum », dans l'Index géographique.

P. 76, 39. *Merkit* ou *Merkyt*, ainsi orthographié par les historiens musulmans, et transcrit *Merghed* par M. Schmidt, d'après le texte mongol de Sanang-Setsen, est le nom bien connu d'une puissante tribu qui habitait les rives de la Selenkah et du lac Baïkal, entre les Tartares à l'est et les Nâymans à l'ouest. D'Avezac. Edit. de *Plan du Carpin*, p. 137.



P. 86, 40. Chambrier de France, fils de Mathieu, deuxième du nom, comte de Beaumont-sur-Oise. et d'Alix de Beaumont, dame de la Queue. Il épousa Gertrude de Soissons, fille aînée de Raoul, comte de Soissons et d'Alix de Dreux; en secondes nocces, Isabelle ou Elisabeth de Garlande, veuve de Guy le Bouteillier, seigneur d'Ermenonville et fille de Guillaume de Garlande, seigneur de Livry et d'Alix de Châtillon, dame de Clichy-la-Garenne. ANSELME. *Maison royale de France*, t. VI, p. 397.

P. 94, 41. Probablement la rivière *Oural*.

P. 95, 42. *Deutéronome*, 32, 21. — *Rom.*, 10, 19.

P. 102, 43. Sur *Talas*, v. QUATREMÈRE, *Notices des manuscrits*, t. XIII, p. 224 à 226. Note, in-4°. 1838. Notice du *Mesalek*.

P. 104, 44. Sur *Organum*, v. d'AVEZAC (édit. de *Plan du Carpin*, p. 111 à 116), qui discute l'opinion de M. de Frœhn sur la synonymie géographique d'Orna, d'Urgandsh, d'Ourghenjj et de Tana.

P. 105, 45. « Au sud-ouest de la Tartarie, s'étendait le pays des *Huturs*, dans lesquels il est aisé de reconnaître ces peuples *ougghours*, de race turke, dont la civilisation, importée chez eux sans doute, avec l'alphabet et le christianisme, par les Nestoriens venus de Syrie, se répandit ensuite chez les Mongols, et enfin jusque chez les Mantchous, dont l'alphabet conserve encore des formes qui trahissent leur origine syriaque. » D'AVEZAC, édit. de *Plan du Carpin*, p. 125.

P. 107, 46. Statue de Bouddha.

P. 119, 47. Le *Tangut*, pays situé à l'occident du *Hô*, ou fleuve jaune de la Chine. « Le nom de

*Tangkout* », dit Klaproth (*Journal asiatique*, t. XI, 462 et suiv.), « est dérivé de celui de la grande nation tubétaine, appelée, dans les annales de la Chine, Thang-hiang. C'étaient des descendants des *San-Miao*, ou anciens habitants primitifs de la Chine, qui furent repoussés par les Chinois dans les pays du lac de Khoukhou-Noor et du Tibet oriental. Les Thang-hiang, ainsi que leurs parents, les Thang-tchang et les Pé-lang, se vantaient, comme tous les Tubétains, de descendre d'une grande espèce de singes. Ils occupèrent primitivement le pays de Sy-tchi, situé à l'ouest du département actuel de Lin-thao, de la province chinoise de Kan-su. Ce pays est traversé par le Houang-ho avant qu'il entre pour la première fois en Chine. »

P. 121, 48. « Le pays des Thibétains », dit un géographe arabe (*Notices et extraits des manuscrits*, t. II, p. 410), décrit ainsi le Thibet : Ce pays, qui confine d'un côté à la Chine et de l'autre aux Indes, a d'étendue un mois de marche, et est rempli de villes et de villages ; le sang y est vif, et le peuple débauché et livré au plaisir. On y trouve des mines de soufre rouge et l'animal qui produit le musc ; celui-ci ressemble à la gazelle, mais il a deux dents comme celles du cochon ; c'est le meilleur musc. »

P. 123, 49. « Au nord-est, le pays des Tartares était borné par le pays des *Kitans* et celui des *Solangues* ; les premiers sont d'origine inconnue, suivant Klaproth .. Les Solangues sont les habitants du nord de la Corée, appelés *Solonghos* par les Mongols, et dont le pays est nommé par Reschyd-el-Dyn sous la forme *Soulânkgald*. » D'AVEZAC, édit. de *Plan du Carpin*, p. 125.

P. 125, 50. Probablement « les *Moungs*, tribu nombreuse », dit M. Pauthier (édit. de *Marco Polo*, p. 408), « répandue encore aujourd'hui dans la partie méridionale de la province chinoise du

*Yün-nân*, sur les frontières du Thibet, dans l'empire Birman, à Siam et dans la partie septentrionale de la Cochinchine. Les *Moung* ou *Mông* se sont répandus même jusque dans le *Pégou*, qui est aujourd'hui une possession anglaise, dont ils forment l'ancienne population, et dans les provinces du Martaban. Ils se donnent à eux-mêmes le nom de *Môn*; mais leurs voisins les appellent *Talien*, « originaires de *Ta-li* », dans le *Yün-nân*, ce qui constate pleinement leur identité. Leur langage diffère complètement de celui des Birmans et des Siamois. »

P. 128, 51. Dix marcs, monnaie équivalant à cinq francs.

P. 128, 52. Peking.

P. 104 et 136. Cailac, Coilac, Caalat, Cailat. C'est probablement la ville que Marco Polo nomme *Calatuy*. « Ce nom », dit M. Pauthier, « est vraisemblablement celui du lieu où Dchingham-Khân mourut, et que l'histoire mongole nomme « son camp de *Caratouski* », à 12 lieues environ de la ville cantonale actuelle du *Kansuh*, nommé *Thsing-choui*, « eau pure », en mogol : *Sari-gool*. »

P. 145, 53. Nom corrompu de l'empereur grec Jean Vatale, gendre de l'empereur Théodore Lascans. V. DUCANGE, *Familles byzantines*.

P. 149, 54. *Marco Polo*, liv. 1, chap. 10.

P. 157, 55. *Le Pont au change*. Il y avait là des boutiques d'orfèvres.

P. 162, 56. Erzeroum.

P. 170, 57. *Caten* signifie « dame »; *Cotota* est le nom propre de la dame.

P. 190, 58. ABOUL-EL-CHAZY, *Hist. généalog.*

*des Tartares*, p. 104; et dans KLAPROTH, *Mém. relatifs à l'Asie*. t. I, pp. 464, 465. — D'OHSSON, *Hist. des Mongols*, t. I, not. 4, p. 427. — HAMMER, Extraits de Raschid-Eddin, dans le *Nouveau journal asiatique*, t. IX, p. 522. — ABOUL-EL-FÉDA, *Géographie*, dans la table du Turkestan, vers la fin. — KLAPROTH, dans le *Nouveau journal asiatique*, t. XIV, pp. 352, 353, et dans les *Mémoires relat. à l'Asie*, t. I, p. 471. — RÉMUSAT, *Langues tartares*, p. 239. — STRALENBERGH, *Descrip. de l'empire russe*, t. II, pp. 175, 176. — D'AVEZAC, édit. de *Plan du Carpin*, in-4°, p. 136.

P. 190, 59. Dans le Kiptchak.

P. 192, 60. S'agirait-il ici des Esquimaux? Witsen, dans son *Noord en oost Tartaryen*, in-f°, 2<sup>e</sup> part., p. 67, dit qu'il a existé des relations entre les Mongols et le nord de l'Amérique. V. notre livre *l'Extrême-Orient*, p. 34.

P. 192, 61. Le *tumen* est une monnaie qui vaut 10,000 marcs d'argent. Dans *Marco Polo*, liv. II, ch. 69, il vaut 80,000 florins d'or.

P. 200, 62. *Proverbes*, 10.

P. 223, 63. Mangou-Khân était fils de Tuli-Khân et petit-fils de Cinghis-Khân.

P. 223, 64. C'est le pays que Marco Polo nomme *Mulette*, où, dit-il, avait coutume de demeurer *le Vieux de la Montagne avec ses Assassins*. « Le siège principal de ces redoutables sectaires était la forteresse d'*Alamout*, située à 37° de latitude N. sur 48° environ de longitude E., et dont le nom signifie : *le Nid de l'aigle*. Elle fut prise et en partie détruite par *Houlagou*, le 20 décembre 1256. » V. D'Hosson, *Hist. des Mongols*, t. III, p. 199.

P. 226, 65. Nom d'une ville d'Egypte, à deux milles du Caire.

P. 272, 66. *Sarā* (Saraï ou Saray), ville sur le Volga, appelée autrefois Saraï, une des deux résidences principales des khans mongols du Kiptchak, bâtie par Batou-Khân qui lui donna ce nom, signifiant « palais », en mongol.

P. 272, 67. « *Samarkand*, ville très-ancienne. C'était la Marakanda des historiens grecs, où, dans un banquet, Alexandre fit périr Clitus de sa propre main. Dans les premiers temps de la conquête mahométane, ce fut une des villes les plus renommées de l'Asie, et, encore aujourd'hui même, elle est vénérée par les sectateurs de l'islamisme comme une ville sainte; aucun souverain de Bokhâra n'est considéré par les habitants du pays comme un légitime souverain, s'il ne possède Samarkand. Elle était la capitale de Timour, dont on y voit le tombeau. Elle est bien déchue depuis cette époque; quelques collèges et quelques autres édifices existent encore, dont quelques-uns sont d'un beau genre d'architecture, entre autres celui qui était originairement l'observatoire du célèbre astronome Ouloug-Beg. La fabrication du papier fut introduite en Europe, de cette ville, à l'époque de la conquête des musulmans, vers 710 de notre ère. » PAUTHIER, Edit. de *Marco Polo*, p. 137.

P. 280, 68. Est-ce *Samarah*, ville bâtie, en 834, par Motassen qui y fixa son séjour et la rendit la capitale de l'empire des Arabes?

P. 281, 69. *Samag*. Est-ce Samachi, ville de Perse?

P. 281, 70. *Koura*, fleuve de la Géorgie, qui prend sa source au Caucase et se jette dans la mer Caspienne. C'est l'ancien *Cyrus*.

P. 281, 71. « *Tiflis*, sur les rives de la Koura, date du cinquième siècle de notre ère. Bâtie en 469 par le roi Vaktang-Gougarstan (loup-lion), sous le nom de Tphilis (ville chaude), nom qui lui vient de ses eaux thermales; elle fut souvent ravagée par les guerres et occupée par les musulmans. Aga-Mohammed, khan de Perse, la détruisit entièrement en 1795. Elle renfermait alors une population d'environ 16,000 habitants.

« Tiflis compte aujourd'hui 72,000 âmes. Elle a des places, des monuments, de larges rues, et présente le double aspect de la ville orientale et de la cité d'Occident. Sa situation n'est point heureuse; elle est assise au fond d'un entonnoir, au pied de monts arides qui contrastent avec la splendide verdure des montagnes. » DE VILLENEUVE, *la Géorgie*, p. 44.

P. 281, 72. Rivière d'Asie qui prend sa source aux frontières de la Turquie asiatique, du côté d'Assanlé, traverse l'Arménie, une partie de la Perse et se jette dans la Koura ou le Kur.

P. 281, 73. Le pays des Turcomans, dont la partie occidentale appartient au Turc et l'orientale au Persan. Les anciens Arméniens sont chrétiens et passent pour de très-habiles commerçants.

P. 281, 74. « La Géorgie, enclavée dans les ramifications du Caucase, est séparée, au nord, de la Circassie, par la grande chaîne caucasienne; ses côtes occidentales sont baignées par la mer Noire; au sud, elle confine à l'Arménie, et à l'est au Dagesthan. Elle renfermait sept grandes provinces: les trois royaumes de Karthli ou Karthalini, ou Carduel, dont l'ancienne capitale, Mtkheth, a été remplacée par Tiflis de Kakétie ou Kaketh; Telaf en est la principale ville d'Iméréthée, qui a pour capitale Kutais; et les souverainetés de Mingrélie, de Gourie, de Swaneth et de Samketh. » DE VILLENEUVE, *la Géorgie*, p. 41.

P. 282, 75. « A l'est de la Comanie était le pays des *Kangites*, que nos voyageurs traversèrent ensuite : c'était une contrée plate, remplie de lagunes salées et de marais, mais dépourvue d'eau douce et n'ayant, par suite, que peu d'habitants; ceux-ci, comme les Comans, vivaient de leurs troupeaux et couchaient sous des tentes, et comme eux aussi ils avaient été en grande partie détruits ou expulsés par les Tartares. Abou-el-Ghâzy les mentionne sous le nom de Qânglys, qui leur est aussi donné par Rubruk; l'historien tartare expose leur origine turke et l'étymologie de leur dénomination, qu'il fait venir de *Qâng*, un char à roues criardes; Constantin Porphyrogénète les appelle Kangar et les identifie aux Patzinakites, que les géographes arabes appellent Bedjnâk, et les Turks, Petchnég. Anne Comnène dit de ceux-ci qu'ils parlaient la même langue que les Comans, et Rubruk dit expressément que les Canglis faisaient partie des Comans. Klaproth énonce que plusieurs hordes des Noughâys, représentants actuels des Petchnég, conservent encore le nom de *Qangly* et font paître leurs troupeaux sur les terres des anciens Comans. » D'AVEZAC, édit. de *Plan du Carpin*, p. 103.

P. 283, 76. *Tauris*, seconde ville de la Perse. Elle est grande, belle, bien peuplée et très-marchande. On y compte plus de 300,000 habitants et il y a plusieurs mosquées remarquables. Cette ville est l'aboutissant des caravanes qui viennent de la Turquie. Fondée en 791 par Zobeideh, femme du fameux khalife Haroun-al-Rachid, elle fut dévastée par les Turks en 1532. Elle est aujourd'hui le chef-lieu de la province persane de l'Azerbaïdjan.

P. 284, 77. *Erze-Roum*, près la source de l'Euphrate, est une grande ville bâtie dans une plaine très-fertile de la Turquie d'Asie. Elle a un château dont les murs, comme ceux de la ville, sont

de boue séchée au soleil. Elle est, du côté nord, fortifiée d'un précipice qui en empêche l'accès.

P. 284, 78. Le *Tigre* prend sa source en Arménie, il entre ensuite sous terre et, au nord de Diabékir, il sort d'une caverne avec grand bruit et coule à l'est du Diarbeck ou de la Mésopotamie.

P. 284, 79. *Naksivan*, *Nacchivan* ou *Nassivan*, ville d'Arménie, capitale d'une province du même nom, à 45 lieues S.-E. d'Ervian. Long. 64, 34 ; lat. 38, 30.

P. 287, 80. Ville d'Arménie, à deux lieues d'Ervan. C'est probablement la ville où fut bâti le monastère d'Écmiasin, le séjour du patriarche des Arméniens de Perse.

P. 289, 81. Marco Polo nomme cette ville *Ar-senga*. Cette ville est nommée en persan *Arzendgân* et en arabe *Arzendjân*. « Nous arrivâmes à Arzendjân », dit Ibn-Batoutah, « qui est du nombre des villes du prince de l'*Irak*. C'est une cité grande et peuplée; la plupart de ses habitants sont des Arméniens et les musulmans y parlent la langue turque. Arzendjân possède des marchés bien disposés; on y fabrique de belles étoffes, qui sont appelées de son nom. Il y a des mines de cuivre, etc. » *Voyages*, traduits par MM. DEFRÉMERY et SANGUINETTI, t. II, p. 293.

P. 290, 82. Ville d'Arménie.

P. 291, 83. Fleuve qui a sa source dans les montagnes d'Arménie, près d'Erzeroum, et coule à l'occident du Diarbeck. Il s'unit au *Tigre* à Corna ou Gorna, au-dessus de Bassora ou Basra, et se jette dans le golfe Persique au-dessous de cette ville.

P. 291, 84. C'est probablement la ville que Marco Polo nomme *Camadi* et que M. Pauthier



suppose être Khoch-Abâd, figurée dans les *Itinéraires du voyage en Perse* d'Adre Dupré, entre le 28° et le 29° degré de latitude nord, et entre le 53° et le 54° de longitude orientale, environ 80 lieues au sud-ouest de Kermân, à l'ouest de la longue chaîne de montagnes qui séparent le bassin du Kermân du Farsistân.

P. 291, 85. Ville de Syrie, sur la rivière de Koëic.

P. 292, 86. La ville de *Sivas*, chef-lieu du gouvernement de ce nom dans la Turquie d'Asie. Cette ville est l'ancienne *Sébastè* d'Auguste. Elle soutint un siège opiniâtre contre les Romains et fut détruite par Tamerlan en 1400.

P. 292, 87. La ville de *Koniah* ou *Kounieh*, au sud de Kalsarieh dans la Turquie d'Asie. Au temps des croisades, elle était la résidence des princes turcs Seljoucides, et le pacha de la province de Karamanie y demeurait dans une forteresse. Vivien de Saint-Martin dit qu'Iconium fut la capitale du royaume de Karaman.

P. 293, 88. Probablement l'*Ich-ili*, nom que les Turcs donnent à la mer de Cilicie.

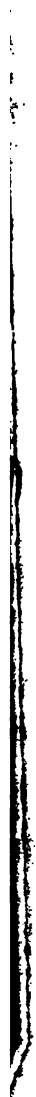
P. 293, 89. *Layas*, port de la Turquie d'Asie, sur le golfe d'Alexandrette. Des ruines font supposer que cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne Egée.

P. 294, 90. *Tarabolos*, selon la prononciation turque; ville de Syrie, à une demi-lieue de la mer, célèbre dans l'histoire des croisades.



# **INDEX ALPHABÉTIQUE**

**DES NOMS DES PERSONNES ET DE LIEUX**





## INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DES PERSONNES ET DE LIEUX

### A

Aas, 49.

Acacron, 285.

Acias, 49.

Acre, 69, 292, 293,  
294.

Adam (évêque), xiii.

Afrique, 58, 283.

Agneau pascal, 173.

Aira, *apra ou agra*, 43.

Alains, 49, 54, 79, 80,  
81, 273, 277, 278,  
279.

Alanie, 54.

Alaur, 64.

Albanie, 81.

Alep, 291.

Alexandre le Grand, 64,  
81, 94, 279, 281.

Allemands, 61, 63, 255.

Alphonse de Castille,  
iv.

Anacharsis français, xi.

Angleterre, xv, xxvi.

Antechrist, 240.

Antioche, 75, 294.

Arabes, 193.

Arabucha, 223, 224,  
225.

Ararat, 281.

Araxe, 281, 282, 283,  
284.

Arcax, 278.

Ardres, x.

Argou, 283, 284, 287.  
 Arménie, 163, 180, 243,  
 267, 271, 272, 281,  
 286, 292, 293, 296.  
 Arméniens, 68, 173.  
 174, 180, 196, 201,  
 284, 286, 288, 295.  
 Arsengan, 291.  
 Arserum, 162, 284.  
 Artal ou Artax, 26.  
 Artois, IV, VIII.  
 Ascar, 6.  
 Asi, 293.  
 Asie, XXI, XXIV, 54, 58.  
 Assan (pays d'), 6, 95,  
 295.  
 Assassins, 81, 223.  
 Auax, 294.  
 Auchy, VIII.  
 Auxerre, 137.  
 Avezac (M. d'), XVIII,  
 XIX.

## B

Bagdad, 214, 256.  
 Baldach, 223.  
 Balenberg, XI, XII.  
 Bapaune, IV.  
 Barbares, 64.

Bartholomée de Cré-  
 mone, 9.  
 Barusin, 293.  
 Basse-Lorraine, VI.  
 Basyle, 208.  
 Bâton, 7, 10, 42, 58,  
 59, 70, 71, 73, 79,  
 80, 81, 82, 85, 86,  
 91, 92, 100, 101,  
 102, 103, 104, 132,  
 133, 136, 138, 146,  
 151, 155, 158, 177,  
 219, 232, 243, 256,  
 261, 266, 267, 271,  
 272, 276, 283, 284.  
 Baudoin de Hainaut,  
 XXII, 66, 189.  
 Baudouin de Hénin-  
 Liétard, VII.  
 Béatrix de Rubrouck,  
 XII.  
 Beaumont (maréchal  
 de), XXII.  
 Belgique, XII, XV, XVII.  
 Belgrade, 223.  
 Belial, 222.  
 Belleville, 223.  
 Belpair, XII.  
 Bergeron, X.  
 Bible (la), 68, 71, 92,  
 171, 177, 209, 231,  
 241.  
 Billets de Banque en  
 Chine, 193.  
 Blacs, 94.

Blanche (la reine), iv,  
vi.  
Blandecques, xii.  
Blaques, 79.  
Bocca ou Botta, 29, 30.  
Bocca (coiffure), 170.  
Bolac, 102, 226, 244.  
Bombax, 5.  
Boniface de Molendino,  
292.  
Boulogne (comté de), v.  
Boulogne, xii.  
Bouddhistes, 109.  
Brabant, v, vii, xv, xvi,  
xviii.  
Bruxelles, xii.  
Buchier (Laurent), 157.  
Bulgai, 173, 178, 203,  
222, 261, 263.  
Bulgares, 79, 94.  
Bulgarie, 27, 64, 80,  
82, 94, 95.  
Bulgarie mineure, 6,  
79.  
Bury, 101, 290.

C

Caala, 105.  
Cailac, 104, 105, 130.  
Calais, xii.

Camath, 291.  
Cana, 173.  
Cangles, 81, 94, 97.  
Cappadoce, 292.  
Captargac, 18.  
Caracatay, 75, 103.  
Caracorum, xxii, 76,  
78, 107, 109, 117,  
127, 145, 146, 157,  
189, 203, 207, 209,  
211, 221, 223, 255,  
262, 263, 265.  
Caracosmos, 22.  
Cassel, xii, xvii.  
Cathay, 77, 107, 127,  
128, 189, 191, 192,  
193, 221, 223, 235,  
236.  
Catota Caten, 170.  
Castberg, xii.  
Caucase, 94, 101, 284.  
César, xii.  
Césarie, 4, 5, 54, 292.  
Châtelet (le), xxii.  
Cheukhân, 85.  
Cherkis, 64.  
Cherima, 179.  
Chinchin, 191, 192.  
Chine, 127, 193.  
Chirina, 251.  
Chypre, 66, 159, 172,  
289, 294.

Cinghis, 37, 77, 78,  
99, 101, 115, 117,  
119, 135, 189, 190,  
257, 258.  
Cocta, 183.  
Coiac, 65, 68, 69, 70,  
71, 73, 267, 269,  
274.  
Cologne, 296.  
Comanie, 207.  
Comans, 37, 44, 54, 57,  
64, 92, 94.  
Comaux, 9.  
Compiègne, III, VI, VII.  
Compostelle, 197.  
Conkhân, 75, 76.  
Constantinople, XXII, 5,  
6, 7, 47, 48, 95,  
189, 285, 286.  
Corasmins, 281, 282.  
Cosmos, 21.  
Cota, 178.  
Cotota, 195.  
Court (port), 293.  
Crac, 158.  
Crit, 76.  
Croisades (les), III.  
Cur (fleuve), 281, 282.  
Curges, 281.  
Curgie, 281.

D

Damiette, 273.  
David le Templier, 66,  
297.  
David, 178, 201.  
Damas, 158, 160.  
Danube, 6, 11, 54, 94.  
Demugin Cingei, 257.  
Don (le), fleuve, XXI.  
Domberg, XII.  
Dom Devienne, X.

E

Ecriture chinoise, 193.  
Ecriture-Sainte, 68.  
Eecke, XII.  
Egypte, 58, 81, 94,  
103.  
Espagnols, 123.  
Etilia, fleuve, 54.  
Eudes de Montreuil,  
VIII.  
Euphrate, 284, 291.  
Europe, 54, 58.  
Européens, 208.  
Eustache (terre d'), 6.  
Evangile (l'), 68.

Exode, xxvii.  
Extrême-Orient, ii.

**F**

Flandre, v, viii, ix, xiv,  
xvi, xxii, xxiii.  
Flandre maritime, xii.  
Français (les), 66, 75,  
110, 296.  
France, iv, vii, xi, xiv,  
94, 227, 272, 288  
290.  
France (cour de), xxii.  
Franciscains (les), iii.  
Francisque Michel, xv,  
xvi.  
François d'Assise, viii.  
Francs, 7, 87, 137, 232,  
258, 285.  
Francs (roi des), 160.  
Frédéric (empereur), vii.  
Ferrant de Flandre,  
xxii.  
Frère André, 76, 81,  
101, 132, 133, 159,  
233.  
Frère Bernard Catha-  
lan, 287, 288.  
Frère Thomas, 145.  
Frères mineurs, ix, 3.  
Furnes, xiv.

**G**

Galilée, 173.  
Gand, xiv.  
Gauthier, archevêque  
de Sens, vii.  
Gasarie, 4.  
Gazaire, 107.  
Genèse, xxv.  
Géorgie, 4, 283, 284,  
287.  
Géorgiens, 281, 282,  
289, 291, 295.  
Gosset, 89, 271, 273.  
Goths, 9.  
Grande-Arménie, 136.  
Grande-Hongrie, 190.  
Grand-Pont, xxii.  
Grèce, 95.  
Grecs, 49, 289, 295.  
Grecs, 107.  
Grecs, 173.  
Grecs, 196.  
Grice ou grius, 23.  
Griut, 31.  
Guillaume de Ru-  
brouck, x, xv, xxi,  
xxii, xxiii, xxiv, xxv,  
xxvi, xxvii, xxviii,  
3.  
Guillaume de Rubruk,  
xviii.



Guillaume de Rubru-  
quis, x, xviii.  
Guillaume Gazet, ix.  
Guines, xii.  
Guy, 6.

## H

Haïman, 76.  
Hakluyt, xvi.  
Hello (Ernest), xviii.  
Hennebert, viii.  
Henri de Créqui, vii  
Hesdin, iv, viii.  
Hongrie, 27, 155, 186,  
207, 208, 223, 248,  
272, 287, 296.  
Hongrois, 49, 80, 92,  
94, 95, 138, 139,  
253.  
Houthem, xii.  
Huns, 94, 95.

## I

Iagat (fleuve), 94.  
Iam, 130.  
Iamiam, 65.  
Ibériens, 295.  
Iconium, 292.

Iierra, 80.  
Illacs, 95.  
Inde, 127.  
Innocent IV (pape),  
296.  
Iougoures, 105, 106,  
117, 121, 193.  
Iperpères, 49.  
Isabelle de Hainaut, iv.  
Isidore, 54, 81, 190.  
Israël, 115.

## J

Jacobins, ix.  
Jean de Beaufort, viii,  
ix, xxiii.  
Jean de Neele, viii.  
Jean de Rubrouck, xiv.  
Jean de Ruysbroek,  
xvii.  
Jean de Sainte-Alde-  
gonde, ix.  
Jean (le roi), 76.  
Jean Mor, xiii, xiv.  
Jeanne de Flandre, ix,  
xxii.  
Jenny, xi.  
Jérusalem, 142, 184.  
Jésus-Christ, xxi.  
Juifs, 280, 281.

**K**

Ken-Khân, 132, 133,  
134, 248, 258.  
Keukhân, 76.  
Kersona, 5, 6, 9.  
Kerkis, 27, 79, 190.  
Kinchat, 100.  
Kiptchak, 53, 54, 64.

**L**

La Hutte, xii.  
Lambert Mor (de Rubrouck), xiii.  
Lens, iv.  
Lesges, 64, 81, 278.  
Liétard de Néelles, xiii.  
Locre, xii, 123.  
Lorraine, vii, 155.  
Lorrains, 207.  
Lougas, 123.  
Louis IX, xxviii.  
Lys (la), xii.

**M**

Mahaut de Brabant, v,  
vii  
Mahomet, 221, 225.  
Maître Guillaume, 157,  
173, 192, 203, 204,

206, 207, 213, 215.  
217, 223, 226, 235,  
236, 253, 255, 265,  
266.

Mandchourie, 78.

Mangou-Khân, xviii,  
xxiv, xxvi, xxvii, 76,  
77, 81, 82, 88, 91, 93,  
102, 103, 104, 111,  
113, 132, 133, 134,  
135, 136, 142, 145,  
147, 150, 151, 152,  
153, 157, 158, 159,  
160, 161, 162, 163,  
164, 169, 171, 173,  
174, 177, 180, 183,  
185, 189, 193, 196,  
197, 200, 201, 203,  
209, 213, 216, 217,  
218, 219, 222, 223,  
226, 227, 229, 230,  
231, 232, 235, 236,  
237, 240, 247, 251,  
257, 258, 259, 262,  
267, 271, 279, 283,  
290, 293.

Mann (l'abbé), xi, xii.

Manses, 192.

Mansurah, viii, ix, xxiii.  
160.

Marguerite de Flandre,  
xxiii.

Marguerite de Pro-  
vence, vi.

Marie de Houtove, xi.

Marie-Magdeleine, 58.

Marsengan, 289.

Massis, 287.  
 Massoure (la), viii.  
 Matriga, 5, 6.  
 Melun, xxiii.  
 Mer Caspienne, 81, 94,  
 281.  
 Merdas, Merdini, 64.  
 Merkits, 76, 258.  
 Mer Majeure, 4.  
 Messie, 225.  
 Messine, xii.  
 Methodius, 285.  
 Metz, 155, 249.  
 Michaud, xv.  
 Moals, 13, 68, 77, 78,  
 93, 99, 115, 117, 119,  
 127, 128, 129, 161,  
 162, 189, 190, 201,  
 229, 241, 259, 261.  
 Moïse, xxvii, 45.  
 Moler, 160.  
 Mont-Cassel, xi.  
 Montégut, xiii.  
 Mont-Kemel, xii.  
 Montpensier, xxii.  
 Mont-Réal, 158.  
 Monts Caspiens, 81,  
 283.  
 Morinie, xiii, xiv.  
 Moungs, 125.  
 Moxel, 27, 63.

Mucs, 125.  
 Muluch, 81.  
 Mustelemans, 258.

## N

Naimans, 258.  
 Nassic (drap), 172.  
 Naxua, 284, 286, 287.  
 Nestoriens, 68, 104,  
 105, 106, 117, 128,  
 170, 171, 173, 180,  
 201, 207, 211, 216,  
 218, 232, 233, 239,  
 240.  
 Nicolas, compagnon de  
 Guillaume de Ru-  
 brouck, 9.  
 Nicolas de Mailly, viii.  
 Nicolas de Saint-Cyr,  
 292.  
 Nicosie, 224.  
 Nil, 81, 273.  
 Ninivites, 173.  
 Nord (le), 5, 75, 190,  
 285.  
 Nord (département du),  
 xvii.

O

Occident, 158, 161, 197, 285.  
Océan, 60, 75, 81, 82, 99, 128, 130.  
Onankerule, 78, 135, 189.  
Ordre de la Cosse de genêt, vi.  
Ordre teutonique, 55.  
Orengay, 190.  
Organum, 104.  
Orléans, 97.  
Orient, viii, xxi, xxvii, 3, 107, 285.  
Orientaux, 195, 212.  
Os brûlés, 175.  
Oton, 160.  
Oudegherst, v, ix, xxiii.  
Oudin, xvi.

P

Pacaster, 295.  
Pacquot, x, xv, xviii.  
Palestine, xxi, xxii, iii.  
Palus-Méotides, 54, 60, 81.  
Pannonie, 95.  
Pape, 55, 86.

Paris, xvii, xxi, xxiv, xxvi, 59, 97, 173, 192, 204.  
Pasca, 27.  
Pascha, femme de Metz, 155.  
Pascatir, 94, 95, 190.  
Passion (la), 69.  
Pays-Bas, ix, x, xii, xvi, xviii.  
Perse, 64, 79, 81, 103, 105, 152, 180, 272, 279, 281, 283, 284.  
Pits, xv, xvi.  
Philippe-Auguste, iv.  
Philippe Mouskes, vi.  
Plan de Carpin, 86.  
Polonais, 95.  
Pont (le), 60.  
Pont (le), 64.  
Pont (mer de), 5.  
Pont-au-Change, xxii.  
Porte de Fer, 64, 72, 81, 277, 278, 279, 280.  
Prêtre Jean, 117, 132.  
Prusse, 55.  
Psautier de la Reine (le), 274.  
Purchas, xvi.

R

Ravensberg, xi, xii, xv.  
 Robert d'Artois, iii, iv,  
 v, vi, vii, viii, xxii.  
 Robert de Wavrin, vii.  
 Roger de Halewyn, vii.  
 Rosenberg, xii.  
 Rouen, 223.  
 Rubrouck, xi, xiii, xiv.  
 Rubruck, xvii, xviii.  
 Rubruquis, x, xv.  
 Ruminghen, xii.  
 Russes, 49, 54, 55, 59,  
 60, 61, 79, 80, 82,  
 95, 107, 193.  
 Russie, 5, 10, 27.  
 Ruysbroek, xvi, xvii,  
 xviii.  
 Ruysdael, xiii.

S

Sahensa, 288, 289, 290.  
 Saint-Bertin, ix.  
 Saint-Corneille, vi, vii.  
 Saint-Christophe, 106.  
 Saint-Denis (ville de),  
 xxii.  
 Sainte-Aldegonde, ix.  
 Saint-François, x, xxiii,

Saint-Genois (baron de),  
 xv, xiii, xvi.  
 Saint-Jacques, 197.  
 Saint-Jean-d'Acre, xxiii,  
 xxviii.  
 Saint-Louis, iii, vii, ix,  
 xiv, xvi, xvii, xxi,  
 xxii, xxiii, xvii, 3,  
 259.  
 Saint-Omer, iv, vii, ix,  
 xii, xiv.  
 Saint-Père, 217.  
 Saint-Pierre *ad Vin-*  
*cula*, 69.  
 Saint-Sépulcre, 287.  
 Sainte-Sophie, 6.  
 Sainte-Walburge, xiv,  
 xv.  
*Salve Regina*, 68.  
 Samarkhand, 273.  
 Samaron, 280.  
 Sara, 273.  
 Sarrazins, viii, xxi, 7,  
 51, 55, 64, 79, 80,  
 82, 83, 87, 100, 103,  
 105, 106, 107, 117,  
 129, 136, 160, 180,  
 207, 221, 224, 225,  
 227, 230, 234, 239,  
 273, 278, 284, 288,  
 289, 295.  
 Sartach, xxiii, 6, 7, 8,  
 10, 41, 42, 43, 47,  
 58, 61, 65, 68, 69,  
 70, 73, 76, 80, 88,  
 89, 136, 137, 229,

232, 259, 267, 268,  
273, 274, 277, 287,  
290.

Scacatai, 45, 52.

Schayes, xii.

Scythes, 285.

Scythie, 10, 128.

Sébaste, 292.

Segin, 128.

Seine (la), xxi, 59, 80.

Sentences (les), 71.

Seremon, 133.

Sères, 127.

Sergius moine, 163.

Serkis (saint), 173.

Sinopolis, 4, 5, 6

Sirsan (mer), 80.

Slavonie, 6, 95.

Sogur, 25.

Soldala, 5, 6, 7, 9, 10,  
43, 47, 77.

Solangues, 123.

Solin, 190.

Souverain Pontife, 99

Sticha, 133.

Summerkeur, 273.

Su-Moals, 190.

Syrie, 81, 272, 290.

Swartsberg, xii.

Sweertius, xv, xvi.

T

Tanais (le), 5, 6, 9,  
54, 55, 57, 58, 63,  
81, 267.

Talas, 101.

Tangut, 119, 121, 193.

Tartares, 4, 6, 10, 11,  
13, 19, 22, 23, 27,  
33, 37, 39, 41, 45,  
47, 51, 52, 54, 55,  
59, 60, 61, 63, 64,  
67, 77, 78, 82, 83,  
93, 95, 104, 111,  
129, 134, 142, 192,  
195, 208, 227, 248,  
252, 256, 262, 271,  
273, 277, 278, 279,  
280, 281, 284, 286,  
290, 291, 295, 296.

Tartarie, xxvii, 25.

Taules, 192.

Tauris, 283, 287, 288.

Terre-Sainte, vii, 6, 7,  
263, 294.

Teutons, 54, 101, 102,  
226, 273.

Théodule, clerc, 159,  
160, 161.

Théroutanne, ix, xiii.

Thibet, 121.

Thibétains, 123, 193.

Thierry d'Alsace, xi.

Thomas d'Estaires, xiii.

Tiflis, 288, 290.

Tigre, 284.  
 Toussaint, 94.  
 Trébizonde, 6.  
 Tripoli, 294.  
 Tuinans, 147.  
 Tur, 282.  
 Turcomans, 104, 295.  
 Turcs, 75, 283, 295.  
 Turquie, 5, 6, 79, 223,  
 250, 274, 284, 289,  
 291, 293, 294, 295.

## U

Unc, 76, 77.

## V

Valachie, 6.  
 Valains, 54.  
 Valanie, 54.  
 Valaques, 79, 94.  
 Valère André, xv, xvi.  
 Valzane, 145.  
 Vandales, 94.  
 Vastace, 227, 289, 295.  
 Vaucouleurs, vii.  
 Venise, 292.

Vin de Champagne, 22.  
 Vivien de Saint-Martin,  
 xvi, xvii.  
 Villeneuve (marquis  
 de), xv, xvii.  
 Vilvorde, xii.  
 Volga (le), xxi, xxiii,  
 64, 65, 80, 81, 82,  
 91, 94, 95, 101, 145,  
 161, 162, 223, 267,  
 268.  
 Vossius, xvi.

## W

Wadding, xvi.  
 Wallon (de l'Institut),  
 xvii.  
 Warneton, xii.  
 Watten, xi, xiii, xiv,  
 xix.  
 Wautier de Rubrouck,  
 xiv.  
 Willaume Brohon, xv.  
 Wisernes, xii.  
 Witschate, xii.  
 Wright, xv.

## Z

Zacharie, 288.

~~~~~

TABLE DES MATIÈRES





TABLE DES MATIÈRES



NOTICE SUR GUILLAUME DE RUBROUCK. — Saint Louis. — Robert d'Artois. — Les franciscains.	
— Les croisades	III
Le village de Rubrouck	XI
Guillaume de Rubrouck	XXI



VOYAGE DE GUILLAUME DE RUBROUCK EN ORIENT.	3
Les Tartares.	11
Le Cosmos	21
Ce qui se trouve en Tartarie	25
Habillements..	27
Occupations des femmes et des hommes en Tartarie	31
Mariages	33
Justice	35

Funérailles	37
Maladies	39
Curiosité des Tartares	41
Campement tartare	45
Les Alains	49
Un Sarrazin	51
Le Kiptchak	53
Le désert	57
Coiffures russes	61
Au-delà du Tanais	63
Entrevue avec Sartach	65
Visite à Bâtou-Khân	73
Le Caracatay	75
Départ pour la cour de Bâtou	79
Visite à Bâtou	85
Départ pour la cour de Mangou-Khân ..	91
Pénible voyage	99
Le Caucase ..	101
Énumération des sectes idolâtres. — Boud- dhistes	105
Couvents de bouddhistes	109
Écriture des Tartares	111
Croyances des Tartares	113
Les lougoures	117
Le Tangut	119
Le Thibet	121
Les Solangues	123
Les Mouns	125
Le Cathay ou la Chine	127
Départ pour l'audience de Mangou-Khân ..	135

Un moine Arménien.....	141
Un hiver à Caracorum.....	145
Audience de Mangou-Khân.....	147
Retour de l'audience du khân.....	155
Guillaume, orfèvre de Paris, à Caracorum.	157
Le clerc Théodule.....	159
Le moine Sergius.....	163
Festin chez Mangou-Khân.....	165
Installation à la cour de Mangou-Khân.....	167
Os brûlés.....	175
Nouvelle audience de Mangou-Khân.....	177
Visite aux malades.....	183
De Caracorum au Cathay.....	189
Billets de banque, écriture de la Chine....	193
Le jeûne chez les Tartares.....	195
Discussions théologiques.....	199
La cour de Mangou-Khân.....	203
Caracorum.....	207
La fête de Pâques à Caracorum.....	211
Maladie de M ^e Guillaume et d'un prêtre Nestorien.....	215
Encore Caracorum.....	221
Nouvelle audience de Mangou-Khân.....	229
Prêtres idolâtres.....	247
Fête à Caracorum.....	255
Lettres de Mangou-Khân à saint Louis....	257
Retour.....	263
Nouvelle visite à Bâtoù.....	271
Sara et Samarkand.....	273
Le pays des Alains.....	277